

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage
de M. le professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(PARTIE MÉDICALE)

Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le Petit Hans)

Par SIGM. FREUD.

(Traduit de l'allemand par Marie Bonaparte.)

L'« *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben* » a paru en 1909 dans le « *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* » Vol. I, puis dans la « *Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre, von Prof. Dr Sigm. Freud* » troisième suite (chez Franz Deuticke. Leipzig et Vienne 1913 ; 2° édit. 1921). L'incorporation de ce travail aux *Gesammelte Schriften* de Freud (Vol. VIII) a eu lieu avec l'autorisation de Franz Deuticke.

L'appendice à l'analyse du petit Hans a paru en 1922 dans l'« *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* » Vol. VIII.

L'analyse du petit Hans a paru en 1925 en anglais dans le Vol. III des *Collected Papers* de Sigm. Freud, traduite par Alix et James Strachey.

I

Introduction

L'histoire de la maladie et de la guérison d'un très jeune patient, qui sera décrite dans les pages suivantes, n'émane pas, à proprement parler, de ma propre observation. J'ai à la vérité donné les grandes lignes du traitement et je suis même, une seule fois, intervenu personnellement au cours d'un entretien avec le petit garçon ; mais le traitement même a été appliqué par le père de l'enfant, à qui je dois une grande reconnaissance pour avoir mis à ma disposition ses notes en vue d'une publication. Le mérite du père va plus loin : aucune autre personne, je pense, ne serait parvenue à obtenir de l'enfant de tels aveux ; les connaissances techniques, grâce auxquelles le père a su interpréter les dires de son fils de cinq ans, étaient indispensables ; sans elles les difficultés techniques d'une psychanalyse à un âge si tendre seraient demeurées insurmontables. Seule la réunion de l'autorité paternelle et de l'autorité médicale en une seule personne, et la rencontre en celle-ci d'un intérêt dicté par la tendresse et d'un intérêt d'ordre scientifique, permirent en ce cas de faire de la méthode une application à laquelle sans cela elle n'eût pas été apte.

La valeur particulière de cette observation réside cependant en ceci : le médecin, qui traite psychanalytiquement un névrosé adulte, arrive, de par la découverte des formations psychiques accomplie par stratifications successives, à certaines hypothèses sur la sexualité infantile, dans les composantes

de laquelle il croit avoir trouvé les pulsions dynamiques de tous les symptômes névrotiques de la vie ultérieure. J'ai exposé ces hypothèses dans mes « Trois essais sur la théorie de la sexualité » (1); je sais qu'elles semblent aussi surprenantes à un profane qu'irréfutables à un psychanalyste. Mais même le psychanalyste peut avouer le désir d'une démonstration plus directe, obtenue par des chemins plus courts, de ces propositions fondamentales. Serait-il donc impossible d'observer directement chez l'enfant, dans toute leur fraîcheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir que nous defouissons chez l'adulte, avec tant de peine, de leurs propres décombres, et dont nous pensons de plus qu'elles sont le patrimoine commun de tous les hommes et ne se manifestent, chez les névropathes, que renforcées ou défigurées?

C'est dans ce but que, depuis des années, j'incite mes élèves et mes amis à recueillir des observations sur la vie sexuelle des enfants, sur laquelle on ferme d'ordinaire adroitement les yeux ou que l'on nie de propos délibéré. Parmi le matériel qui, par suite de ces requêtes, vint entre mes mains, les rapports que je recevais, à intervalles réguliers, du petit Hans, acquirent bientôt une place prépondérante. Ses parents comptaient tous deux parmi mes plus proches adhérents, ils étaient tombés d'accord d'élever leur premier enfant sans plus de contrainte qu'il n'était absolument nécessaire pour le maintien d'une bonne conduite. Et comme l'enfant, en se développant, devenait un petit garçon bon et éveillé, l'essai de le laisser grandir loin de toute intimidation progressait de façon satisfaisante. Je vais maintenant reproduire les notes du père sur le petit Hans telles qu'elles me furent remises, et je m'abstiendrai bien entendu de toute tentative propre à gâter la naïveté et la sincérité de l'enfance par des modifications conventionnelles.

Les premières communications relatives à Hans datent du temps où il n'avait pas encore tout à fait trois ans. Il manifestait alors, par divers propos et questions, un intérêt tout particulièrement vif pour cette partie de son corps qu'il était

(1) *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905, trad. Reverchon, Gallimard, 22^e édition, 1925.

accoutumé à désigner du nom de « fait-pipi » (2). Il posa ainsi un jour à sa mère cette question :

Hans. — « Maman, as-tu aussi un fait-pipi ? »

Maman. — « Bien entendu. Pourquoi ? »

Hans. — « J'ai seulement pensé... »

Au même âge, il entre un jour dans une étable et voit traire une vache :

« Regarde, du fait-pipi il sort du lait. »

Rien que d'après ces premières observations nous pouvons nous attendre à ce que beaucoup, sinon la plus grande partie, de ce que le petit Hans nous montrera soit typique du développement sexuel des enfants en général. J'ai une fois déjà (3) exposé qu'il ne convenait pas d'être horrifié outre-mesure quand on rencontrait chez un être du sexe féminin la représentation de la succion du membre viril. Cette impulsion choquante a une origine très innocente, puisqu'elle dérive de la succion du sein maternel, et le pis de la vache — qui est d'après sa nature une mamelle, d'après sa forme et sa situation un pénis — joue là un rôle intermédiaire approprié. La découverte du petit Hans confirme la dernière partie de ma manière de voir.

L'intérêt qu'il porte au fait-pipi n'est cependant pas purement théorique ; comme on pouvait le supposer, cet intérêt le pousse à des attouchements du membre. A l'âge de trois ans et demi, il est surpris par sa mère, la main au pénis. Celle-ci menace : « Si tu fais ça, je ferai venir le D^r A... qui te coupera ton fait-pipi. Avec quoi feras-tu alors pipi ? »

Hans. — « Avec mon tutu. »

Il répond sans sentiment de culpabilité encore, mais il acquiesce à cette occasion le « complexe de castration », auquel on doit conclure si souvent dans les analyses des névropathes, tandis qu'ils se défendent tous violemment contre sa reconnaissance. Il y aurait beaucoup de choses importantes à dire sur la signification de cet élément de l'histoire infantile. Le « complexe de castration » a laissé des traces frappantes dans les mythes (et pas seulement dans les mythes grecs) ; j'ai fait,

(2) En allemand « Wiwimacher » (N. d. tr.)

(3) *Bruchstück einer Hysterie analyse*. Fragment d'une analyse d'hystérie. *Revue française de psychanalyse*, tome II, 1928, fascicule I.

dans ma « Science des rêves » (4) et encore ailleurs, allusion au rôle qu'il joue.

A peu près au même âge (trois ans et demi) à Schönbrunn devant la cage du lion, il s'écrie, joyeux et excité : « J'ai vu le fait-pipi du lion ! »

Les animaux doivent une bonne part de l'importance dont ils jouissent dans le mythe et la légende à la façon ouverte dont ils montrent leurs organes génitaux et leurs fonctions sexuelles au petit enfant humain, dévoré de curiosité. La curiosité sexuelle de notre Hans ne souffre certes aucun doute ; mais elle fait de lui un investigateur, elle le rend apte à de véritables connaissances abstraites.

A trois ans et neuf mois, il voit, à la gare, comment une locomotive lâche de l'eau. « Regarde, dit-il, la locomotive fait pipi. Où est donc son fait-pipi ? »

Après un moment il ajoute d'un ton pensif : « Un chien et un cheval ont un fait-pipi ; une table et une chaise n'en ont pas ». Ainsi il est en possession d'un caractère essentiel pour différencier le vivant de l'inanimé.

La soif de la connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle. La curiosité de Hans est particulièrement dirigée vers ses parents.

(4) *Die Traumdeutung*, p. 456 de la 7^e édition allemande. Trad. Meyerson. *La Science des Rêves*, Payot, 1926, p. 605.

(Note additionnelle de 1923). Depuis que ceci a été écrit, la doctrine relative au complexe de castration a subi un élargissement grâce aux contributions de Lou Andreas, A. Stürke, F. Alexander et autres. On a fait valoir que le nourrisson a dû déjà éprouver chaque retrait du sein maternel comme une castration, c'est-à-dire comme la perte d'une partie importante de son propre corps, partie sur laquelle il se sent des droits ; que, d'autre part, il ne peut ressentir autrement la perte régulière de ses fèces, et qu'enfin la naissance, qui est la séparation d'avec la mère avec qui jusqu'alors on était un, est le prototype de toute castration. Tout en reconnaissant l'existence de toutes ces racines du complexe, j'ai considéré qu'il convenait de restreindre le terme de complexe de castration aux excitations et effets en relation avec la perte du pénis. Quiconque s'est convaincu, en analysant des adultes, de la présence invariable du complexe de castration, trouvera naturellement difficile de le rapporter à une menace fortuite et qui n'est pas faite après tout si généralement : il devra admettre que l'enfant se construit ce danger aux plus légères allusions qui y sont faites, allusions qui ne manquent jamais. Ceci est aussi le motif qui a poussé à rechercher les racines plus profondes de ce complexe, universellement présentes. Mais le fait que, dans le cas du petit Hans, la menace de castration soit rapportée par les parents eux-mêmes, et de plus en un temps où il n'était pas encore question de phobie chez l'enfant, n'en a que plus de valeur.

Hans, à trois ans et neuf mois : « Papa, as-tu aussi un fait-pipi ? »

Le père : « Mais oui, naturellement ».

Hans : « Mais je ne l'ai jamais vu quand tu te déshabilles. »

Une autre fois il regarde, toute son attention tendue, sa mère qui se déshabille avant de se coucher. Celle-ci demande : « Que regardes-tu donc ainsi ? »

Hans : « Je regarde seulement si tu as aussi un fait-pipi ? »

Maman : « Naturellement. Ne le savais-tu donc pas ? »

Hans : « Non, je pensais que, puisque tu étais si grande, tu devais avoir un fait-pipi comme un cheval. »

Cette attente du petit Hans mérite d'être retenue ; elle acquerra plus tard de l'importance.

Mais le grand événement de la vie de Hans est la naissance de sa petite sœur Anna, alors qu'il avait exactement trois ans et demi. (Avril 1903 à Octobre 1906). Son comportement à cette occasion fut noté sur-le-champ par son père : « Ce matin de bonne heure, à cinq heures, comme commençaient les douleurs, le lit de Hans est transporté dans la chambre voisine. Il se réveille là à sept heures et entend les gémissements de la parturiente ; alors il demande : « Pourquoi Maman tousse-t-elle ? » Puis, après un moment : « Bien sûr que la cigogne viendra aujourd'hui » (5).

« On lui avait bien entendu souvent dit les jours précédents que la cigogne allait apporter une petite fille ou un petit garçon, et il relie très justement les gémissements inaccoutumés à la venue de la cigogne.

« On le mène, un peu plus tard, à la cuisine ; il voit dans l'antichambre la trousse du médecin et demande : « Qu'est-

(5) De même qu'en France la coutume est de dire aux enfants qu'on trouve les bébés dans les choux, de même, dans les pays de langue allemande, on leur raconte que ce sont des cigognes qui apportent les nouveau-nés.

Quant à la signification des choux, cf. la chanson populaire universellement répandue en France : « Savez-vous planter les choux », dans laquelle il est conté qu'on plante les choux avec le doigt, le coude, le nez, le genou, etc. Certes, c'est une ronde que dansent journellement les enfants ; n'empêche que, comme dans la plupart des chansons populaires de notre pays, l'allusion érotique est, pour les adultes, pleinement consciente, comme en témoignent le succès que certains chanteurs légers se sont, en en exploitant le caractère grivois, taillé avec cette chanson dans les « music-halls » de Paris. (Note de la Rédaction. — E. P.)

ce que c'est ? » ce à quoi on répond : « Une trousse ». Lui alors, d'un ton convaincu : « C'est aujourd'hui que viendra la cigogne ! » Après la délivrance, la sage-femme vient à la cuisine et Hans l'entend commander du thé, alors il dit : « Ah ! parce qu'elle tousse, Maman va avoir du thé. » On l'appelle alors dans la chambre, mais il ne regarde pas sa maman, rien que les cuvettes pleines d'une eau sanglante, qui sont encore là, et il remarque, très surpris, montrant le bassin où il y a du sang : « Il ne sort pas de sang de mon fait-pipi à moi. »

« Tous ses propos montrent qu'il rapporte tout ce qui est inaccoutumé dans la situation à la venue de la cigogne. Il a, devant tout ce qu'il voit, une mine tendue, méfiante, et sans aucun doute les premiers soupçons relatifs à l'histoire de la cigogne se sont installés en lui. »

« Hans est très jaloux de la nouvelle venue et, dès que quelqu'un fait des compliments, la trouve jolie, etc... il dit aussitôt d'un ton sarcastique : « Mais elle n'a pas encore de dents ! (6) et de fait la première fois qu'il la vit, il fut très surpris qu'elle ne pût parler et il émit l'opinion qu'elle ne pouvait parler parce qu'elle n'avait pas de dents. Durant les premiers jours il fut bien entendu mis très à l'arrière-plan ; il tomba soudain malade d'une angine. On l'entendit, au cours de la fièvre, déclarer : « Mais je ne veux pas avoir de petite sœur ! »

« Au bout de six mois environ la jalousie est surmontée, et il devient un frère aussi tendre que convaincu de sa supériorité sur sa sœur (7).

« Peu après, Hans assiste au bain de sa sœur, âgée d'une semaine. Il observe : « Mais son fait-pipi est encore petit » et il ajoute, en consolation : « Mais elle grandira, il deviendra plus grand » (8).

(6) De nouveau un comportement typique. Un autre frère, âgé de seulement deux ans de plus que sa sœur, avait coutume de parer à de semblables remarques par un cri colère : « Trop ptit ! trop ptit ! ».

(7) « Que la cigogne le remporte » disait un autre enfant, un peu plus âgé que Hans, comme salut de bienvenue à son petit frère. Comparer ceci à ce que j'ai dit relativement aux rêves de la mort de parents chers dans *ma Science des Rêves* (7^e édition allemande, p. 171, tr. française p. 226.)

(8) Le même jugement exprimé dans les mêmes termes, et suivi de la même attente, m'a été rapporté, émanant de deux autres petits garçons, lorsqu'ils purent pour la première fois satisfaire leur curiosité en observant le corps de leur petite sœur. On pourrait s'effrayer de cette altération pré-

« Au même âge, à trois ans et neuf mois, Hans fait pour la première fois le récit d'un de ses rêves : « Aujourd'hui, comme je dormais, j'ai cru que j'étais à Gmunden avec Mariedl. »

« La petite Mariedl est la fille, âgée de treize ans, du propriétaire, avec laquelle il a souvent joué. »

Comme le père raconte à la mère ce rêve en présence de Hans, Hans rectifie : « Non pas avec Mariedl, mais tout seul avec Mariedl. »

Nous apprenons ici ce qui suit : « Hans a été en 1906 passer l'été à Gmunden où il courait toute la journée avec les enfants de notre propriétaire. Quand nous quittâmes Gmunden nous crûmes que le départ et le retour à la ville lui seraient très pénibles. Mais, à notre surprise, il n'en fut pas ainsi. Il prit évidemment plaisir au changement et parla, pendant plusieurs semaines, fort peu de Gmunden. Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que remontèrent en lui des

coque de l'intellect enfantin. Pourquoi ces jeunes investigateurs ne constatent-ils pas ce qu'ils voient vraiment, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de fait-pipi ? Pour notre petit Hans nous pouvons du moins donner l'explication complète de sa perception erronée. Nous savons qu'il était arrivé, du fait de soigneuses opérations inductives, à la proposition générale que tout être vivant, en opposition aux objets inanimés, possède un fait-pipi. Sa mère l'avait fortifié dans cette conviction en lui donnant des renseignements affirmatifs en ce qui concernait les personnes soustraites à sa propre observation. Il est maintenant tout à fait incapable de renoncer à son acquisition intellectuelle de par la seule observation faite sur sa petite sœur. Il juge en conséquence que le fait-pipi existe également ici, il est seulement encore très petit, mais il va grandir, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que celui d'un cheval.

Nous ferons davantage pour sauver l'honneur de notre petit Hans : il ne se comporte pas plus mal en vérité qu'un philosophe de l'école de Wundt. Pour un tel philosophe, la conscience est le caractère immanquable du psychique, comme pour Hans le fait-pipi le critère indispensable du vivant. Le philosophe rencontre-t-il des processus psychiques que l'on doit inférer, mais desquels rien n'est perçu par la conscience — on ne sait en effet rien d'eux et l'on ne peut pourtant éviter de les inférer — alors il ne dit pas que ce soient là des processus psychiques inconscients, mais il les qualifie d'« *obscurément conscients* ». Le fait-pipi est encore très petit. Et dans cette comparaison l'avantage est encore du côté de notre petit Hans. Car, ainsi qu'il arrive souvent dans l'investigation sexuelle des enfants, une part de connaissance exacte se dissimule ici derrière l'erreur. La petite fille possède en effet aussi un petit « fait-pipi », que nous appelons clitoris, bien qu'il ne grandisse pas, mais demeure atrophié de façon permanente. (Comparer ma courte étude : « *Über infantile Sexualtheorien* » Sexualprobleme, 1908. (Des théories sexuelles infantiles, problèmes sexuels) dans le vol. V des *Gesammelte Schriften*.)

souvenirs — souvent vivement colorés — du temps passé à Gmunden. Depuis environ quatre semaines il élabore, avec ses souvenirs, des fantasmes. Il s'imagine jouant avec les enfants, Berta, Olga et Fritzl, il leur parle comme s'ils étaient présents, et il est capable de s'amuser de cette façon pendant des heures. Maintenant où il a une sœur et où le problème de l'origine des enfants évidemment l'absorbe, il n'appelle plus Berta et Olga que « ses enfants » et ajoute même une fois : « Aussi mes enfants, Berta et Olga, ont été apportés par la cigogne. » Il faut évidemment comprendre ce rêve, survenu après six mois d'absence de Gmunden, comme étant l'expression de la nostalgie de retourner à Gmunden.

Voilà jusqu'où a été le père ; je remarque, par anticipation, que Hans, en s'exprimant ainsi au sujet de ses enfants, qu'auraient apportés la cigogne, est en train de contredire tout haut un doute qui gît au fond de lui-même.

Le père a heureusement noté bien des choses qui devaient acquérir plus tard une valeur insoupçonnée. « Je dessine une girafe pour Hans, qui a été souvent, ces derniers temps, au jardin zoologique de Schönbrunn. Il me dit : « Dessine donc aussi le fait-pipi. » Je réplique : « Dessine-le toi-même. » Alors il ajoute à mon dessin de la girafe ce trait (voir le dessin ci-



FIGURE 1.

contre) d'abord tirant un trait court, puis le prolongeant d'un autre trait, en remarquant : « Le fait-pipi est plus long. »

« Je passe avec Hans près d'un cheval qui est en train d'uriner. Hans dit : « Le cheval a son fait-pipi sous lui comme moi. »

« Il assiste au bain de sa sœur, âgée de trois mois, et dit, d'un ton de pitié : « Elle a un tout petit, tout petit fait-pipi. »

« On lui fait cadeau d'une poupée comme jouet ; il la déshabille, l'examine avec soin et dit : « Mais son fait-pipi est tout petit, tout petit ! » Nous avons déjà appris que cette formule lui rend possible de continuer à croire à sa découverte. (Voir v. 417).

Tout investigateur court le risque de tomber à l'occasion dans l'erreur. Ce lui est une consolation lorsque — tel Hans dans l'exemple qui va suivre — il n'est pas seul à errer, mais peut en appeler, pour son excuse, à l'usage de la langue. Hans voit notamment dans son livre d'images un singe et montre sa queue retroussée en l'air : « Regarde, papa, son fait-pipi ! »

L'intérêt qu'il porte aux fait-pipi lui a inspiré un jeu tout particulier et personnel. « Dans l'antichambre il y a le lieu d'aisance et aussi un cabinet noir où l'on garde du bois. Depuis quelque temps, Hans va dans le cabinet au bois et dit : « Je vais dans mon W. C. » Je regardai un jour ce qu'il faisait dans la petite pièce noire. Il fait une exhibition et dit : « Je fais pipi. » Ceci signifie donc qu'il *joue* au W. C. Le caractère ludique de la chose est illustré non seulement par ceci qu'il fait simplement semblant de faire pipi et ne le fait pas vraiment, mais encore par cela qu'il ne va pas dans le W. C., ce qui après tout serait plus simple, mais qu'il préfère le cabinet au bois et l'appelle *son W. C.* »

Nous ne rendrions pas justice à Hans si nous ne nous attachions qu'aux traits auto-érotiques de sa vie sexuelle. Son père va nous communiquer des observations détaillées relatives à ses relations d'amour avec d'autres enfants, ce qui montre chez Hans l'existence d'un *choix de l'objet* tout comme chez l'adulte. A la vérité Hans manifeste aussi une très remarquable inconstance et une disposition à la polygamie.

« En hiver (trois ans et neuf mois), j'emmène Hans au Skating Rink et je lui fais faire connaissance avec les deux filles de mon collègue N..., âgées d'environ dix ans. Hans s'assoit auprès d'elles, — tandis qu'elles, vu le sentiment de leur âge plus mûr, regardent de haut, avec un certain mépris, le petit mioche — et il les regarde avec admiration, ce qui ne leur fait pas grande impression. En dépit de cela, Hans ne

parle plus d'elles qu'en les appelant « mes petites filles », — « Où sont donc mes petites filles ? Quand viendront donc mes petites filles ? » et il me tourmente, pendant quelques semaines, de la question : « Quand retournerai-je au Rink voir mes petites filles ? »

Un cousin, âgé de cinq ans, est en visite chez Hans, lui-même maintenant âgé de quatre ans. Hans l'embrasse sans cesse et dit une fois au cours d'une de ces tendres embrassades : « Comme je t'aime ! Comme je t'aime ! »

Ceci est le premier, non le dernier trait d'homosexualité que nous rencontrerons chez Hans. Notre petit Hans semble vraiment être un modèle de toutes les perversités !

« Nous nous sommes installés dans un nouvel appartement (Hans à quatre ans). Une porte mène de la cuisine à un balcon, d'où l'on peut voir dans un autre appartement situé vis-à-vis, de l'autre côté de la cour. Hans y a découvert une petite fille d'environ sept à huit ans. Il s'assoit maintenant, afin de l'admirer, sur la marche qui mène au balcon et demeure assis là pendant des heures. C'est surtout à quatre heures de l'après-midi, lorsque la petite fille rentre de l'école, qu'on ne peut le garder dans la chambre, et rien ne pourrait l'induire à ne pas occuper son poste d'observation. Un jour où la petite fille ne se montre pas à la fenêtre à l'heure accoutumée, Hans ne tient pas en place et accablé de questions les gens de la maison : « Quand va venir la petite fille ? Où est la petite fille ? » etc. Quand elle apparaît enfin il est dans la félicité et ne quitte plus des yeux l'appartement en face. La violence avec laquelle cet « amour à distance » (9) apparut s'explique par le fait que Hans n'a aucun camarade de jeu, ni garçon ni fille. D'amples rapports avec d'autres enfants sont évidemment nécessaires au développement normal de l'enfant.

« Hans trouve enfin des camarades, ainsi que nous l'allons peu après raconter, (Hans a alors quatre ans et demi), comme nous nous installons pour l'été à Gmunden. Ses camarades de

(9)

Und die Liebe per Distanz,
Kurz gesagt, missfällt mir ganz.
(Et, bref, l'amour à distance
Me déplait du tout au tout.)

Wilhelm Busch.

jeu sont, dans notre maison, les enfants du propriétaire : Franzl (environ douze ans), Fritzl (huit ans), Olga (sept ans), Berta (cinq ans). Les enfants des voisins : Anna (dix ans), et deux autres petites filles dont j'ai oublié le nom, jouent aussi avec lui. Son préféré est Fritzl, que souvent il embrasse et assure de son amour. On lui demande un jour : « Laquelle des petites filles aimes-tu le mieux ? » Il répond : « Fritzl ». En même temps il traite les filles de façon agressive, virile, conquérante, il les prend dans ses bras et leur donne des baisers, ce que Berta, en particulier, souffre très volontiers. Comme un soir Berta sort de la chambre, il lui jette les bras au cou et lui dit sur le ton le plus tendre : « Berta, que tu es donc gentille ! » ce qui ne l'empêche du reste pas d'embrasser aussi les autres et de les assurer de son amour. Il aime aussi Mariedl, une autre fille de notre propriétaire, âgée de quatorze ans, et qui joue avec lui ; il dit un soir, comme on le met au lit : « Je veux que Mariedl couche avec moi. » On lui répond que ce n'est pas possible, il reprend : « Il faut alors qu'elle couche avec Maman ou Papa. » On lui réplique que cela n'est pas possible non plus, que Mariedl doit dormir chez ses parents. Et alors a lieu le dialogue suivant :

Hans : « Alors c'est moi qui descendrai coucher avec Mariedl. »

Maman : « Tu veux vraiment quitter ta Maman et aller coucher en bas ? »

Hans : « Oh ! Je remonterai demain matin pour mon petit déjeuner et pour aller aux cabinets ».

Maman : « Si tu veux vraiment quitter Papa et Maman, prends ton manteau et ta culotte et... adieu ! »

« Hans prend ses vêtements et gagne l'escalier, afin d'aller coucher avec Mariedl, mais bien entendu on le ramène. »

« (Derrière ce souhait : « Je veux que Mariedl couche avec moi » existe, certainement cet autre : « Je veux que Mariedl (avec qui il aime tant être) fasse partie de notre famille. » Mais le père et la mère de Hans prenaient l'enfant dans leur lit — bien que pas trop souvent — et il est certain qu'à cette occasion, en étant couché contre eux, des sentiments érotiques s'éveillaient en lui ; ce qui fait que le désir de coucher avec Mariedl a aussi son sens érotique. Être au lit avec son père ou

sa mère est pour Hans, comme pour tout autre enfant, une source d'émotions érotiques. »

Notre petit Hans s'est comporté, en face du défi de sa mère, comme un vrai petit homme, malgré ses velléités d'homosexualité.

« A une autre occasion, dont nous allons parler, Hans dit aussi à sa mère : « Tu sais, j'aimerais tant coucher avec la petite fille. » Cet épisode nous a fort amusés, car Hans s'est ici vraiment comporté comme un adulte amoureux. Dans le restaurant où nous déjeunons vient, depuis quelques jours, une jolie petite fille de huit ans, de qui bien entendu Hans s'éprend aussitôt. Il se retourne sans cesse sur sa chaise afin de lui lancer des œillades¹; quand il a fini de manger il va se mettre près d'elle afin de flirter avec elle, mais s'il se sent, ce faisant, observé, il devient cramoisi. La petite fille répond-elle à ses œillades, il regarde aussitôt d'un air confus de l'autre côté. Sa conduite fait naturellement la joie de tous les hôtes du restaurant. Chaque jour, pendant qu'on l'y mène, il demande : « Crois-tu que la petite fille sera là aujourd'hui ? » Quand elle apparaît enfin, il devient tout rouge, ainsi qu'un adulte en pareil cas. Un jour il vient à moi tout radieux et me murmure à l'oreille : « Tu sais, Papa, je sais maintenant où habite la petite fille. Je l'ai vue en tel et tel endroit monter l'escalier. » Tandis qu'il se comporte de façon agressive avec les petites filles habitant sa maison, dans cette occasion-ci il est un amoureux platonique et transis. Cela tient peut-être à ce que les petites filles de la maison sont des villageoises, tandis que la petite fille du restaurant est une dame du monde. Nous avons déjà mentionné ce que Hans dit un jour : qu'il voudrait coucher avec elle.

« Comme je ne veux pas laisser Hans dans la tension psychique où il a été jusqu'alors, de par son amour pour la petite fille, je leur fais faire connaissance et j'invite la petite fille à venir le voir au jardin, lorsqu'il aura fini sa sieste. Hans est tellement ému par l'attente de la petite fille que, pour la première fois, il ne peut dormir l'après-midi, mais se tourne et se retourne sans cesse dans son lit. Sa mère lui demande : « Pourquoi ne dors-tu pas ? Penses-tu à la petite fille ? » Il répond, tout heureux, que oui. En rentrant du restaurant à la

maison, il a aussi raconté à tous les gens de la maison : « Tu sais, aujourd'hui, ma petite fille va venir me voir », et Mariadl, qui a quatorze ans, raconte qu'il lui a sans trêve demandé : « Crois-tu, toi, qu'elle sera gentille avec moi ? Crois-tu qu'elle me donnera un baiser quand je l'embrasserai ? » et ainsi de suite.

« Il pleut l'après-midi et la visite ainsi n'a pas lieu. Hans se console avec Berta et Olga. »

D'autres observations encore, faites en cette période de vacances d'été permettent de supposer que toute sorte de changements se préparent dans le petit garçon.

« Hans a quatre ans et demi. Ce matin, sa mère lui donne son bain quotidien et, après son bain, elle le sèche et le poudre. Comme elle est en train de poudrer autour de son pénis, en prenant soin de ne pas le toucher, Hans demande : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? »

Maman : « Parce que c'est une cochonnerie. »

Hans : « Qu'est-ce ? Une cochonnerie ? Pourquoi ? »

Maman : « Parce que ce n'est pas convenable. »

Hans (riant) : « Mais très amusant ! » (10).

Un rêve de notre Hans, datant à peu près du même moment, contraste de façon très frappante avec la hardiesse qu'il montra envers sa mère. C'est le premier rêve de l'enfant qui soit rendu méconnaissable par la déformation. La perspicacité du père parvint cependant à en pénétrer le sens.

« Hans, quatre ans et demi. *Rêve*. — Ce matin, Hans, en se levant, raconte : « Tu sais, cette nuit j'ai pensé : « *Quelqu'un dit : « Qui veut venir avec moi ? Alors quelqu'un dit : Moi. Alors il doit lui faire faire pipi.* »

« D'autres questions montrent clairement que tout élément visuel manque à ce rêve, qu'il appartient au pur « type auditif » (11). Hans joue depuis quelques jours à des jeux de

(10) Une tentative analogue de séduction me fut rapportée par une mère, elle-même névrosée, qui ne voulait pas croire à la masturbation infantile, et ceci de la part de sa petite fille âgée de trois ans et demi. Elle avait fait faire pour la petite une culotte et comme elle la lui essayait, afin de voir si elle ne serait pas trop étroite pour marcher, en posant la main sur la surface interne du haut des cuisses, vers le haut, la petite ferma soudain les jambes sur la main de sa mère et pria : « Maman, laisse-donc ta main là. C'est tellement bon. »

(11) En français dans le texte. (N. d. t.)

société et aux *gages* avec les enfants du propriétaire, parmi lesquels se trouvent ses amies Olga (sept ans) et Berta (cinq ans). (Le jeu des *gages* se joue ainsi : A) « A qui appartient le gage qui est dans ma main ? » B) « A moi. » Alors on décide ce que B doit faire). Le rêve est édifié sur le modèle du jeu, seulement Hans y souhaite que celui à qui appartient le gage soit condamné, non pas à donner le baiser d'usage ou à recevoir le soufflet habituel, mais au faire-pipi, ou plus exactement : à faire faire pipi à l'autre.

Je me fais raconter le rêve encore une fois ; il le raconte dans les mêmes termes, il remplace seulement : « alors quelqu'un dit » par : « alors elle dit ». Elle, c'est évidemment Berta ou Olga, une des petites filles avec lesquelles il a joué. Traduit, le rêve est donc tel : je joue aux *gages* avec les petites filles. Je demande : Qui veut venir à moi ? Elle (Berta ou Olga) répond : Moi. Alors elle doit me faire faire pipi. (C'est-à-dire m'aider à uriner, ce qui est évidemment agréable à Hans.)

« Il est clair que l'acte de lui faire faire pipi, à l'occasion duquel on lui ouvre son pantalon et on lui sort son pénis, est teinté pour Hans de plaisir. A la promenade, c'est le plus souvent son père qui lui prête ainsi assistance, ce qui aide à la fixation d'une inclination homosexuelle sur le père.

« Deux jours auparavant, ainsi que nous l'avons rapporté, il a demandé à sa mère, comme elle lui lavait et lui poudrait la région génitale : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? » Hier, comme j'allais l'aider à faire un petit besoin, il me demanda pour la première fois de le mener derrière la maison, afin que personne ne pût le voir et il ajouta : « L'année passée, pendant que je faisais pipi, Berta et Olga me regardaient. » Cela veut dire, je pense, que l'année passée il lui était agréable d'être regardé ce faisant par les petites filles, mais qu'il n'en est plus ainsi. L'exhibitionnisme a maintenant succombé au refoulement. Le fait que le désir d'être regardé par Berta et Olga pendant qu'il fait pipi, (ou qu'elles le lui faisaient faire) soit maintenant refoulé dans la vie réelle fournit l'explication de son apparition dans le rêve, où ce désir a emprunté le joli déguisement du jeu des *gages*. J'ai observé depuis, à plusieurs reprises, qu'il ne veut plus être vu faisant pipi. »

Je ferai remarquer ici que ce rêve se conforme à la règle que j'ai exposée dans la *Science des Rêves* (12) : les paroles prononcées ou entendues en rêve dérivent des paroles que l'on a entendues ou prononcées soi-même, les jours précédents.

Le père de Hans a noté encore une observation datant de la période qui suivit immédiatement le retour de la famille à Vienne : « Hans (quatre ans et demi) assiste de nouveau au bain de sa petite sœur et commence à rire. On lui demande : « Pourquoi ris-tu ? »

Hans : « Je ris du fait-pipi d'Anna. »

« Pourquoi ? » — « Parce que son fait-pipi est si beau. »

« La réponse n'est naturellement pas sincère. Le fait-pipi lui semblait en réalité comique. C'est, de plus, la première fois qu'il reconnaît aussi expressément la différence entre les organes génitaux masculins ou féminins, au lieu de la nier. »

(12) *Traumdeutung*, 7^e édition, pp. 238 et suivantes. *La Science des Rêves*, traduction Meyerson, pp. 372 et suiv.

II

Histoire de la Maladie et Analyse

« Cher Docteur,

« Je vous adresse encore quelque chose touchant Hans — hélas, cette fois-ci c'est une contribution à l'histoire d'un cas. Comme vous l'allez voir, se sont manifestés chez lui, ces derniers jours, des troubles nerveux qui nous inquiètent beaucoup, ma femme et moi, car nous n'avons pu trouver aucun moyen de les dissiper. Je me permettrai d'aller demain... vous voir, mais... je vous envoie un rapport écrit de ce que j'ai pu recueillir.

« Sans doute le terrain a été préparé de par une trop grande excitation sexuelle due à la tendresse de sa mère, mais la cause immédiate des troubles, je ne saurais l'indiquer. *La peur d'être mordu dans la rue par un cheval* semble être en rapport d'une façon quelconque avec le fait d'être effrayé par un grand pénis — il a de bonne heure, ainsi que nous le savons par une notice antérieure, remarqué le grand pénis des chevaux, et il en avait alors tiré la conclusion que sa mère, parce qu'elle est si grande, devait avoir un fait-pipi comme un cheval.

« Je ne sais quel usage faire de ces données. A-t-il vu quelque part un exhibitionniste ? Ou le tout n'est-il en rapport qu'avec sa mère ? Il ne nous est pas très agréable qu'il commence de si bonne heure à nous proposer des énigmes. En dehors de la peur d'aller dans la rue et d'une dépression survenant chaque soir, Hans est au demeurant toujours le même, gai et joyeux. »

Nous ne suivrons le père de Hans ni dans les soucis bien compréhensibles qu'il se fait ni dans ses premières tentatives d'explication : nous commencerons par examiner le matériel qu'il nous fournit. Ce n'est nullement notre tâche de « comprendre » d'emblée un cas pathologique, ceci ne nous est possible que par la suite, quand nous en avons reçu suffisamment d'impressions. Pour le moment nous suspendrons notre jugement et nous accorderons la même attention à tout ce qui s'offrira à notre observation.

Tels sont les premiers rapports, datant des premiers jours de janvier de cette année (1908) :

« Hans (quatre ans et neuf mois) se lève un matin en larmes et répond à sa mère, qui lui demande pourquoi il pleure : « Pendant que je dormais, j'ai cru que tu étais partie et que je n'avais plus de Maman pour *faire câlin* avec moi ».

« Donc, un rêve d'angoisse.

« Cet été, à Gmunden, j'avais déjà remarqué quelque chose d'analogue. Le soir, au lit, il était le plus souvent très sentimental et fit une fois cette remarque : « Si je n'avais plus de Maman », ou bien : « Si tu t'en allais » (ou à peu près), je ne me rappelle plus les termes exacts. Malheureusement, chaque fois qu'il manifestait cette humeur éligiaque, sa mère le prenait dans son lit.

« Le 5 janvier environ il vint de bonne heure dans le lit de sa mère et dit alors : « Sais-tu ce que la Tante M... a dit : « Comme il a un gentil petit machin ! (13). (La Tante M... avait habité chez nous voici quatre semaines ; un jour en regardant ma femme donner son bain au petit garçon, elle dit en effet tout bas à ma femme ces paroles. Hans les entendit et cherche à s'en servir maintenant à son profit).

« Le 7 janvier, il va comme d'habitude avec la bonne dans le Stadtpark (14), commence à pleurer dans la rue et demande à être reconduit à la maison : il veut faire câlin avec sa Maman. Comme on lui demande, à la maison, pourquoi il n'a pas voulu aller plus loin et s'est mis à pleurer, il ne veut pas le

(13) En allemand *Pischl* = pénis. C'est une des choses les plus communes — les psychanalyses en sont pleines — que les caresses faites en paroles aux organes génitaux des petits enfants — et même parfois en fait — par leur tendre entourage, les parents eux-mêmes compris.

(14) Le parc municipal, jardin au centre de Vienne. (N. d. tr.)

dire. Il est gai comme d'habitude jusqu'au soir ; mais le soir il a évidemment peur, il pleure et on ne peut le séparer de sa maman ; il veut de nouveau faire câlin. Ensuite, il redevient gai et dort bien.

« Le 8 janvier, ma femme décide, afin de voir ce qu'il en est, de le mener elle-même à la promenade, et ceci à Schönbrunn, où il va d'ordinaire volontiers. Il recommence à pleurer, ne veut pas partir, il a peur. A la fin il y va quand même, mais a visiblement peur dans la rue. En revenant de Schönbrunn il dit à sa mère, après une grande lutte interne : *J'avais peur qu'un cheval ne me morde*. (Il avait en effet, à Schönbrunn, manifesté de l'inquiétude à la vue d'un cheval.) Le soir, il aurait eu un accès semblable à celui du jour précédent, et demandé à faire câlin. On le calme. Il dit en pleurant : « Je sais que demain il faudra encore que j'aille me promener » et ensuite : « Le cheval va venir dans la chambre. »

Le même jour, sa mère lui demande : « Peut-être touches-tu avec ta main ton fait-pipi ? » (15) Il répond alors : « Oui, tous les soirs, quand je suis dans mon lit. » Le jour suivant, 9 janvier, on l'avertit, avant sa sieste de l'après-midi, d'avoir à ne pas toucher son fait-pipi. Au réveil, on lui demande ce qu'il en fut, il répond l'avoir touché cependant un petit bout de temps. »

Voilà donc le début de l'angoisse comme de la phobie. Nous avons de bonnes raisons, cela se voit, de les séparer l'une de l'autre. Le matériel dont nous disposons nous semble de plus tout à fait suffisant pour nous orienter, et aucun moment de la maladie n'est aussi favorable à sa compréhension que son stade initial tel que nous l'observons ici, stade malheureusement le plus souvent négligé ou passé sous silence. Le trouble nerveux commence par des pensées à la fois sentimentales et angoissées, puis par un rêve d'angoisse dont le contenu est le suivant : Hans perd sa mère, ce qui fait qu'il ne peut plus « faire câlin » avec elle. La tendresse de Hans pour sa mère a donc dû s'accroître immensément. Ceci est le phénomène fondamental qui est à la base de son état.

Rappelons-nous, en confirmation de ceci, les deux tentati-

(15) Gibst du vielleicht die Hand zum Wiwimacher? Litt : « Peut-être donnes-tu la main au fait-pipi ? (N. d. tr.)

ves de séduction entreprises par Hans sur sa mère, desquelles l'un date de l'été et dont l'autre, — consistant simplement à lui vanter son pénis — se place immédiatement avant l'éclosion de son angoisse des rues. C'est cette tendresse accrue pour sa mère qui se mue en angoisse, qui, ainsi que nous disons, succombe au refoulement. Nous ne savons pas encore, d'où provient l'impulsion au refoulement ; peut-être a-t-il lieu seulement du fait de l'intensité des émois que l'enfant est incapable de maîtriser, peut-être d'autres forces sont-elles aussi à l'œuvre, forces que nous n'avons pas encore reconnues. Nous l'apprendrons par la suite. Cette angoisse, correspondant à une aspiration érotique refoulée, est d'abord, comme toute angoisse infantile, sans objet : simple angoisse et pas encore peur. L'enfant ne peut savoir de quoi il a peur, et lorsque Hans, après la première promenade avec sa bonne, ne veut pas dire de quoi il a eu peur, c'est simplement parce qu'il ne le sait pas encore. Il dit tout ce qu'il sait : que sa maman lui manque dans la rue, sa maman, avec qui il peut faire câlin, et qu'il ne veut pas être loin d'elle. Il trahit là en toute sincérité le premier sens de son aversion contre la rue.

De plus, les états dans lesquels il se trouva pendant deux soirs consécutifs avant d'aller dormir, états d'angoisse encore nettement teintés de sentimentalité, prouvent qu'au début de sa maladie il n'y avait encore ni phobie de la rue ni de la promenade ni même des chevaux. Y eut-il eu une telle phobie, les états vespéraux eussent été inexplicables ; qui pense, au moment de se coucher, à la rue et à la promenade ? Par contre la motivation de ces états est tout à fait transparente, si nous estimons que Hans, avant de se coucher, devient la proie d'une libido renforcée, dont l'objet est sa mère, et dont le but pourrait bien être de coucher avec elle. Il a en effet appris par expérience, à Gmunden, que sa mère peut être amenée, par de tels états chez son enfant, à le prendre dans son lit, et il voudrait arriver ici à Vienne au même résultat. N'oublions pas non plus qu'il avait été, à Gmunden, une partie du temps seul avec sa mère, le père n'ayant pu passer là toutes les vacances ; de plus que là-bas ses instincts de tendresse se partageaient entre un certain nombre de camara-

des de jeu, amis et amies, tandis qu'à Vienne il n'avait plus de petits compagnons, de sorte que sa libido pouvait revenir indivisée à sa mère.

L'angoisse correspond donc à une aspiration libidinale refoulée, mais elle n'est pas cette aspiration elle-même ; il faut tenir compte aussi du refoulement. Une aspiration se mue entièrement en satisfaction quand on lui procure l'objet qu'elle convoite ; une telle thérapeutique n'est plus efficace dans les cas d'angoisse ; l'angoisse persiste même en présence de la possibilité de satisfaire l'aspiration, l'angoisse n'est plus entièrement retransformable en libido ; la libido est maintenue par quelque chose en état de refoulement (16). Les choses se montrèrent être telles chez Hans, à l'occasion de la promenade suivante où sa mère l'accompagna. Il est cette fois-ci avec sa mère et éprouve cependant de l'angoisse, c'est-à-dire une aspiration inassouvie vers elle. Il est vrai que l'angoisse est moindre, il se laisse en effet conduire à la promenade, tandis qu'il avait contraint la bonne à le ramener à la maison ; la rue n'est d'ailleurs pas un endroit propice à « faire câlin » ou à n'importe ce que pouvait désirer d'autre le petit amoureux. Mais l'angoisse a supporté l'épreuve et il faut maintenant qu'elle trouve un objet. C'est au cours de cette promenade qu'il exprime d'abord la peur d'être mordu par un cheval. D'où provient le matériel de cette phobie ? Sans doute de ces complexes, à nous encore inconnus, qui ont contribué au refoulement et maintiennent les aspirations libidinales envers la mère en état de refoulement. Voilà encore une énigme : c'est en suivant les développements du cas de Hans que nous en trouverons la solution. Le père de Hans nous a déjà fourni certains points d'appuis, auxquels nous pouvons sans doute nous fier : Hans a toujours observé avec intérêt les chevaux, à cause de leur grand « fait-pipi » ; Hans a supposé que sa mère devait avoir un fait-pipi comme celui d'un cheval, et ainsi de suite. On pourrait ainsi penser que le cheval est maintenant un substitut de la mère. Mais qu'est-ce que

(16) Pour parler franc, ceci est le critérium même d'après lequel nous qualifions de normaux ou non de tels sentiments mêlés d'angoisse et de désir : nous les appelons « angoisse pathologique » à partir du moment où ils ne peuvent plus être résolus de par l'obtention de l'objet convoité.

cela veut dire lorsque Hans, le soir, exprime la peur que le cheval n'entre dans la chambre ? Une stupide peur de petit enfant, dira-t-on. Mais la névrose ne dit rien de stupide, pas plus que le rêve. Nous dénigrons volontiers les choses auxquelles nous ne comprenons rien. Un excellent moyen de se rendre la tâche aisée.

Il nous faut nous garder de succomber à cette tentation encore sur un autre point. Hans a avoué que, chaque nuit, avant de s'endormir, il s'amuse à jouer avec son pénis. « Ah ! » s'écriera alors le médecin de famille, « tout s'explique maintenant. L'enfant se masturbe, d'où l'angoisse. » Mais tout doux ! Que l'enfant se procure des sensations voluptueuses par la masturbation ne nous explique en rien son angoisse, mais la rend bien plutôt tout à fait énigmatique. Des états d'angoisse ne sont pas engendrés par la masturbation, ni d'ailleurs par une satisfaction quelconque. De plus, nous devons présumer que Hans, âgé maintenant de quatre ans et neuf mois, s'accorde chaque soir ce plaisir depuis un an au moins (voir page 414) et nous allons apprendre qu'il se trouve justement en ce moment engagé dans une lutte pour s'en déshabituer, ce qui s'accorde bien mieux avec le refoulement et la formation de l'angoisse.

Nous devons aussi prendre le parti de la mère de Hans, si bonne et dévouée. Le père l'accuse, non sans apparence de raison, d'avoir amené l'éclosion de la névrose par sa tendresse excessive pour l'enfant et par son trop fréquent empressement à le prendre dans son lit. Nous pourrions aussi bien lui reprocher d'avoir précipité le processus du refoulement en repoussant trop énergiquement les avances de l'enfant (« c'est une cochonnerie »). Mais elle avait à remplir un rôle fixé par le destin et sa position était difficile.

Je m'entendis avec le père de Hans afin qu'il dît à celui-ci que toute cette histoire de chevaux était une bêtise et rien de plus. La vérité, devait dire son père, c'était que Hans aimait énormément sa mère et voulait être pris par elle dans son lit. C'est parce que le fait-pipi des chevaux l'avait tellement intéressé qu'il avait peur maintenant des chevaux. Hans avait remarqué que ce n'était pas bien d'être tellement préoccupé des « fait-pipi », même du sien, et ce point de vue était tout à fait

juste. Je suggérai de plus au père de commencer à éclairer Hans en matière de choses sexuelles. Comme la conduite passée de l'enfant nous permettait de le supposer, sa libido était restée attachée au désir de voir le fait-pipi de sa mère : aussi je proposai au père de Hans de supprimer ce but à son désir en lui faisant savoir que sa mère et toutes les autres créatures féminines — ainsi qu'il pouvait s'en rendre compte d'après la petite Anna — ne possédaient pas du tout de « fait-pipi ». Ce dernier éclaircissement serait fourni à Hans en quelque occasion favorable amenée par une question ou un propos approprié de Hans lui-même.

*
* *

Les nouvelles notes relatives à notre Hans couvrent la période du 1^{er} au 17 mars. Cet entr'acte de plus d'un mois trouvera bientôt son explication.

« Aux éclaircissements (17) succède une période plus calme, pendant laquelle Hans peut être amené sans trop de difficulté à se promener quotidiennement dans le Stadtpark. La peur des chevaux se change de plus en plus en une compulsion de regarder les chevaux. Il dit : « Il faut que je regarde les chevaux et alors j'ai peur. »

« A la suite d'une grippe, qui le garde deux semaines au lit, sa phobie se renforce au point qu'on ne peut plus l'amener à sortir ; il va tout au plus sur le balcon. Tous les dimanches il va avec moi à Lainz (18) parce que ce jour-là il y a peu de voitures dans les rues et que le chemin jusqu'à la gare est très court. A Lainz il refuse un jour d'aller se promener en dehors du jardin, parce qu'une voiture se tient devant le jardin. Après une autre semaine qu'il est forcé de passer à la maison, les amygdales lui ayant été coupées, la phobie se renforce à nouveau, de façon notable. Il va bien sur le balcon, mais non pas se promener, c'est-à-dire qu'il fait vivement demi-tour dès qu'il arrive à la porte donnant sur la rue.

« Le Dimanche 1^{er} mars, la conversation suivante se dé-

(17) Relatifs à ce que signifie son angoisse ; pas encore au fait-pipi des femmes.

(18) Faubourg de Vienne, où les grands-parents de Hans demeurent.

roule pendant notre trajet vers la gare. Je cherche à nouveau à persuader Hans que les chevaux ne mordent pas. Lui : « Mais les chevaux blancs mordent. A Gmunden il y a un cheval blanc qui mord. Quand on lui tend les doigts, il mord. » (Je suis frappé de ce qu'il dise : les doigts, au lieu de : la main.) Il raconte alors l'histoire suivante que je rapporte :

« Quand Lizzi était sur le point de partir, une voiture attelée d'un cheval blanc qui allait emporter ses bagages à la gare était devant sa maison. (Lizzi est, dit Hans, une petite fille qui habite une maison voisine) son père se tenait près du cheval et le cheval a tourné la tête (afin de le toucher) et alors le père de Lizzi lui a dit : « *Ne touche pas avec tes doigts le cheval blanc, sans quoi il te mordra.* » (16) Je réplique alors : « Il me semble, tu sais, que ce n'est pas d'un cheval que tu veux parler, mais d'un fait-pipi, qu'on ne doit pas toucher avec sa main. »

Lui : « Mais pourtant un fait-pipi ne mord pas. »

Moi : « Peut-être cependant », ce sur quoi Hans s'applique avec vivacité à me démontrer qu'il s'agit vraiment d'un cheval blanc (20). »

« Le 2 mars, je dis à Hans, comme il manifeste à nouveau de la peur : « Sais-tu ? La *bêtise* — c'est ainsi qu'il appelle sa phobie — perdra de sa force quand tu iras plus souvent te promener. Elle n'est si forte maintenant que parce que tu n'es pas sorti de la maison, parce que tu as été malade. »

Lui : « Oh non, elle est si forte parce que je continue à mettre ma main à mon fait-pipi toutes les nuits. »

Le médecin et le patient, le père et le fils s'accordent donc pour attribuer aux habitudes d'onanisme le rôle principal dans la pathogénie de l'état actuel. Il ne manque cependant pas non plus d'indices de la présence et de l'importance d'autres facteurs.

(19) Comparer les termes de la question de la mère ; Gibst du vielleicht dis Hand zum Wiwimacher ? Peut-être donnes-tu la main au fait-pipi ? avec ceux de la défense du père de Lizzi : *Gib nicht die Finger zum weisen Pferd.* Ne donne pas les doigts au cheval blanc. Voir note 15, p. 429. (N. d. tr.)

(20) Le père de Hans n'avait aucune raison de douter que Hans eût raconté ici un événement réel. Les sensations de démangeaison au gland, qui incitent les enfants à se toucher, sont d'ailleurs décrites d'ordinaire ainsi : en allemand : *es beisst mich* = Cela me mord.

« Le 3 mars, est entrée chez nous une nouvelle bonne qui plaît particulièrement à Hans. Elle le laisse monter sur son dos pendant qu'elle fait le parquet, alors il ne l'appelle plus que « mon cheval » et la tire sans cesse par sa jupe en criant : « Hue dada ! » Le 10 mars environ, il dit à cette bonne : « Si vous faites ceci ou cela, il faudra que vous vous déshabilliez tout à fait, même la chemise ». (Il l'entend comme punition, mais on peut aisément reconnaître là-dessous un désir.)

Elle : « Et qu'est-ce que ça ferait ? Je penserais tout simplement que je n'ai pas d'argent pour m'acheter de vêtements. »

Lui : « Mais c'est pourtant une honte, pensez donc ! on voit alors le fait-pipi. »

C'est sa vieille curiosité, reportée sur un autre objet et — comme il convient à la période du refoulement — recouverte d'une tendance moralisatrice !

« Le 13 mars, le matin, je dis à Hans : « Tu sais, si tu ne mets plus la main à ton fait-pipi, la bêtise deviendra sûrement plus faible. »

Hans : « Mais je ne mets plus la main à mon fait-pipi. »

Moi : « Mais tu continues à avoir envie de le faire. »

Hans : « Oui, c'est vrai, mais *avoir envie* n'est pas *faire*, et *faire*, n'est pas *avoir envie*... (! ! !).

Moi : « Mais afin que tu n'aies pas envie, tu dormiras ce soir dans un sac. »

« Après quoi nous sortons devant la maison. Il a certes peur, mais il dit, visiblement raffermi de par la perspective d'être assisté dans sa lutte : « Oh ! si je dors ce soir dans un sac, demain la bêtise sera passée. » Il a de fait *bien moins* peur des chevaux et laisse, dans un état de tranquillité relative, des voitures passer devant lui.

« Le dimanche suivant, 15 mars, Hans avait promis d'aller avec moi à Lainz. Il commence par résister, puis cependant m'accompagne. Dans la rue, comme il y a peu de voitures, il se sent visiblement bien et dit : « Comme c'est intelligent de la part du bon Dieu d'avoir déjà supprimé les chevaux ! » En chemin je lui explique que sa sœur n'a pas un fait-pipi comme le sien. Les petites filles et les femmes n'ont pas de

fait-pipi. Maman n'en a pas, Anna non plus, et ainsi de suite. »

Hans : « Et toi, as-tu un fait-pipi ? »

Moi : « Naturellement, qu'as-tu donc cru ? »

Hans (après un silence) : « Comment les petites filles font-elles donc pipi, si elles n'ont pas de fait-pipi ? »

Moi : « Elles n'ont pas un fait-pipi comme le tien. N'as-tu pas encore vu, quand on baigne Anna ? »

« Toute la journée il est très gai, fait de la luge, etc... Ce n'est que le soir qu'il est à nouveau déprimé et semble craindre les chevaux.

« Ce soir-là, l'accès nerveux et le besoin de *faire câlin* sont moins prononcés que les jours précédents. Le jour suivant, sa mère l'emmène en ville, et il a très peur dans les rues. Le second jour il reste à la maison et est très gai. Le matin du troisième jour, il s'éveille vers six heures dans une grande angoisse. Quand on lui demande ce qu'il a, il raconte : « J'ai mis le doigt, mais très peu, à mon fait-pipi. Alors j'ai vu maman toute nue en chemise et elle m'a laissé voir son fait-pipi. J'ai montré à Grete, à ma Grete, ce que faisait maman, et je lui ai montré mon fait-pipi. Alors j'ai vite retiré la main de mon fait-pipi. « A cette objection que je fais : ce ne peut être qu'en chemise *ou* toute nue, Hans répond : « Elle était en chemise, mais la chemise était si courte que j'ai vu son fait-pipi. »

« Tout ceci n'est pas un rêve, mais un fantasme d'onanisme, d'ailleurs équivalent à un rêve. Ce que Hans fait faire à sa mère sert évidemment à sa propre justification : « Si maman montre son fait-pipi, je puis bien en faire autant. »

Ce fantasme nous montre deux choses ; en premier lieu, que les reproches de sa mère ont en leur temps exercé une puissante influence sur Hans ; en second lieu, que les explications à lui fournies, relatives à l'absence de fait-pipi chez les femmes, n'ont au premier abord pas été admises par lui. Il déplore qu'il en soit ainsi et maintient en imagination son point de vue précédent. Peut-être a-t-il aussi ses raisons pour commencer par refuser créance à son père.

*
* *

Rapport hebdomadaire du père de Hans :

« Cher Docteur, ci-joint la continuation de l'histoire de notre Hans — un fragment très intéressant. Peut-être me permettrai-je lundi prochain d'aller à votre consultation et si possible d'amener avec moi Hans — à condition qu'il veuille bien venir. Je lui ai demandé aujourd'hui : « Veux-tu venir avec moi lundi chez le Professeur qui peut te débar-rasser de ta « bêtise » ? »

Lui : « Non. »

Moi : « Mais il a une très jolie petite fille. » Sur quoi Hans a consenti tout de suite et avec joie. »

« Dimanche, 22 mars. Afin d'élargir le programme dominical, je propose à Hans d'aller d'abord à Schönbrunn et d'attendre l'après-midi pour aller de là à Lainz. Il a ainsi à faire à pied le chemin, non seulement de notre maison à la gare de la Douane Centrale du Stadtbahn (21), mais encore de la Gare de Hietzing à Schönbrunn et de là de nouveau à la station du tramway à vapeur de Hietzing. Il y parvient, en détournant vite les yeux, visiblement pris de peur chaque fois que des chevaux approchent. Ce faisant, il suit un conseil donné par sa mère.

« A Schönbrunn, il a peur de certains animaux qu'il regardait auparavant sans aucune crainte. Ainsi il ne veut absolument pas entrer dans le pavillon de la *girafe*, il ne veut pas non plus aller voir l'éléphant, qui l'amusait tant d'habitude. Il a peur de tous les grands animaux, tandis qu'il prend plaisir aux petits. Parmi les oiseaux, il a peur cette fois-ci également du pélican, ce qui ne lui était jamais arrivé, évidemment aussi à cause de sa taille.

« Je dis alors à Hans : « Sais-tu pourquoi tu as peur des grands animaux ? Les grands animaux ont un grand fait-pipi, et tu as peur en réalité des grands fait-pipi.

(21) Hauptzollamt. La gare de la douane centrale du chemin de fer local et suburbain à Vienne. Hietzing est un faubourg qui touche au Palais de Schönbrunn. (N. d. tr.)

Hans : « Mais je n'ai jamais encore vu le fait-pipi des grands animaux. (22) »

Moi : « Mais tu as vu celui du cheval et le cheval est bien un grand animal. »

Hans : « Oh ! du cheval, souvent ! une fois à Gmunden, quand la voiture était devant la porte, une autre fois devant la Douane Centrale. »

Moi : « Quand tu étais petit, tu as probablement été à Gmunden dans une écurie... »

Hans : (m'interrompant) « Oui, à Gmunden, j'allais tous les jours à l'écurie quand les chevaux revenaient à la maison. »

Moi : « ...et tu as probablement eu peur, en voyant une fois le grand fait-pipi du cheval. Mais tu n'as pas à en avoir peur. Les grands animaux ont de grands fait-pipi ; les petits animaux, de petits fait-pipi. »

Hans : « Et tout le monde a un fait-pipi, et mon fait-pipi grandira avec moi, quand je grandirai, car il est enraciné. »

« Là-dessus se termina notre entretien. Les jours suivants, la peur semble de nouveau un peu plus grande ; Hans se risque à peine devant la porte de la maison où on le conduit après le repas. »

Les dernières paroles de consolation que Hans s'adresse à lui-même éclairent la situation et nous permettent de corriger quelque peu les assertions de son père. Il est exact que Hans a peur des grands animaux parce qu'il doit penser à leur fait-pipi, mais l'on ne peut vraiment dire qu'il ait peur du grand fait-pipi en lui-même. Autrefois l'idée d'un grand fait-pipi lui était décidément agréable, et il cherchait de toutes ses forces à s'en procurer la vue. Depuis lors ce plaisir lui a été gâté, ceci de par le renversement général du plaisir en déplaisir qui, de façon encore inexpliquée, a frappé toute son investigation sexuelle, et, ce qui nous apparaît plus clairement, de par certaines expériences et réflexions ayant conduit à des conclusions pénibles. La consolation de Hans à lui-même : « mon fait-pipi grandira avec moi, quand je grandirai » nous permet de conclure que, au cours de ses observations, Hans

(22) Ce n'est pas vrai. Voir l'exclamation de Hans devant la cage du lion, p. 415. C'est là sans doute le début de l'« oubli » résultant du refoulement.

n'a cessé de faire des comparaisons et est demeuré très peu satisfait des dimensions de son propre fait-pipi. Les grands animaux lui rappellent ce défaut, et c'est pourquoi ils lui sont désagréables. Mais comme toute cette suite de pensées est probablement incapable de devenir clairement consciente, ce pénible sentiment se mue aussi en angoisse, de telle sorte que l'angoisse actuelle de Hans est édifiée et sur son plaisir passé et sur son déplaisir présent. Une fois un état d'angoisse établi, l'angoisse absorbe tous les autres sentiments ; avec les progrès du refoulement, et à mesure que les représentations chargées d'affect, qui avaient été conscientes, descendent dans l'inconscient, tous les affects deviennent capables de se transformer en angoisse.

La singulière remarque de Hans : « car il est enraciné », nous permet, rapporté à l'ensemble de son propos consolateur, de deviner bien des choses qu'il ne peut pas exprimer et qu'il n'a d'ailleurs pas exprimées au cours de cette analyse. Je comblerai en partie cette lacune grâce à l'expérience que j'ai acquise par les analyses d'adultes, mais j'espère que cette interprétation ne sera pas considérée comme forcée ou arbitraire. « Car il est enraciné » : si cette pensée est une consolation et un défi, elle nous rappelle la vieille menace faite par sa mère à Hans, lorsque celle-ci lui dit qu'elle lui ferait couper son fait-pipi s'il continuait à jouer avec. Cette menace, faite quand Hans avait trois ans et demi, demeura alors sans effet, Hans répondit tranquillement qu'il ferait alors pipi avec son tutu. Il serait tout à fait classique que la menace de castration fût son effet maintenant *après-coup*, et que maintenant, un an et trois mois plus tard, Hans fût en proie à l'angoisse de perdre cette précieuse partie de son moi. On peut observer, dans d'autres cas morbides, de tels effets après-coup de commandements et de menaces faites dans l'enfance, alors que l'intervalle entre l'ordre ou la menace et son effet s'étend sur tout autant de dizaines d'années ou davantage. Je connais même des cas où l'« obéissance à retardement » de la part du refoulement a eu la part principale dans la détermination des symptômes morbides.

Les éclaircissements fournis récemment à Hans relativement à l'absence de fait-pipi chez les femmes ne peuvent

qu'avoir ébranlé sa confiance en soi et avoir réveillé son complexe de castration. C'est pourquoi il se rebella contre ces éclaircissements et pourquoi ils demeurèrent sans résultats thérapeutiques. Y a-t-il donc des créatures qui ne possèdent plus de fait-pipi ? Alors ce ne serait plus si incroyable que l'on put lui enlever le sien, et faire de lui, pour ainsi dire, une femme ! (23).

*
**

« Dans la nuit du 27 au 28, Hans nous fait la surprise de se lever en pleine nuit et de venir nous rejoindre dans notre lit. Sa chambre est séparée de la nôtre par un cabinet. Nous lui demandons pourquoi il fait cela, si peut-être il a eu peur.

« Non, dit-il, je vous le dirai demain. » Il s'endort dans notre lit et est alors reporté dans le sien.

« Le lendemain, je soumets Hans à un interrogatoire afin de découvrir pourquoi il est venu nous rejoindre dans la nuit et, après quelque résistance de sa part, prend place le dialogue suivant, que je sténographie aussitôt :

Lui : « *Il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe chiffonnée, et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors elle a cessé de crier, et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée.* »

Moi (intrigué) : « Quoi ? Une girafe chiffonnée ? Qu'est-ce que c'était ? »

Lui : « Oui. » (Il va vite chercher un morceau de papier, il le chiffonne et dit) : « elle était chiffonnée comme ça. »

(23) Je ne puis interrompre ici le cours de cet exposé pour démontrer combien cette inconsciente suite de pensées, que j'attribue ici au petit Hans, est typique. Le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme, car dans la nursery déjà le petit garçon entend dire que l'on coupe au juif quelque chose au pénis — il pense, un morceau du pénis — ce qui lui donne le droit de mépriser le juif. Et il n'est pas de racine plus profonde au sentiment de supériorité sur les femmes. Weininger, ce jeune philosophe, si hautement doué, mais doté aussi de troubles sexuels, et qui, après avoir écrit son curieux livre : « Sexe et Caractère », (*Geschlecht und Character*) se suicida, a, dans un chapitre très remarqué, traité les juifs et les femmes avec une hostilité égale et les a accablés des mêmes invectives. Weininger, en tant que névropathe, était soumis à ses complexes infantiles ; les rapports au complexe de castration sont ce qui est ici commun au juif et à la femme.

Moi : « Et tu t'es assis sur la girafe chiffonnée ? Comment ? »

« Il me le montre à nouveau, en s'asseyant par terre.

Moi : « Pourquoi es-tu venu dans notre chambre ? »

Lui : « Je n'en sais moi-même rien. »

Moi : « As-tu eu peur ? »

Lui : « Non. Certes pas ! »

Moi : « As-tu rêvé de ces girafes ? »

Lui : « Non, je n'ai pas rêvé. Je l'ai pensé. J'ai pensé tout ça. Je m'étais éveillé avant. »

Moi : « Qu'est-ce que cela veut dire : une girafe chiffonnée ? Tu sais pourtant bien qu'on ne peut pas écrabouiller une girafe dans la main comme un morceau de papier. »

Lui : « Je le sais, je l'ai pensé seulement. Il n'en existe sûrement pas vraiment (24). La chiffonnée était toute couchée par terre et je l'ai emportée, prise avec mes mains. »

Moi : « Quoi ! Peut-on prendre une aussi grande girafe que ça avec les mains ? »

Lui : « La chiffonnée, je l'ai prise avec ma main. »

Moi : « Où était la grande pendant ce temps-là ? »

Lui : « Hé bien, la grande se tenait un peu plus loin. »

Moi : « Qu'as-tu fait de la chiffonnée ? »

Lui : « Je l'ai tenue un petit peu dans ma main, jusqu'à ce que la grande ait fini de crier, et quand la grande a eu fini de crier, je me suis assis dessus. »

Moi : « Pourquoi la grande a-t-elle crié ? »

Lui : « Parce que je lui avais enlevé la petite. » (Il remarque que je note tout, et il demande : « Pourquoi écris-tu ça ? »)

Moi : « Parce que je l'envoie à un professeur qui pourra te débarrasser de ta *bêtise*. »

Lui : « Ah ! Alors tu as aussi écrit que maman avait ôté sa chemise, et tu le donneras aussi au professeur. »

Moi : « Oui, mais il ne comprendra pas comment tu peux croire qu'on peut chiffonner une girafe. »

Lui : « Dis-lui seulement que je ne le sais pas moi-même, et il ne demandera rien ; s'il demande pourtant ce qu'est une girafe chiffonnée, il peut alors nous écrire et nous lui répondrons, ou bien écrivons-lui tout de suite que je ne le sais pas. »

(24) Hans dit très nettement à sa manière que c'était un fantasme.

Moi : « Mais pourquoi es-tu venu la nuit ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « Dis-moi vite à quoi tu penses. »

Lui : « (avec humeur) A du sirop de framboise. »

Moi : « Et à quoi encore ? »

Lui : « A un fusil pour tuer les gens (25). »

Moi : « Tu ne l'as sûrement pas rêvé ? »

Lui : « Sûrement pas, j'en suis tout à fait sûr. »

} Ses
désirs

« Il poursuit : « Maman m'a bien longtemps prié de lui dire pourquoi je suis venu la nuit. Mais je n'ai pas voulu le dire, parce que d'abord j'avais honte devant maman. »

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

« De fait ma femme l'a interrogé toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ait conté l'histoire des girafes. »

Le même jour, le père de Hans trouva la solution du fantasme aux girafes.

« La grande girafe c'est moi — ou plutôt le grand pénis (le long cou) ; la girafe chiffonnée c'est ma femme, ou plutôt son organe génital, ce qui montre quel est le résultat des éclaircissements donnés à Hans.

« Girafe : se reporter à l'expédition à Schönbrunn. De plus, il a, au-dessus de son lit, l'image d'une girafe et d'un éléphant.

« Le tout est la reproduction d'une scène qui s'est jouée presque tous les matins ces jours passés. Hans vient nous trouver de bonne heure tous les matins, et ma femme ne peut résister à le prendre quelques minutes dans son lit. Je commence alors toujours par lui dire qu'elle ne devrait pas le prendre ainsi dans son lit. (« la grande a crié, parce que je lui avais enlevé la girafe chiffonnée »), et elle répond de ci de là, assez irritée, que c'est une absurdité, qu'une minute ne peut rien faire, et ainsi de suite. Hans reste alors avec elle un petit peu. (« Alors la grande girafe a cessé de crier et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée. »)

« La résolution de cette scène matrimoniale transposée dans

(25) Le père essaie ici, dans sa perplexité, d'employer la technique classique de psychanalyse. Elle ne mène ici pas loin, mais ce qu'elle fournit peut cependant acquérir un sens à la lumière de révélations ultérieures.

la vie des girafes est ainsi la suivante : Hans a été saisi pendant la nuit de la nostalgie de sa mère, de ses caresses, de son organe génital, et c'est pourquoi il est venu dans notre chambre. Le tout est une continuation de sa peur des chevaux. »

Je n'ajouterai à l'interprétation pénétrante du père que ceci : « *S'asseoir dessus* » est sans doute pour Hans la représentation de la prise de *possession* (26). Et le tout est un fantasme de défi, relié à la satisfaction d'avoir triomphé de la résistance paternelle. « Crie tant que tu veux, maman me prendra tout de même dans son lit et maman m'appartient ! » Ce que le père suppose se laisse donc à juste titre déceler là-dessous : la crainte que sa mère ne l'aime pas, parce que son fait-pipi n'est pas comparable à celui de son père.

Le lendemain matin, le père obtient la confirmation de son interprétation. « Le dimanche 29 mars, je vais avec Hans à Lainz. A la porte je prends congé de ma femme en disant sur un ton plaisant : « Au revoir, grande girafe ! » Hans demande : « Pourquoi girafe ? » Moi alors : « Maman est la grande girafe. » Sur quoi Hans : « N'est-ce pas ? et Anna est la girafe chiffonnée ? »

« Dans le train je lui explique le fantasme aux girafes, sur quoi il dit : Oui, c'est vrai, et comme je lui dis que je suis la grande girafe, que le long cou lui a rappelé un fait-pipi, il réplique : « Maman a aussi un cou comme une girafe, je l'ai vu quand elle se lave son cou blanc (27). »

« Lundi, le 30 mars, Hans vient me trouver le matin et dit : « Tu sais, j'ai pensé deux choses ce matin. » — « La première ? » — « Je suis avec toi à Schönbrunn, là où sont les moutons, et alors nous nous sommes glissés sous les cordes, et puis nous l'avons dit à l'agent de police qui est à l'entrée du Jardin, et ils nous a arrêtés tous les deux. » Hans a oublié la seconde chose.

« Je ferai remarquer ici que dimanche dernier, comme nous voulions aller voir les moutons, cette partie du jardin était fermée par une corde, ce qui nous empêcha d'y entrer. Hans

(26) Cf. le latin *possidere*, l'allemand *besitzen*, etc. (N. d. tr.).

(27) Hans confirme simplement l'interprétation des deux girafes comme étant le père et la mère et non le symbolisme sexuel d'après lequel la girafe elle-même représenterait le pénis. Ce symbolisme est sans doute exact, mais on ne peut vraiment demander davantage à Hans.

fut très surpris que l'on fermât une partie du jardin rien qu'avec une corde, sous laquelle on peut facilement se glisser. Je lui dis que les gens comme il faut ne passent pas sous les cordes. Il dit que ce serait très facile, je répondis qu'un agent de police pourrait alors survenir qui vous emmènerait. A l'entrée de Schönbrunn se tient un garde du corps, duquel j'ai dit une fois à Hans qu'il arrête les méchants enfants.

« Au retour de notre visite chez vous, qui eut lieu le même jour, Hans confessa encore quelque désir de faire une chose défendue. « Tu sais, ce matin j'ai encore pensé quelque chose. » — « Quoi donc ? » — « J'étais avec toi dans le train, et nous avons cassé la vitre d'une fenêtre et l'agent de police nous a emmenés. »

Voilà une suite tout à fait appropriée du fantasme aux girafes. Hans soupçonne qu'il est interdit de prendre possession de la mère ; il s'est heurté à la barrière de l'inceste. Mais il croit la chose défendue en elle-même. Dans les exploits défendus qu'il accomplit en imagination, son père est toujours avec lui et est arrêté avec lui. Son père, pense-t-il, fait donc aussi avec sa mère cette chose énigmatique défendue qu'il remplace par un acte de violence tel que le bris d'une vitre de fenêtre ou la pénétration de force dans un espace clos.

Cette après-midi-là, le père et le fils vinrent me voir à ma consultation. Je connaissais déjà le drôle de petit bonhomme, et avec toute son assurance il était si gentil que j'avais chaque fois eu plaisir à le voir. Je ne sais s'il se souvenait de moi, mais il se comporta de façon irréprochable et comme un membre tout à fait raisonnable de la famille humaine. La consultation fut courte. Le père commença par dire que, malgré tous les éclaircissements donnés à Hans, sa peur des chevaux n'avait continué. Nous dûmes aussi convenir que les rapports étaient peu nombreux entre les chevaux dont il avait découvert les sentiments de tendresse envers sa mère qui lui avaient été révélées. Certains détails que j'appris alors — qu'il était particulièrement gêné par ce que les chevaux ont devant les yeux et par le noir qu'ils ont autour de la bouche — n'étaient certes pas explicables par ce que nous connaissions. Mais comme je regardais le père et le fils tous deux assis devant moi, tout en écoutant la description par Hans de ses

« chevaux d'angoisse », une nouvelle partie de la solution du problème me vint tout à coup à l'esprit, partie dont je compris qu'elle pût justement échapper au père. Je demandai à Hans sur un ton de plaisanterie si ses chevaux portaient binocle, ce qu'il nia, puis si son père portait un binocle, ce qu'il nia aussi, contre toute évidence ; je lui demandai si par le noir autour de la « bouche » il voulait dire la moustache, et je lui révélai alors qu'il avait peur de son père justement parce qu'il aimait tellement sa mère. Il devait en effet penser que son père lui en voulait de cela, mais ce n'était pas vrai, son père l'aimait tout de même, il pouvait sans aucune crainte tout lui avouer. Bien avant qu'il ne vint au monde j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père. « Pourquoi crois-tu donc — m'interrompit alors le père de Hans, — que je t'en veuille ? T'ai-je jamais grondé ou battu ? » — « Oh ! oui, tu m'as battu », corrigea Hans. « Ce n'est pas vrai. Quand ça ? » — « Ce matin » répondit le petit garçon ; et son père se rappela que Hans, tout à fait à l'improviste, lui avait donné un coup de tête dans le ventre, ce sur quoi il lui avait rendu, à la façon d'un réflexe, un coup avec la main. Qu'il n'ait pas enregistré ce détail dans l'ensemble de la névrose était curieux ; mais il le comprit maintenant comme exprimant la disposition hostile de l'enfant contre lui, peut-être aussi comme manifestant le besoin d'en être puni (28).

En revenant, Hans demande à son père :

« Le Professeur parle-t-il avec le bon Dieu, pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance ? » Je serais extraordinairement fier de cette attestation de la bouche d'un enfant, si je ne l'avais moi-même provoquée par ma vanterie enjouée.

A partir du jour de cette consultation je reçus des rapports presque quotidiens relatant les changements survenant dans l'état du petit patient. On ne pouvait s'attendre à ce que ma communication l'eût délivré d'un seul coup de son angoisse, mais il devint visible que la possibilité lui était maintenant

(28) L'enfant reproduisit par la suite cette réaction envers son père de façon plus claire et plus complète, en donnant à son père d'abord un coup sur la main, puis en baisant tendrement cette même main.

donnée de mettre à jour ses productions inconscientes et d'opérer la liquidation de sa phobie. A partir de ce moment il réalisa un programme que je fus à même de prédire à son père.

« Le 2 avril, la *première réelle amélioration* est à noter. Tandis qu'auparavant on ne pouvait l'amener à sortir pour un certain temps de la porte cochère et que toujours, quand des chevaux approchaient, il revenait en courant à la maison, avec tous les signes de la peur, il reste cette fois une heure devant la porte cochère, même quand les voitures passent, ce qui devant chez nous arrive assez souvent. De temps à autre, en voyant de loin venir une voiture, il revient bien en courant vers la maison, mais il rebrousse chemin, comme se ravisant. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus qu'un restant d'angoisse, et le progrès depuis les éclaircissements n'est pas à méconnaître.

« Le soir il dit : « Puisque nous allons maintenant jusque devant la porte cochère, nous irons aussi au Stadtpark. »

« Le 9 avril il arrive de bonne heure dans mon lit, tandis que les jours précédents il n'y était plus venu et semblait même fier de cette retenue. Je demande : « Pourquoi donc es-tu venu aujourd'hui ? »

Hans : « Quand je n'aurai plus peur, je ne viendrai plus. »

Moi : « Ainsi tu viens me trouver parce que tu as peur ? »

Hans : « Quand je ne suis pas avec toi, j'ai peur ; quand je ne suis pas au lit avec toi, alors j'ai peur. Quand je n'aurai plus peur, je ne viendrai plus. »

Moi : « Tu m'aimes donc, tu as peur quand tu es dans ton lit le matin, et c'est pourquoi tu viens me trouver ? »

Hans : « Oui. Pourquoi m'as-tu dit que j'aime *maman* et que c'est pour ça que j'ai peur, quand c'est *toi* que j'aime ? »

Le petit garçon faisait ici preuve d'une clarté de vue vraiment rare. Il donne à entendre qu'en lui l'amour pour son père est en conflit avec l'hostilité contre son père provenant de son rôle de rival auprès de la mère, et il reproche à son père de ne pas avoir jusque-là attiré son attention sur ce jeu de forces qui devait se résoudre en angoisse. Le père ne le comprend pas encore tout à fait, car il ne réussit, pendant cet entretien, qu'à se convaincre de l'hostilité du petit garçon

contre lui, dont j'avais soutenu l'existence au cours de notre consultation. Ce qui va suivre, et que je reproduirai pourtant, sans y rien changer, est à la vérité plus important relativement aux progrès de la compréhension chez le père que pour le petit patient.

« Je n'ai malheureusement pas compris sur le champ le sens de cette objection. Parce que Hans aime sa mère, il voudrait évidemment que je ne fusse plus là, alors il prendrait la place de son père. Ce désir hostile réprimé se transforme en angoisse relativement à ce qui m'arrive, et il vient le matin voir si je suis parti. Je n'ai malheureusement pas encore compris ceci à ce moment et je lui dis :

« Ainsi, quand tu es seul, tu es anxieux à mon sujet et tu viens me trouver. »

Hans : « Quand tu n'es pas là, j'ai peur que tu ne reviennes pas à la maison. »

Moi : « T'ai-je jamais menacé de ne pas revenir à la maison ? »

Hans : « Toi pas, mais maman. Maman m'a dit qu'elle ne reviendrait plus. » (Il avait sans doute été méchant et elle l'avait menacé de s'en aller).

Moi : « Elle a dit ça parce que tu étais méchant. »

Hans : « Oui. »

Moi : « Tu as donc peur que je ne m'en aille parce que tu as été méchant, et c'est pourquoi tu viens me trouver. »

« Comme je me lève de table après le petit déjeuner, Hans dit : « Papa, reste ! ne t'en va pas *au galop* ! » Je suis frappé qu'il dise *au galop* au lieu de *en courant* et je réplique : « Oh, tu as peur que le cheval ne te quitte. » Sur quoi il rit. »

Nous savons que cette partie de l'angoisse de Hans a deux composantes : la peur *du* père et la peur *pour* le père. La première dérive de son hostilité contre son père, la seconde du conflit de la tendresse — ici exagérée par réaction — avec l'hostilité.

Le père poursuit : « Ceci est sans doute le début d'une phase importante. Qu'il ne se risque tout au plus que devant la maison, qu'il n'ose cependant pas s'éloigner de la maison, qu'il revienne sur ses pas à mi-chemin aux premières atteintes de l'angoisse, tout ceci est motivé par la peur de ne pas trouver

ses parents à la maison parce qu'ils en seraient partis. Il reste comme collé à la maison en vertu de son amour pour sa mère ; il craint que je ne m'en aille du fait des désirs hostiles qu'il nourrit contre moi, car alors, moi parti, c'est lui qui serait le père.

« L'été passé j'ai dû à plusieurs reprises quitter Gmunden pour Vienne, à cause de mes affaires, alors il était le père. Je rappellerai que sa peur des chevaux se relie à un épisode datant de Gmunden, lorsqu'un cheval devait emmener à la gare les bagages de Lizzi. Le désir refoulé de me voir partir pour la gare afin qu'il soit seul avec sa mère, (« le cheval devrait s'en aller ») se transforme alors en anxiété de voir les chevaux prêts à partir, et de fait rien ne le met dans un pareil état d'angoisse que lorsque de la cour de la Douane Centrale qui est en face de notre maison, une voiture s'ébranle pour partir et que des chevaux se mettent en mouvement.

« La condition pour que cette nouvelle phase (sentiments hostiles contre son père) pût s'instaurer était que Hans eût appris que je ne suis pas fâché qu'il aime tant sa mère.

« L'après-midi, je sors de nouveau avec lui devant la porte cochère ; il va de nouveau devant la maison et y reste même quand des voitures passent. Ce n'est que devant certaines voitures qu'il a peur et court dans le hall d'entrée. Il me donne aussi cette explication : « Tous les chevaux blancs ne mordent pas », ce qui équivaut à dire que déjà certains chevaux blancs

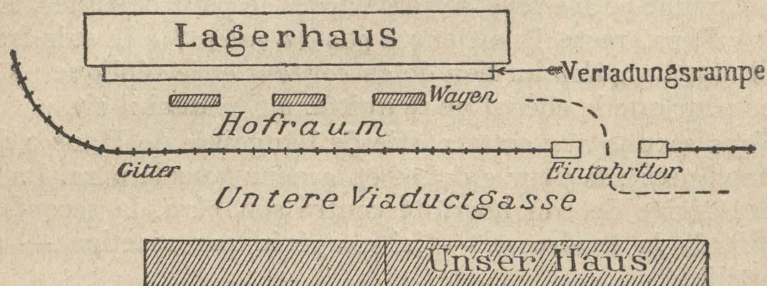


FIGURE 2.

ont été reconnus grâce à l'analyse comme étant « Papa » et ne mordent plus, mais qu'il en reste encore d'autres qui mordent. Le plan des lieux devant notre porte cochère est le suivant :

en face se trouve l'entrepôt de l'octroi des denrées alimentaires, avec une rampe de chargement, devant laquelle toute la journée des voitures passent afin de charger des caisses et objets semblables. Du côté de la rue, une grille ferme cette cour. Vis-à-vis de notre maison est la porte d'entrée de la cour (Fig. 2). J'ai observé déjà depuis quelques jours, que Hans a particulièrement peur quand des voitures entrent dans la cour ou en sortent, ce qui les oblige à prendre un tournant. Je lui ai demandé alors pourquoi il a si peur, sur quoi il a répondu :

« *J'ai peur que les chevaux ne tombent quand la voiture tourne.* » (A) Il a tout aussi peur lorsque des voitures stationnant devant la rampe de chargement se mettent soudain en mouvement afin de repartir (B). De plus, il a plus peur (C) des grands chevaux de somme que des petits chevaux, des chevaux de ferme plus que des chevaux aux formes élégantes (par exemple les chevaux de voitures de place). Il a aussi plus peur quand une voiture passe vite (D) que lorsque les chevaux trottent doucement. Ces nuances ne se sont fait clairement jour, bien entendu, que ces jours passés. »

J'inclinerais à dire que, par suite de l'analyse, non seulement le patient, mais aussi sa phobie a acquis plus de courage et ose se montrer.

« Le 5 avril, Hans arrive à nouveau dans notre chambre à coucher et est renvoyé dans son lit. Je lui dis : « Tant que tu viendras le matin dans notre chambre, ta peur des chevaux n'ira pas mieux. » Il répond cependant, avec défi : « Je viendrai tout de même, même si j'ai peur. » Ainsi il ne veut pas se laisser interdire les visites qu'il fait à sa maman.

« Après le petit déjeuner nous allons descendre. Hans s'en réjouit fort et forme le plan, au lieu de rester comme d'habitude devant la porte cochère, de traverser la rue et d'aller dans la cour, où il a vu assez souvent jouer des gamins. Je lui dis que cela me ferait plaisir s'il y allait, et je saisis cette occasion pour lui demander pourquoi il a si peur lorsque les voitures chargées se mettent en mouvement à la rampe de chargement (B).

Hans : « J'ai peur si je suis sur la voiture que la voiture s'en aille vite, et que je me tienne dessus et que je veuille aller

là sur la planche (la rampe de chargement) et que je m'en aille avec la voiture. »

Moi : « Et quand la voiture reste tranquille ? Alors tu n'as pas peur ? Pourquoi pas ? »

Hans : « Quand la voiture reste tranquille, je peux vite aller sur la voiture et aller sur la planche. »

« Hans forme donc le plan de grimper par dessus une voiture sur la rampe de chargement et il a peur que la voiture ne s'en aille pendant qu'il sera dessus.

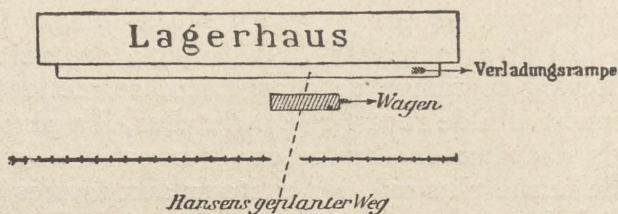


FIGURE 3.

Moi : « Peut-être crains-tu de ne plus pouvoir revenir à la maison si tu t'en allais avec la voiture ? »

Hans : « Oh non, je peux toujours revenir trouver Maman, sur cette voiture-ci ou en fiacre. Je peux aussi lui dire le numéro de la maison. »

Moi : « Mais de quoi donc as-tu peur ? »

Hans : « Je ne sais pas. Mais le professeur le saura. Crois-tu qu'il le saura ? »

Moi : « Pourquoi donc veux-tu aller là-bas sur la planche ? »

Hans : « Parce que je n'y ai jamais été, et je voudrais tellement y aller, et sais-tu pourquoi je veux y aller ? Parce que je voudrais décharger et charger les paquets et je voudrais là grimper sur les paquets. J'aimerais tellement grimper sur les paquets ! Sais-tu qui m'a appris à grimper ? Des gamins ont grimpé sur les paquets et je les ai vus et je veux aussi le faire. »

« Son désir ne se réalisa pas, car lorsque Hans se risqua à nouveau devant la porte cochère, les quelques pas par delà la rue et dans la cour éveillèrent en lui de trop grandes résistances, parce que des voitures entraient et sortaient sans cesse de la cour. »

Le professeur ne sait rien d'autre que ceci : ce jeu que Hans projetait de jouer avec les voitures chargées doit être entré en un rapport symbolique, substitutif, avec un autre de ses désirs dont jusqu'à présent il n'a encore rien manifesté. Mais, — si cela ne semblait trop hardi — ce désir se laisserait, même à ce stade, déjà reconstruire.

« Dans l'après-midi nous sortons de nouveau devant la porte cochère, et comme je reviens je demande à Hans : « De quels chevaux as-tu au fond le plus peur ? »

Hans : « De tous. »

Moi : « Ça n'est pas vrai ! »

Hans : « Les chevaux qui me font le plus peur sont ceux qui ont quelque chose sur la bouche. »

Moi : « Que veux-tu dire par là ? Le morceau de fer qu'ils ont dans la bouche ? »

Hans : « Non, ils ont quelque chose de noir sur la bouche. »
(Il se couvre la bouche de la main.)

Moi : « Quoi ? Une moustache, peut-être ? »

Hans (riant) : « Oh non ! »

Moi : « L'ont-ils tous ? »

Hans : « Non, seulement quelques-uns. »

Moi : « Qu'est-ce que c'est qu'ils ont sur la bouche ? »

Hans : « Quelque chose de noir. » (Je crois que c'est en réalité l'épaisse pièce de cuir que portent les chevaux de somme autour du museau.)

Hans : « Et les voitures de déménagement, j'en ai aussi le plus peur. »

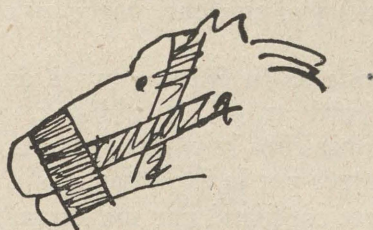


FIGURE 4.

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je crois, quand les chevaux de déménagement tirent une lourde voiture, qu'ils vont tomber. »

Moi : « Ainsi tu n'as pas peur des petites voitures ? »

Hans : « Non, je n'ai pas peur d'une petite voiture ni d'une voiture de la poste. Aussi quand vient un omnibus j'ai le plus peur. »

Moi : « Pourquoi ? Parce qu'il est si grand ? »

Hans : « Non, parce qu'un jour le cheval d'un omnibus est tombé. »

Moi : « Quand cela ? »

Hans : « Un jour où je suis sorti avec Maman malgré la *bêtise*, quand j'ai acheté le gilet. »

« (Ceci est confirmé après coup par sa mère.) »

Moi : « Qu'as-tu pensé quand le cheval est tombé ? »

Hans : « Ce sera maintenant toujours comme ça. Tous les chevaux d'omnibus vont tomber. »

Moi : « De tous les omnibus ? »

Hans : « Oui ! Et aussi des voitures de déménagement. Aux voitures de déménagement, pas si souvent. »

Moi : « Tu avais alors déjà la *bêtise* ? »

Hans : « Non, c'est alors que je l'ai attrapée. Quand le cheval de l'omnibus est tombé, j'ai eu tellement peur, vraiment ! C'est à ce moment-là que je l'ai attrapée. »

Moi : « La *bêtise* était cette idée qu'un cheval allait te mordre, et tu dis maintenant que tu as eu peur qu'un cheval ne vint à tomber. »

Hans : « Tomber et mordre (29). »

Hans : « Parce que le cheval a fait comme ça avec ses pieds. (Il se couche par terre et me montre comment le cheval donnait des coups de pied.) J'ai eu peur, *parce qu'il a fait du charivari avec ses pieds*. »

Moi : « Où donc as-tu été ce jour-là avec Maman ? »

Hans : « D'abord au Skating Rink, puis au café, puis acheter le gilet, puis chez le pâtissier, puis à la maison le soir ; nous sommes rentrés par le Stadtpark. »

« (Tout cela est confirmé par ma femme, et aussi que l'angoisse a éclaté immédiatement après.) »

(29) Hans a raison, quelque invraisemblable que paraisse ce rapprochement. La suite des idées est en effet, comme nous l'allons voir, que le cheval (le père) mordrait Hans à cause du désir du petit que lui (le père) tombe.

Moi : « Le cheval était-il mort quand il est tombé ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Comment le sais-tu ? »

Hans : « Parce que je l'ai vu. (Il rit). Non, il n'était pas mort. »

Moi : « Peut-être as-tu pensé qu'il était mort. »

Hans : « Non, sûrement pas. Je l'ai dit seulement pour rire. » Son expression était cependant sérieuse en le disant.

« Comme il est fatigué, je le laisse aller courir. Il me dit simplement encore qu'il a eu peur d'abord des chevaux d'omnibus, puis de tous les autres, et enfin en dernier des chevaux de voitures de déménagement. »

En revenant de Lainz encore quelques questions :

Moi : « Quand le cheval de l'omnibus est tombé, de quelle couleur était-il ? Blanc, roux, brun gris ? »

Hans : « Noir, les deux chevaux étaient noirs. »

Moi : « Était-il grand ou petit ? »

Hans : « Grand. »

Moi : « Gros ou maigre ? »

Hans : « Gros, très grand et gros. »

Moi : « Quand le cheval est tombé, as-tu pensé à ton papa ? »

Hans : « Peut-être. Oui. C'est possible. »

Les investigations du père de Hans peuvent être restées sans succès sur bien des points ; mais il n'y a aucun mal à faire de près connaissance avec une phobie de cette sorte, que l'on serait enclin à dénommer d'après ses nouveaux objets. Nous apprenons ainsi à voir combien elle est en réalité diffuse. Elle se porte sur des chevaux et des voitures, sur ce fait que des chevaux tombent et qu'ils mordent, sur des chevaux d'une nature spéciale, sur des voitures qui sont lourdement chargées. Nous pouvons dès maintenant révéler que toutes ces particularités dérivent de ce que l'angoisse originairement n'avait rien à voir avec les chevaux ; mais fut transposée secondairement sur ceux-ci et se fixa alors sur les points du complexe des chevaux qui se montrèrent propres à certains transferts. Nous devons rendre hommage à un résultat essentiel de l'investigation du père de Hans. Nous avons appris à connaître à quelle occasion actuelle fut liée l'éclosion de la phobie. Ce fut lorsque le petit

garçon vit tomber un grand cheval lourd, et l'une des interprétations du moins de cette forte impression semble avoir été celle que souligne le père : Hans a alors éprouvé le désir que son père tombât ainsi — et fût mort. L'expression sérieuse de Hans en contant la chose se rapportait sans doute à ce sens inconscient. Mais un autre sens ne serait-il pas encore dissimulé sous tout cela ? Et que signifie le charivari fait avec les jambes ?

*
* *

« Hans, depuis quelque temps, joue au cheval dans la chambre, il court et tombe, donne alors des coups de pied en tous sens, il hennit. Un jour il s'attache un petit sac en guise de musette. A plusieurs reprises il me court sus et me mord. »

Il accepte ainsi les dernières interprétations plus résolument qu'il ne le pourrait faire en paroles, mais naturellement en intervertissant les rôles, le jeu étant au service d'un fantasme de désir. Il est ainsi le cheval, il mord le père, et de cette façon il s'identifie avec son père.

« Je remarque depuis deux jours que Hans me brave de la manière la plus nette, non pas avec impudence, mais sur un mode joyeux. Serait-ce parce qu'il n'a plus peur de moi, le cheval ?

« 6 avril. Je vais avec Hans l'après-midi devant la maison. A chaque cheval qui passe je lui demande s'il voit le « noir sur la bouche » ; il le nie à chaque fois. Je lui demande de quoi ce noir a vraiment l'air ; il dit que c'est du fer noir. Ma supposition primitive, qu'il voulait dire par là les épaisses pièces de cuir qui font partie du harnais des chevaux de somme, n'est donc pas confirmée. Je demande si le « noir » rappelle une moustache ; il dit : rien que par la couleur. Je ne sais donc pas encore ce que c'est en réalité.

« La peur est moindre ; il se risque cette fois jusqu'à la maison voisine, mais fait vite demi-tour lorsqu'il entend au loin le trot d'un cheval. Comme une voiture vient chez nous et s'arrête à notre porte, il est pris de frayeur et revient en courant vers la maison, le cheval s'étant mis à frapper du pied le sol. Je lui demande pourquoi il a peur, s'il a peut-être été effrayé

parce que le cheval a fait comme ça (je frappe du pied). Lui alors : « Ne fais donc pas un tel charivari avec les pieds ! » A comparer avec les propos relatifs au cheval d'omnibus tombé.

« Le passage d'une voiture de déménagement lui fait particulièrement peur. Il court alors jusque dans l'intérieur de la maison. Je lui demande d'un air indifférent : « Une voiture de déménagement comme ça n'a-t-elle pas vraiment l'air d'un omnibus ? » Il ne dit rien. Je répète ma question. Il dit alors : « Bien sûr, sans ça je n'aurais pas si peur d'une voiture de déménagement. »

« 7 avril. Aujourd'hui je redemande de quoi a l'air le « noir sur la bouche » des chevaux. Hans dit : « C'est comme une muselière ». Le plus curieux est que, depuis trois jours, aucun cheval n'a passé sur lequel il ait pu observer cette « muselière » ; moi-même n'ai vu, au cours de mes promenades, aucun cheval ainsi équipé, bien que Hans affirme qu'il en existe. Je suppose qu'une certaine sorte de bride — peut-être l'épaisse pièce de cuir autour de la bouche des chevaux — lui a vraiment rappelé une moustache, et qu'après que j'y eus fait allusion cette peur *aussi* disparut.

« L'amélioration dans l'état de Hans est constante. Le rayon du cercle de son activité — la porte cochère en étant le centre — est toujours plus grand ; il a même accompli l'exploit, jusqu'ici pour lui irréalisable, de courir jusque sur le trottoir en face. Toute la peur qui reste est en rapport avec la scène de l'omnibus, dont le sens d'ailleurs ne m'apparaît pas clairement encore.

« 9 avril. Ce matin Hans entre chez moi pendant que, nu jusqu'à la ceinture, je me lave.

Hans : « Papa, que tu es donc beau, si blanc ! »

Moi : « N'est-ce pas, comme un cheval blanc. »

Hans : « La seule chose noire est ta moustache. (Il poursuit) ou bien c'est peut-être la muselière noire ? »

« Je lui raconte alors que j'ai été la veille au soir chez le professeur, et je dis : « Il voudrait savoir quelque chose. » Sur quoi Hans : « Je suis curieux de savoir quoi ! »

« Je lui dis que je sais dans quelle occasion il fait du charivari avec ses pieds. Il m'interrompt : « N'est-ce pas quand je

suis en colère ou bien quand je dois faire *loumf* (30) et que j'aimerais mieux jouer ? » (Il a en effet l'habitude, quand il est en colère, de faire du charivari avec les pieds, c'est-à-dire de trépigner. — « Faire *loumf* » veut dire faire le gros besoin. Lorsque Hans était petit, il dit un jour, en se levant de sur le vase : « Regarde le *loumf* » (en allemand *Lumpf*). Il voulait dire le bas (en allemand *Strumpf*) à cause de la forme et de la couleur. Cette désignation s'est maintenue jusqu'aujourd'hui. Dans les tout premiers temps, quand Hans devait être mis sur le vase et qu'il refusait de quitter ses jeux, il tapait du pied avec rage, il donnait des coups de pied en tous sens et se jetait même par terre).

« Et tu donnes des coups de pied en tous sens aussi quand tu dois faire pipi et que tu ne veux pas, parce que tu préférerais continuer à jouer. »

Lui : « Tu sais, il faut que j'aille faire pipi » et Hans sort, sans doute en confirmation de ce que nous disions. »

Le père de Hans m'avait demandé, pendant sa visite, ce que le cheval tombé qui donnait des coups de pied avait bien pu rappeler à Hans ? J'avais suggéré que cela avait bien pu être sa propre réaction quand il retenait son urine. Hans confirme ceci maintenant par la réapparition du besoin d'uriner pendant l'entretien, et y ajoute de nouvelles significations du charivari fait avec les pieds.

« Nous sortons alors devant la porte cochère. Comme une voiture de charbon approche, Hans dit : « Tu sais, j'ai aussi très peur des voitures de charbon. » Moi : « Peut-être parce qu'elles sont également tout aussi grandes qu'un omnibus. » — Hans : « Oui, et parce qu'elles sont si chargées et que les chevaux ont tant à tirer et pourraient bien tomber. Quand une voiture est vide, je n'ai pas peur. » De fait — ainsi que nous l'avons déjà constaté — seules les grosses voitures chargées le mettent en état d'angoisse. »

La situation n'en est pas moins franchement obscure. L'analyse fait peu de progrès ; son exposé, je le crains, va bientôt ennuyer le lecteur. Il est cependant dans toute psychanalyse

(30) *Lumpf*, mot particulier à Hans pour désigner ses fèces, que nous avons transcrit phonétiquement. (N. d. tr.).

de telles périodes d'obscurité. Hans va bientôt pénétrer dans une région où nous ne nous attendions pas à le voir aller.

*
* *

« Je rentrais chez nous et je parlais avec ma femme qui avait fait diverses emplettes et était en train de me les montrer. Parmi celles-ci, une culotte de dame, jaune. Hans fait à plusieurs reprises : « Fi ! », se jette par terre et crache. Ma femme dit qu'il a déjà fait cela à diverses reprises en voyant la culotte.

« Je demande : « Pourquoi fais-tu « fi ? »

Hans : « A cause de la culotte. »

Moi : « Pourquoi ? A cause de la couleur ? Parce qu'elle est jaune et rappelle pipi ou loumf ? »

Hans : « Loumf n'est pas jaune, mais blanc ou noir. » — Et aussitôt : « Dis, est-ce facile de faire loumf quand on mange du fromage ? » (J'avais un jour dit cela, comme il me demandait pourquoi je mangeais du fromage.)

Moi : « Oui. »

Hans : « C'est pour ça que tu vas toujours dès le matin faire loumf ? Je voudrais tant manger du fromage sur mon pain beurré. »

« Hier déjà il m'a demandé, comme il sautait de ci, de là, dans la rue : « Dis, n'est-ce pas, quand on saute comme ça, on fait facilement loumf ? » Il a toujours eu de la difficulté à aller à la selle, on doit souvent avoir recours au calomel et à des lavements. Sa constipation habituelle fut une fois si forte que ma femme demanda conseil au D^r L... Celui-ci émit l'opinion que Hans était suralimenté, ce qui était exact, et recommanda un régime plus léger, ce qui mit aussitôt fin à l'état en question. Ces derniers temps, la constipation s'est manifestée plus fréquemment à nouveau.

« Après le déjeuner je dis : « Nous allons réécrire au professeur. » Et Hans me dicte : « En voyant la culotte jaune j'ai dit : « Fi ! » et j'ai craché, et je me suis jeté par terre et j'ai fermé les yeux et n'ai pas regardé. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Parce que j'ai vu la culotte jaune, et avec la culotte

noire (31) j'ai fait à peu près la même chose. La culotte noire est aussi une culotte comme ça, seulement elle était noire... (s'interrompant). Tu sais, je suis content ; quand je peux écrire au professeur je suis toujours content. »

Moi : « Pourquoi as-tu dit : « Fi ! » Quelque chose te dégoûtait ? »

Hans : « Oui, parce que j'ai vu ça. J'ai cru que j'allais devoir faire loulou. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je ne sais pas. »

Moi : « Quand as-tu vu la culotte noire ? »

Hans : « Un jour, — Anna (notre bonne) était depuis longtemps à la maison — chez maman — elle venait de rapporter la culotte à la maison après l'avoir achetée. » (Ma femme confirme ceci).

Moi : « Ceci t'a-t-il aussi dégoûté ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « As-tu vu Maman portant une culotte comme ça ? »

Hans : « Non ».

Moi : « Quand elle s'habillait ? »

Hans : « Quand elle a acheté la culotte jaune, je l'avais déjà vue une fois. (Contradiction ! c'est quand sa mère a acheté cette culotte qu'il l'a vue pour la première fois). Elle porte aujourd'hui aussi la noire. (C'est vrai), car j'ai vu ce matin quand elle l'a enlevée. »

Moi : « Quoi ? Elle a ôté ce matin la culotte noire ? »

Hans : « Ce matin en sortant elle a ôté la culotte noire, et en rentrant elle a remis la noire. »

« Je questionne ma femme, ceci me semblant absurde. Elle dit aussi que c'est entièrement faux ; elle n'a naturellement pas en sortant changé de culotte.

« Je demande aussitôt à Hans : « Tu as raconté que Maman avait mis une culotte noire, et qu'en sortant elle l'avait ôtée, et qu'en revenant elle l'avait remise. Mais Maman dit que ce n'est pas vrai. »

Hans : « Je pense que peut-être j'ai oublié qu'elle ne l'avait

(31) « Ma femme possède depuis quelques semaines une culotte noire pour faire des promenades à bicyclette. »

pas ôtée. (Avec mauvaise humeur). Laisse-moi donc tranquille. »

J'ai quelques commentaires à faire sur cette histoire de culottes : Hans fait évidemment l'hypocrite lorsqu'il prétend être si content de cette occasion de raconter l'affaire. A la fin il jette le masque et devient impoli envers son père. Il s'agit de choses qui auparavant lui procuraient *beaucoup de plaisir*, mais desquelles maintenant, depuis que le refoulement s'est installé, il a très honte, et professe d'être dégoûté. Il ment tout bonnement afin de déguiser en quelles circonstances il a vu sa maman changer de culotte. En réalité, mettre et ôter sa culotte appartient au contexte du « *loumf* ». Le père sait fort bien de quoi il s'agit et ce que Hans cherche à cacher.

« Je demande à ma femme si Hans l'accompagna souvent au W. C. Elle dit : « Oui, souvent, il m' « embête » jusqu'à ce que je le lui ai permis ; tous les enfants sont de même. »

Nous noterons avec soin le plaisir — aujourd'hui, chez Hans, déjà refoulé — de voir sa mère faire *loumf*.

« Nous sortons devant la maison. Il est très gai, et comme il ne cesse de gambader comme un cheval, je lui demande : Dis-moi, qui est-ce, le cheval d'omnibus ? Moi, toi ou Maman ? »

Hans (sans hésiter) : « Moi, je suis un jeune cheval. »

« Quand, aux pires temps de son angoisse, il voyait gambader des chevaux, il avait peur et me demandait pourquoi ils faisaient cela, je lui disais, afin de le tranquilliser : « Vois-tu, ce sont de jeunes chevaux, ils sautent comme les petits garçons. Tu sautes, toi aussi, et tu es un petit garçon. » Depuis quand il voit sauter des chevaux, il dit : « C'est vrai, ce sont de jeunes chevaux ! »

« Dans l'escalier, en remontant, je demande presque sans y penser : « As-tu joué au cheval à Gmunden avec les enfants ? »

Lui : « Oui ! (réfléchissant). Il me semble que c'est là que j'ai attrapé la bêtise. »

Moi : « Qui était le cheval ? »

Lui : « Moi, et Berta était le cocher. »

Moi : « Peut-être es-tu tombé quand tu étais le cheval ? »

Hans : « Non ! Quand Berta disait : Hue ! j'ai vite couru, je courais même à toutes jambes. » (32)

Moi : « Vous n'avez jamais joué à l'omnibus ? »

Hans : « Non, aux voitures ordinaires et au cheval sans voiture. Quand le cheval a une voiture, il peut aller aussi sans voiture et la voiture peut rester à la maison. »

Moi : « Avez-vous souvent joué au cheval ? »

Hans : « Très souvent. Fritz (comme on sait, l'un des enfants de notre propriétaire) a été une fois le cheval et Franz le cocher, et Fritz a couru si vite et tout à coup il a mis le pied sur une pierre et il a saigné. »

Moi : « Est-il tombé ? »

Hans : « Non, il a mis le pied dans l'eau et puis il a mis un linge autour. » (33)

Moi : « Étais-tu souvent le cheval ? »

Hans : « Oh oui ! »

Moi : « Et c'est là que tu as attrapé la bêtise ? »

Hans : « Parce qu'ils disaient tout le temps : Vois-tu le cheval » (il accentue *vois-tu*) et alors c'est peut-être parce qu'ils ont parlé ainsi : vois-tu le cheval », peut-être que j'ai attrapé la bêtise. » (34)

Le père de Hans poursuit en vain, pendant quelque temps, son investigation dans d'autres voies.

Moi : « T'ont-ils dit quelque chose de relatif aux chevaux ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quoi ? »

Hans : « J'ai oublié. »

Moi : « Peut-être ont-ils parlé du fait-pipi ? »

(32) Hans possédait un harnais avec des clochettes.

(33) Voir plus loin. Le père de Hans a tout à fait raison de supposer que Fritz soit alors tombé.

(34) Je dois expliquer que Hans ne veut pas dire avoir *alors* attrapé la bêtise, mais que tout ceci est en connexion avec la bêtise. Il en doit donc être ainsi, car la théorie exige que ce qui est aujourd'hui l'objet d'une phobie ait été auparavant celui d'un vif plaisir, et je compléterai ici ce que l'enfant était incapable d'exprimer : que le terme « *vois-tu* » a ouvert la voie à l'extension de la phobie des chevaux aux « voitures ». Il ne faut jamais oublier que l'enfant traite les mots de façon bien plus concrète que ne le fait l'adulte, ce qui donne pour lui aux consonnances verbales une toute autre importance.

(Au lieu de « *Wegen dem Pferd* » (à cause du cheval) en allemand, où *Wegen* = *Wägen* = voitures au pluriel, nous avons transcrit « *vois-tu le cheval* » afin de rendre en français le calembour. λ) (N. d. tr.)

Hans : « Oh ! Non ! »

Moi : « Avais-tu déjà alors peur des chevaux ? »

Hans : « Oh non ! je n'avais pas peur du tout. »

Moi : « Peut-être Berta t'a-t-elle dit qu'un cheval... »

Hans (interrompant) : « fait pipi ? Non ! »

« Le 10 avril, je reprends la conversation de la veille et je cherche à savoir ce que « vois-tu le cheval » pouvait vouloir dire. Hans ne peut s'en souvenir, il se rappelle seulement que plusieurs enfants se trouvaient un matin devant la grande porte et disaient : « Vois-tu le cheval, vois-tu le cheval. » Il était parmi eux. Comme je le presse davantage, il déclare qu'ils n'auraient pas du tout dit : « vois-tu le cheval », son souvenir était faux.

Moi : « Mais vous avez certainement été souvent tous à l'écurie, là vous aurez sûrement parlé de chevaux. » — « Nous n'en avons pas parlé. » — « De quoi avez-vous parlé ? » — « De rien. » — « Vous étiez tant d'enfants réunis et vous ne parliez de rien ? » — « Nous parlions bien de quelque chose, mais pas de chevaux. » — « De quoi donc ? » — « Je n'en sais plus rien. »

« Je laissai tomber la chose, les résistances étant évidemment trop grandes (35), et je demande : « Tu aimais jouer avec Berta ? »

Lui : « Oui, beaucoup. Mais pas avec Olga. Tu sais ce qu'a fait Olga ? Grete, là-bas, à Gmunden m'a donné une fois une balle en papier et Olga l'a toute déchirée. Berta n'aurait jamais déchiré ma balle. J'aimais beaucoup jouer avec Berta. »

Moi : « As-tu vu de quoi avait l'air le fait-pipi de Berta ? »

Lui : « Non, mais du cheval, parce que j'étais tout le temps dans l'écurie et là j'ai vu le fait-pipi du cheval. »

Moi : « Et tu étais curieux de savoir de quoi avait l'air le fait-pipi de Berta ou de Maman ? »

Lui : « Oui ! »

« Je lui rappelle qu'il s'est plaint une fois, auprès de moi, de ce que les petites filles voulaient toujours le regarder pendant qu'il faisait pipi.

(35) Il n'y avait de fait rien d'autre à découvrir que l'association verbale, qui échappe au père de Hans. C'est là un excellent exemple des conditions dans lesquelles les efforts d'un analyste portent à faux.

Lui : « Berta aussi me regardait toujours (il ne semble pas offusqué, mais très satisfait), oui, très souvent. Là où est le petit jardin, où sont les radis, je faisais pipi, et elle se tenait devant la grande porte et me regardait.

Moi : « Et quand elle faisait pipi, regardais-tu ? »

Lui : « Elle allait au W. C. »

Moi : « Et tu étais curieux ? »

Lui : « J'étais dans le W. C. quand elle y était. »

« (C'est exact ? Les domestiques nous le dirent un jour et je me souviens que nous l'interdîmes à Hans.)

Moi : « Lui disais-tu que tu voulais entrer ? »

Hans : « Je suis entré tout seul et parce que Berta permettait. Ça n'est pas honteux. »

Moi : « Et tu aurais aimé voir son fait-pipi ? »

Lui : « Oui, mais je ne l'ai pas vu. »

« Je lui rappelle son rêve de Gmunden : à qui est le gage que je tiens dans ma main, etc... et je demande : « As-tu désiré à Gmunden que Berta te fasse faire pipi ? »

Lui : « Je ne lui ai jamais dit ça. »

Moi : « Pourquoi ne le lui as-tu jamais dit ? »

Lui : « Parce que je n'y ai pas pensé (s'interrompant). Si j'écris tout au professeur, n'est-ce pas que ma bêtise passera bientôt ? »

Moi : « Pourquoi désirais-tu que Berta te fît faire pipi ? »

Lui : « Je ne sais pas. Parce qu'elle me regardait. »

Moi : « As-tu pensé qu'elle devrait mettre la main à ton fait-pipi ? »

Lui : « Oui. (Détournant la conversation.) A Gmunden c'était très amusant. Dans le petit jardin où sont les radis, il y avait un petit tas de sable, là je jouais avec ma pelle. »

« (C'est le jardin où il avait l'habitude de faire pipi.)

« Moi : «A Gmunden, quand tu étais au lit, mettais-tu la main à ton fait-pipi ? »

Lui : « Non, pas encore. A Gmunden je dormais si bien que je n'y pensais pas du tout. Je l'ai fait seulement à la rue... (36) et ici. »

(36) L'appartement qu'ils habitaient avant leur déménagement.

Moi : « Mais Berta n'a jamais mis la main à ton fait-pipi ? »

Lui : « Elle ne l'a jamais fait, non, parce que je ne le lui ai jamais dit. »

Moi : « Quand as-tu eu envie qu'elle le fit ? »

Lui : « Un jour, à Gmunden. »

Moi : « Rien qu'une fois ? »

Lui : « Oui, plusieurs fois. »

Moi : « Elle te regardait toujours quand tu faisais pipi ; elle était peut-être curieuse de voir comment tu faisais pipi. »

Lui : « Peut-être elle était curieuse de voir de quoi avait l'air mon fait-pipi. »

Moi : « Mais toi aussi tu étais curieux, rien que de Berta ? »

Lui : « De Berta, aussi d'Olga. »

Moi : « Et de qui encore ? »

Lui : « De personne autre. »

Moi : « Ce n'est pas vrai. De maman aussi. »

Lui : « Oh oui ! de maman. »

Moi : « Mais maintenant tu n'es pourtant plus curieux. Tu sais donc de quoi à l'air le fait-pipi d'Anna ? »

Lui : « Mais il grandira, n'est-ce pas ? » (37)

Moi : « Oui certes, mais même quand il grandira, il ne ressemblera pas au tien. »

Lui : « Je sais. Il sera comme ça (c'est-à-dire comme il est maintenant), seulement plus grand. »

Moi : « A Gmunden, étais-tu curieux quand maman se déshabillait ? »

Lui : « Oui, j'ai aussi vu le fait-pipi d'Anna, quand elle était dans son bain. »

Moi : « Et aussi chez maman ? »

Lui : « Non ! »

Moi : « Cela t'a dégoûté quand tu as vu la culotte de maman ? »

Lui : « Seulement quand j'ai vu la noire, lorsqu'elle l'a achetée, alors j'ai craché, mais quand elle met ou ôte sa culotte, alors je ne crache pas. *Je crache, parce que la culotte noire est noire comme du « loumf » et la jaune, jaune comme*

(37) Hans veut être assuré que son propre fait-pipi va grandir.

du pipi, et alors je crois que je dois faire pipi. Quand maman porte sa culotte, alors je ne la vois pas, puisqu'elle est cachée sous sa robe. »

Moi : « Et quand elle ôte ses vêtements ? »

Lui : « Alors je ne crache pas. Mais quand sa culotte est neuve elle a l'air d'un loumf. Quand elle est vieille, la couleur s'en va et elle devient sale. Quand on l'achète, elle est toute propre, à la maison on l'a déjà salie. Quand on l'achète, elle est neuve, et quand on ne l'achète pas, elle est vieille. »

Moi : « La vieille ne te dégoûte pas ? »

Lui : « Quand elle est vieille, elle est bien plus noire qu'un loumf, n'est-ce pas ? Elle est un peu plus noire. » (38).

Moi : « As-tu été souvent avec maman au W. C. ? »

Lui : « Très souvent. »

Moi : « Ça t'a dégoûté ? »

Lui : « Oui... Non ! »

Moi : « Tu aimes être là quand maman fait pipi ou fait loumf ? »

Lui : « Oui, beaucoup. »

Moi : « Pourquoi aimes-tu tant ça ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « Parce que tu crois que tu vas voir son fait-pipi ? »

Lui : « Oui, je le crois. »

Moi : « Mais pourquoi ne veux-tu jamais aller, à Lainz, au W. C. ? » (Il me prie toujours à Lainz de ne pas l'emmener au W. C. ; il a eu une fois peur du bruit que fait la chasse d'eau.)

Lui : « Peut-être parce que ça fait un charivari quand on tire. »

Moi : « Alors tu as peur ? »

Lui : « Oui. »

Moi : « Et ici, dans notre W. C. ? »

Lui : « Pas ici. A Lainz j'ai peur quand tu tires. Quand je suis dedans et que ça descend, alors aussi j'ai peur. »

« Afin de montrer que, ici, dans notre appartement, il n'a

(38) Notre Hans se débat ici pour exprimer un thème qu'il est incapable d'exposer et il nous est malaisé de le comprendre. Peut-être veut-il dire que les culottes n'éveillent un sentiment de dégoût que quand il les voit isolées, aussitôt que sa mère les porte, il ne les met plus en rapport avec le loumf ou le pipi, et elles l'intéressent à d'autres points de vue.

pas peur, il me fait aller au W. C. et tire la chaîne qui provoque la chute d'eau. Alors il m'explique :

« C'est d'abord un charivari fort, puis un charivari doux (quand l'eau descend). Quand ça fait un charivari fort, alors j'aime mieux être dedans ; quand ça fait un charivari faible, j'aime mieux sortir. »

Moi : « Parce que tu as peur ? »

Lui : « Parce qu'un charivari fort, j'aime toujours le voir (il se corrige) l'entendre, et alors j'aime mieux rester dedans pour bien l'entendre. »

Moi : « A quoi te fait penser un charivari fort ? »

Lui : « Que je dois faire *loumf* au W. C. » (Donc à la même chose que la culotte noire.)

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Je ne sais pas. Je sais qu'un charivari fort est comme quand on fait *loumf*. Un grand charivari fait penser à *loumf*, un petit, à pipi. » (Comparer les culottes noire et jaune.)

Moi : « Dis, le cheval d'omnibus n'avait-il pas la même couleur qu'un *loumf* ? » (D'après la relation de Hans il était noir.)

Lui (très frappé) : « Oui ! »

Je dois ici intercaler quelques mots. Le père de Hans pose trop de questions et pousse son investigation d'après des idées préconçues, au lieu de laisser le petit garçon exprimer ses propres pensées. C'est pourquoi l'analyse devient obscure et incertaine. Hans suit son propre chemin et n'arrive à rien quand on veut l'en détourner. Son attention est évidemment accaparée à présent par le *loumf* et le pipi, nous ne savons pas pourquoi. L'histoire du « charivari » est aussi peu éclaircie que celle des culottes jaune et noire. Je suppose que la finesse de son oreille a fort bien perçu la différence des bruits quand un homme ou une femme urine. L'analyse, de façon un peu artificielle et forcée, a contraint le matériel livré par Hans à exprimer l'opposition entre les deux besoins naturels. Aux lecteurs n'ayant pas encore eux-mêmes pratiqué une analyse je ne puis que donner le conseil de ne pas tout vouloir comprendre sur le champ, mais d'accorder une sorte d'attention impartiale à tout ce qui se présente et d'attendre la suite.

*
* *

« Le 11 avril, au matin, Hans arrive de nouveau dans notre chambre et, comme tous les jours précédents, est renvoyé.

« Il raconte un peu plus tard : « Tu sais, j'ai pensé quelque chose :

« *Je suis dans la baignoire (39), alors le plombier arrive et la dévisse (40). Il prend alors un grand perçoir et me l'enfonce dans le ventre.* »

Le père traduit ainsi ce fantasme :

« Je suis au lit avec maman. Alors papa arrive et me chasse. Avec son grand pénis il me repousse de ma place auprès de maman. »

Nous suspendrons pour l'instant notre jugement.

« Il raconte encore une seconde idée qu'il a eue : « Nous allons en chemin de fer à Gmunden. Dans la gare nous nous habillons, mais nous n'arrivons pas à finir à temps, et le train repart nous emportant. »

« Un peu plus tard je demande : « As-tu jamais vu un cheval faisant loumf ? »

Hans : « Oui, très souvent. »

Moi : « Fait-il un grand charivari en faisant loumf ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « A quoi te fait penser le grand charivari ? »

Hans : « A un loumf qui tombe dans le vase. »

« Le cheval d'omnibus qui tombe et fait du charivari avec ses pieds est sans doute — un loumf qui tombe et ce faisant fait du bruit. La peur de la défécation, la peur des voitures lourdement chargée est donc équivalente à la peur d'un ventre lourdement chargé. »

C'est par ces détours que le père de Hans commence à entrevoir le véritable état des choses.

*
* *

« Le 11 avril. A déjeuner, Hans dit : Si seulement nous avions une baignoire à Gmunden, et que je n'aie pas à aller

(39) La mère de Hans lui donnait son bain elle-même.

(40) Pour l'emporter afin de la réparer.

à l'établissement de bains ! » Il devait en effet, à Gmunden, pour prendre un bain chaud, toujours être mené à l'établissement de bains proche, ce contre quoi il avait coutume de protester en pleurant violemment. De même à Vienne il crie toujours quand on le fait asseoir ou qu'on le couche dans la grande baignoire. On est obligé de le baigner à genoux ou debout. »

Ce discours de Hans, qui commence maintenant à alimenter l'analyse de par ses propos spontanés, établit le lien entre ses deux derniers fantasmes (celui du plombier qui dévisse la baignoire, et celui du voyage manqué à Gmunden.) Du reste un rappel de plus que ce qui émerge de l'inconscient doit être compris non à la lumière de ce qui précède, mais à la lumière de ce qui suit :

« Je lui demande s'il a peur, et de quoi. »

Hans : « J'ai peur de tomber dedans. »

Moi : « Mais pourquoi n'avais-tu jamais peur, quand on te baignait dans la petite baignoire ? »

Hans : « Là, j'étais assis ; là, je ne pouvais pas me coucher, elle est trop petite. »

Moi : « Quand tu allais à Gmunden en barque, tu n'avais pas peur de tomber à l'eau ? »

Hans : « Non, parce que je me tenais, et alors je ne pouvais pas tomber. Je n'ai peur que dans la grande baignoire, de tomber dedans. »

Moi : « C'est pourtant maman qui te baigne. Crains-tu que maman ne te jette à l'eau ? »

Hans : « Qu'elle lâche les mains et que ma tête tombe dans l'eau. »

Moi : « Tu sais pourtant que maman t'aime et ne lâchera pas les mains. »

Hans : « Je l'ai juste pensé. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je ne sais pas du tout. »

Moi : « Peut-être que tu avais été méchant et que tu croyais qu'elle ne t'aimait plus ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quand tu étais là pendant que maman donnait son

bain à Anna, tu as peut-être souhaité qu'elle lâchât les mains, afin qu'Anna tombât dans l'eau ? »

Hans : « Oui ! »

Nous croyons que le père de Hans a ici deviné très juste.

*
* *

12 avril. « En revenant de Lainz en seconde classe, Hans dit, en voyant les coussins de cuir noir : « Fi ! ça me fait cracher ! Les culottes noires et les chevaux noirs me font aussi cracher, parce que je dois faire *loumf*. »

Moi : « Aurais-tu vu chez maman quelque chose de noir qui t'aurait effrayé ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quoi donc ? »

Hans : « Je ne sais pas. Une blouse noire ou des bas noirs. »

Moi : « Peut-être as-tu vu près de son fait-pipi des cheveux noirs, si tu as été curieux et as regardé. »

Hans (se défendant) : « Mais je n'ai pas vu son fait-pipi. »

Comme il manifestait à nouveau de la peur en présence d'une voiture qui sortait de la porte de la cour d'en face, je demandai : « Cette porte ne ressemble-t-elle pas à un derrière ? »

Lui : « Et les chevaux sont les *loumfs* ! »

Depuis lors il dit toujours, quand il voit sortir une voiture : « Regarde ! un *loumfi* (Lumpfi) qui vient ! » Cette forme du mot : *loumfi* lui est par ailleurs tout à fait étrangère, on dirait une appellation tendre. Ma belle-sœur appelle toujours son enfant « *Voumfi* (Wumpfi) ». »

Le 13 avril il voit dans la soupe un morceau de foie et dit : « Fi ! un *loumf* ! » De même, il mange visiblement à contre-cœur les croquettes de viande, à cause de leur forme et de leur couleur qui lui rappellent un *loumf*.

« Le soir, ma femme me raconte que Hans a été sur le balcon et a dit alors : « J'ai pensé qu'Anna avait été sur le balcon et en était tombée. » Je lui avais dit à diverses reprises qu'il devait, lorsque Anna était sur le balcon, faire attention qu'elle n'approchât pas trop de la balustrade, balustrade qu'un

artiste « sécessionniste » avait faite d'un genre fort peu pratique, avec de grandes ouvertures que je dus ensuite faire recouvrir d'un grillage. Le désir refoulé de Hans apparaît de façon transparente. Sa mère lui demande s'il préférerait qu'Anna ne fût pas là : il répond que oui.

« Le 14 avril. Le thème d'Anna est au premier plan. Comme vous pouvez vous le rappeler d'après des rapports précédents, il avait eu une vive aversion contre l'enfant nouveau-née qui lui avait dérobé une part de l'amour de ses parents — aversion qui n'avait pas encore tout à fait disparu et n'était qu'en partie surcompensée par une tendresse exagérée. Il avait déjà plusieurs fois exprimé ce désir : la cigogne ne devrait plus apporter d'enfant, nous devrions lui donner de l'argent afin qu'elle n'en sorte plus *de la grande caisse* où sont les enfants afin de les apporter. (Comparer la peur des voitures de déménagement. Une voiture de déménagement ne ressemble-t-elle pas à une grande caisse ?) Anna crie tellement, cela l'agace.

« Il dit un jour soudain : « Te rappelles-tu, quand Anna est venue ? Elle était à côté de Maman dans le lit, si gentille et sage. » (Ce compliment sonnait très faux !)

« Et en bas, devant la maison, on peut remarquer un grand progrès. Même les camions lui inspirent moins de peur. Il s'écrie un jour, presque avec joie : « Voilà un cheval avec quelque chose de noir sur la bouche ! » et je puis enfin constater qu'il s'agit d'un cheval avec une muselière de cuir. Hans n'a cependant aucune peur de ce cheval.

« Il frappe un jour, de sa canne, le pavé et demande : « Dis, y a-t-il un homme là-dessous... un, qui est enterré... ou bien ça n'est-il que dans le cimetière ? » Il n'est ainsi pas occupé que de l'énigme de la vie, mais encore de l'énigme de la mort.

« Je vois, en revenant, une caisse dans le vestibule et Hans dit : « Anna a voyagé à Gmunden avec nous, dans une caisse comme ça. Chaque fois où nous avons été à Gmunden, elle est venue avec nous dans la caisse. Tu ne me crois encore pas ? C'est vrai, papa. Crois-moi. Nous avons pris une grande caisse et là-dedans c'était plein de bébés ; ils étaient assis dans la baignoire. (Une petite baignoire avait été embal-

lée dans la caisse). Je les ai mis dedans, c'est vrai. Je puis très bien me rappeler (41). »

Moi : « De quoi peux-tu te rappeler ? »

Hans : « Qu'Anna a voyagé dans la caisse, parce que je ne l'ai pas oublié. Parole d'honneur ! »

Moi : « Mais l'année passée Anna a pourtant voyagé avec nous dans le wagon. »

Hans : « *Mais avant, toujours, elle a voyagé avec nous dans la caisse.* »

Moi : « N'est-ce pas maman qui avait la caisse ? »

Hans : « Oui, maman l'avait. »

Moi : « Où donc ? »

Hans : « Chez nous, au grenier. »

Moi : « Elle l'a peut-être emportée avec elle ? » (42).

Hans : « Non ! Et quand nous irons cette fois-ci, Anna voyagera de nouveau dans la caisse. »

Moi : « Comment est-elle donc sortie de la caisse ? »

Hans : « On l'a sortie. »

Moi : « Maman ? »

Hans : « Moi et maman. Alors nous sommes montés dans la voiture et Anna était sur le cheval et le cocher a dit : « Hue ! » Le cocher était sur son siège. Étais-tu là aussi ? Maman sait tout ça. Maman ne le sait pas, elle l'a déjà oublié, mais ne lui en dis rien ! »

« Je lui fais répéter le tout. »

Hans : « Alors Anna est sortie. »

Moi : « Mais elle ne pouvait pas encore marcher. »

Hans : « Mais nous l'avons fait descendre. »

Moi : « Comment pouvait-elle donc se tenir à cheval ? Songe qu'elle ne pouvait pas encore s'asseoir l'année passée ! »

Hans : « Oh si ! elle était assise et criait : « Hue ! » et

(41) Il commence à édifier des fantasmes. Nous apprenons que caisse et baignoire sont pour lui des équivalents, des représentants de l'espace dans lequel se trouvent les enfants. Voir ses affirmations répétées à ce sujet.

(42) La caisse est bien entendu le ventre maternel. Le père cherche à faire comprendre à Hans qu'il comprend ceci. Il en est de même du coffre, dans lequel tant de héros mythiques sont exposés, depuis le roi Sargon d'Agade.

— Note additionnelle de 1923 : Voir Rank, *Der Mythos von der Geburt des Helden*. (Le mythe de la Naissance du héros). 1909, 2^e édition 1922.)

donnait des coups de fouet : « hue ! hue ! » avec le fouet que j'avais eu, moi. Le cheval n'avait pas du tout d'étrier, mais Anna se tenait dessus. Je ne dis pas ça pour rire, tu sais, papa. »

Quelle peut être la raison pour laquelle Hans maintient si obstinément toutes ces absurdités ? Oh ! ce ne sont pas des absurdités, c'est une parodie et la vengeance de Hans contre son père. Cela équivaut à dire : *Si tu peux t'attendre à ce que je crois que la cigogne ait apporté Anna en octobre, après que j'eusse vu le gros ventre de Maman déjà l'été, quand nous avons été à Gmunden, alors je peux aussi m'attendre à ce que tu croies mes mensonges.* Que peut signifier l'assertion qu'Anna, l'année passée, ait voyagé avec eux à Gmunden « dans la caisse », sinon la connaissance qu'avait Hans de la grossesse de sa mère ? Le fait qu'il projette le renouvellement de ce voyage dans la caisse pour toutes les années à venir correspond à une forme fréquente que revêt l'irruption hors du passé d'une pensée inconsciente ; ou bien ce fait a ses raisons propres et exprime la crainte de Hans de voir renouvelée une telle grossesse aux vacances prochaines. Nous venons aussi d'apprendre quelles circonstances particulières lui ont gâté le voyage à Gmunden, ainsi que l'indiquait son second fantasme.

« Je lui demande un peu plus tard comment Anna, après sa naissance, en est venue à se trouver dans le lit de maman. »

C'est alors que Hans peut s'en donner à cœur joie en se moquant de son père.

Hans : « Anna est arrivée. Madame Kraus (la sage-femme) l'a mise dans le lit. Elle ne pouvait en effet pas marcher. Mais la cigogne l'a portée dans son bec. Bien sûr elle ne pouvait pas marcher. (Il poursuit d'un seul trait.) La cigogne a monté l'escalier jusqu'au palier, et alors elle a frappé et tout le monde dormait et elle avait la clef qu'il fallait et elle a ouvert la porte et elle a mis Anna dans *ton* (43) lit et maman dormait — non, la cigogne l'a mise dans *son* lit. Il faisait tout à fait nuit et la cigogne l'a mise tout doucement dans le

(43) C'est de l'ironie, bien entendu, comme la prière subséquente de ne rien trahir de ce secret à sa mère.

lit, n'a pas fait de bruit du tout avec ses pieds, et puis elle a pris son chapeau, et puis elle est repartie. Non, elle n'avait pas de chapeau. »

Moi : « Qui a pris son chapeau ? Le docteur peut-être ? »

Hans : « Alors la cigogne est repartie, est repartie chez elle, et puis elle a sonné à la porte et personne dans la maison n'a plus dormi. Mais ne raconte pas ça à maman ni à Tinni (la cuisinière). C'est un secret ! »

Moi : « Aimes-tu Anna ? »

Hans : « Oh oui ! je l'aime bien. »

Moi : « Préférerais-tu qu'Anna ne fût pas venue au monde ; ou bien préfères-tu qu'elle y soit ? »

Hans : « J'aimerais mieux qu'elle ne fût pas venue au monde. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Elle ne crierait au moins pas comme ça, et je ne peux pas supporter ses cris. »

Moi : « Mais tu cries toi-même. »

Hans : « Mais Anna crie aussi. »

Moi : « Pourquoi ne peux-tu pas le supporter ? »

Hans : « Parce qu'elle crie si fort. »

Moi : « Mais elle ne crie pas du tout. »

Hans : « Quand on lui fait panpan sur son tutu nu, alors elle crie. »

Moi : « Cela te déplaît ? »

Hans : « Non... Pourquoi ? parce qu'elle fait un tel charivari avec ses cris. »

Moi : « Puisque tu préférerais qu'elle ne fût pas au monde, c'est que tu ne l'aimes pas du tout. »

Hans (approbateur) : « Hum, Hum ! »

Moi : « C'est pourquoi tu as pensé que lorsque maman lui donne son bain, si elle lâchait les mains, alors Anna tomberait dans l'eau... »

Hans (complétant la phrase) : « ...et mourrait. »

Moi : « Et tu serais alors seul avec maman. Et un bon petit garçon ne doit pas souhaiter ça. »

Hans : « Mais il peut le penser. »

Moi : « Ce n'est pas bien. »

Hans : « *S'il le pense, c'est bien tout de même, pour qu'on puisse l'écrire au professeur.* » (44).

« Je dis à Hans un peu plus tard : « Sais-tu, quand Anna sera un peu plus grande et pourra parler, tu l'aimeras sûrement mieux. »

Hans : « Oh ! non. Je l'aime déjà. Quand elle sera grande, à l'automne, j'irai avec elle tout seul dans le Stadtpark et je lui expliquerai tout. »

« Comme je commence à lui donner de nouveaux éclaircissements, il m'interrompt, sans doute afin de m'expliquer que ce n'est pas si mal que ça s'il souhaite à Anna la mort.

Hans : « Tu sais, elle était déjà depuis longtemps au monde, même quand elle n'était pas encore là. Chez la cigogne, elle était bien déjà au monde. »

Moi : « Non, elle n'a peut-être cependant pas été chez la cigogne. »

Hans : « Qui l'a donc apportée ? La cigogne l'avait. »

Moi : « Mais d'où l'a-t-elle alors apportée ? »

Hans : « Na, de chez elle. »

Moi : « Où la gardait-elle donc ? »

Hans : « Dans la caisse, dans la *caisse à la cigogne.* »

Moi : « De quoi à donc l'air cette caisse ? »

Hans : « Elle est rouge. Peinte en rouge. » (Du sang ?)

Moi : « Qui te l'a donc dit ? »

Hans : « Maman — je l'ai pensé — c'est dans le livre. »

Moi : « Dans quel livre ? »

Hans : « Dans le livre d'images. » (Je me fais apporter son premier livre d'images. On y voit un nid de cigognes, avec des cigognes sur une cheminée rouge. C'est là la caisse ; on voit — ce qui est curieux — sur la même page un cheval qu'on ferre (45). Hans transfère les enfants dans la caisse, puisqu'il ne les trouve pas dans le nid.

Moi : « Qu'est-ce que la cigogne a fait d'Anna ? »

Hans : « Alors elle a apporté Anna ici. Dans son bec. Tu sais, la cigogne qui est à Schönbrunn, et qui mord le para-

(44) Le brave petit Hans ! Je ne pourrais pas souhaiter, chez un adulte, une meilleure compréhension de la psychanalyse.

(45) En prévision de ce qui suit il est intéressant de faire observer que le mot allemand *ferré* (*beschlagen*) ne diffère que par une seule lettre du mot allemand battu. (*geschlagen*). (N. d. tr.)

pluie. » (Réminiscence d'un petit incident arrivé à Schönbunn.)

Moi : « As-tu vu comment la cigogne avait apporté Anna ? »

Hans : « Tu sais, je dormais encore. La cigogne ne peut pas apporter un petit garçon ou une petite fille le matin. » (46).

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Elle ne peut pas. Une cigogne ne peut pas faire ça. Tu sais pourquoi ? Pour que les gens ne voient pas, et alors, tout à coup, le matin, une petite fille est là. »

Moi : « Tu étais pourtant curieux alors de savoir comment avait fait la cigogne. »

Hans : « Oh oui ! »

Moi : « De quoi Anna avait-elle l'air quand elle est arrivée ? »

Hans (d'un ton hypocrite) : « Toute blanche et gentille. Comme en or. »

Moi : « Mais quand tu l'as vue la première fois, elle ne t'a pourtant pas plu. »

Hans : « Oh, beaucoup ! »

Moi : « Tu étais pourtant surpris qu'elle fût si petite ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Elle était petite comme quoi ? »

Hans : « Comme une jeune cigogne. »

Moi : « Comment encore ? Peut-être comme un *loumf* ? »

Hans : « Oh, non, un *loumf* est bien plus grand... un peu plus petit, vraiment, qu'Anna. »

J'avais prédit au père de Hans que la phobie de Hans se laisserait ramener à des pensées et des désirs relatifs à la naissance de sa petite sœur, mais j'avais omis de le rendre attentif à ceci que, pour les théories sexuelles infantiles des enfants, un enfant est un *loumf*, de telle sorte que la voie suivie par Hans devrait passer par le complexe excrémentiel. L'obscurité temporaire de la cure fut due à cette mienne négligence. La question étant maintenant éclaircie, le père tente

(46) Il ne faut pas s'arrêter à l'inconséquence de Hans. Dans l'entretien précédent, l'incrédulité relative à la cigogne avait émergé de son inconscient, en liaison avec l'irritation contre son père qui faisait tant de mystères. Maintenant il s'est calmé et il répond officiellement aux questions, en s'étant forgé des explications aux difficultés liées à l'hypothèse de la cigogne.

d'examiner une seconde fois Hans sur ce point important.

« Le jour suivant, je me fais répéter à nouveau l'histoire contée hier. Hans raconte : « Anna a voyagé à Gmunden dans la grande caisse, et maman dans le wagon et Anna dans le train de marchandises avec la caisse, et alors, quand nous sommes arrivés à Gmunden, moi et maman avons sorti Anna de la caisse et l'avons assise sur le cheval. Le cocher était sur son siège et Anna avait le fouet précédent (de l'année précédente) et a fouetté le cheval en disant tout le temps : « Hue ! » et c'était si amusant, et le cocher fouettait aussi. — Le cocher ne fouettait pas du tout, parce qu'Anna avait le fouet. Le cocher tenait les rênes. — Anna aussi tenait les rênes (nous allons toujours en voiture de la gare à la maison ; Hans cherche à mettre d'accord la réalité et la fantaisie). A Gmunden nous avons descendu Anna du cheval, et elle a monté toute seule l'escalier. » (L'année passée, à Gmunden, Anna avait huit mois. Un an plus tôt, — et le fantasme de Hans se rapporte évidemment à cette époque — sa mère était, à l'arrivée à Gmunden, enceinte de cinq mois.)

Moi : « L'année passée, Anna était déjà là. »

Hans : « L'année passée elle a été en voiture, mais l'année d'avant quand elle était déjà au monde avec nous... »

Moi : « Elle était déjà avec nous ? »

Hans : « Oui, tu étais toujours là, pour aller avec moi en barque, et Anna était notre servante. »

Moi : « Mais ce n'était pas l'année d'avant. Anna n'était pas encore au monde. »

Hans : « *Si, alors elle était au monde.* Même quand elle voyageait encore dans la caisse, elle pouvait déjà courir, elle pouvait dire « Anna ». (Elle ne peut le dire que depuis quatre mois.)

Moi : « Mais voyons, elle n'était pas encore du tout avec nous à ce moment. »

Hans : « Oh si, elle était bien déjà chez la cigogne. »

Moi : « Quel âge a donc Anna ? »

Hans : « Elle aura deux ans à l'automne, Anna était certainement là, tu le sais bien, »

Moi : « Et quand était-elle avec la cigogne dans la caisse à la cigogne ? »

Hans : « Depuis longtemps, avant d'avoir voyagé dans la caisse. Depuis déjà très longtemps. »

Moi : « Depuis combien de temps Anna peut-elle marcher ? Quand elle était à Gmunden, elle ne pouvait pas encore marcher. »

Hans : « L'année passée, non ; sans ça, elle pouvait. »

Moi : « Anna n'a pourtant été qu'une seule fois à Gmunden. »

Hans : « Non ! Elle y a été deux fois ; oui, c'est ça. Je peux bien me rappeler. Demande à maman, elle te le dira bien. »

Moi : « Ce n'est pourtant pas vrai. »

Hans : « Si, c'est vrai. *Quand elle a été à Gmunden la première fois, elle pouvait marcher et aller à cheval et plus tard il a fallu la porter.* — Non c'est seulement plus tard qu'elle a été à cheval et l'année passée il fallait la porter. »

Moi : « Mais Anna ne peut marcher que depuis très peu de temps. A Gmunden elle ne pouvait pas marcher. »

Hans : « Si, écris-le seulement. Je peux me rappeler très bien. — Pourquoi ris-tu ? »

Moi : « Parce que tu es un farceur, parce que tu sais très bien qu'Anna n'a été qu'une seule fois à Gmunden. »

Hans : « Non, ce n'est pas vrai. La première fois elle a été sur le cheval... et la seconde fois (il devient évidemment incertain). »

Moi : « Le cheval était-il peut-être maman ? »

Hans : « Non, un vrai cheval, à un cabriolet. »

Moi : « Mais nous prenions toujours une voiture à deux chevaux. »

Hans : « Bien, alors c'était une voiture de place. »

Moi : « Qu'est-ce qu'Anna mangeait, dans la caisse ? »

Hans : « On avait mis dedans du pain et du beurre et des harengs et des radis (un dîner habituel à Gmunden) et pendant qu'Anna voyageait elle beurrerait son pain et a mangé cinquante fois. »

Moi : « Est-ce qu'Anna ne criait pas ? »

Hans : « Non ! »

Moi : « Que faisait-elle donc ? »

Hans : « Elle restait assise toute tranquille là-dedans. »

Moi : « Est-ce qu'elle ne s'agitait pas là-dedans ? »

Hans : « Non, elle mangeait tout le temps sans s'arrêter et n'a pas bougé une seule fois. Elle a bu deux grandes tasses de café — le matin tout était parti et elle a laissé les déchets dans la caisse, les feuilles des deux radis et un couteau pour couper les radis. Elle a tout avalé comme un lièvre, en une minute elle avait tout fini. C'était vraiment drôle. Moi et Anna nous avons même voyagé ensemble dans la caisse, j'ai dormi dans la caisse toute la nuit (nous avons de fait, voici deux ans, été à Gmunden de nuit) et maman voyageait dans le wagon. Nous avons mangé sans arrêter aussi dans la voiture, c'était un plaisir ! Elle n'était pas du tout sur le cheval (il est maintenant devenu incertain, parce qu'il sait que nous avons pris une voiture à deux chevaux)... elle était assise dans la voiture. Oui, c'était comme ça, mais moi et Anna étions tout seuls dans la voiture... Maman était sur le cheval et Caroline (notre bonne cette année-là) sur l'autre cheval... Tu sais, ce que je te raconte là n'est pas vrai du tout. »

Moi : « Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? »

Hans : « Rien du tout. Tu sais, mettons Anna et moi dans la caisse (47), et je ferai pipi dans la caisse. Je ferai pipi dans mon pantalon, ça m'est égal, ça n'est pas une honte. Tu sais, ça n'est pas une farce, mais c'est pourtant très amusant ! »

« Il raconte alors l'histoire de la façon dont est venue la cigogne, comme hier, omettant seulement qu'elle ait repris son chapeau en s'en allant. »

Moi : « Où la cigogne portait-elle la clef de la porte ? »

Hans : « Dans sa poche. »

Moi : « Où donc la cigogne a-t-elle sa poche ? »

Hans : « Dans son bec. »

Moi : « Dans son bec ! J n'ai jamais vu encore de cigogne qui ait une clef dans le bec. »

Hans : « Comment donc aurait-elle pu entrer ? Comment la cigogne entre-t-elle par la porte, alors ? Ça n'est pas vrai, je me suis seulement trompé, la cigogne sonne et quelqu'un lui ouvre. »

(47) La caisse qui était dans le vestibule et que nous avons emportée comme bagage à Gmunden.

Moi : « Et comment sonne-t-elle ? »

Hans : « Elle sonne la sonnette. »

Moi : « Comment fait-elle ? »

Hans : « Elle se sert de son bec pour appuyer sur la sonnette avec. »

Moi : « Et elle a refermé la porte ? »

Hans : « Non, une bonne l'a refermée, elle était déjà levée, elle a ouvert à la cigogne la porte et l'a refermée. »

Moi : « Où la cigogne habite-t-elle ? »

Hans : « Où ? Dans la caisse où elle garde les petites filles. Peut-être à Schönbrunn. »

Moi : « A Schönbrunn, je n'ai pas vu de caisse. »

Hans : « C'est parce qu'elle est plus loin. Tu sais comment la cigogne ouvre la caisse ? Elle se sert de son bec — la caisse a aussi une clef — elle se sert de son bec et en ouvre une moitié (du bec) et ouvre comme ça (il montre comment fait la cigogne à la serrure du bureau). C'est là aussi une anse. »

Moi : « Une petite fille comme ça n'est-elle pas trop lourde pour la cigogne ? »

Hans : « Oh non ! »

Moi : « Dis-moi, un omnibus n'a-t-il pas l'air comme la caisse à la cigogne ? »

Hans : « Si ! »

Moi : « Et une voiture de déménagement ? »

Hans : « Et une voiture de Croquemitaine pour emporter les enfants méchants (48) aussi. »

*
**

« 17 avril. Hier, Hans a exécuté son projet, caressé depuis longtemps, d'aller jusque dans la cour d'en face. Aujourd'hui il ne veut pas le faire, parce que juste en face de la porte d'entrée se tient une voiture devant la rampe de chargement. Il me dit : « Quand il y a une voiture, alors j'ai peur *que je ne me mette à taquiner les chevaux* et qu'ils ne tombent et fassent du charivari avec leurs pieds. »

Moi : « Comment taquine-t-on les chevaux ? »

(48) Gsindelwerkwagen, Gsindelwerk étant un terme familier pour désigner les enfants pas sages.

Hans : « Quand on est en colère contre eux, alors on les taquine, quand on crie : Hue ! Hue ! » (49).

Moi : « As-tu déjà à Gmunden taquiné des chevaux ? »

Hans : « Non ! »

Moi : « Mais tu aimes taquiner les chevaux ? »

Hans : « Oh oui ! beaucoup. »

Moi : « Aimerais-tu les fouetter ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Aimerais-tu battre les chevaux comme Maman bat Anna ? Tu aimes donc ça aussi. »

Hans : « Aux chevaux, ça ne fait pas de mal d'être battus. (Je lui avais dit cela un jour, afin de modérer la peur qu'il avait de voir fouetter les chevaux). Je l'ai vraiment fait, une fois. J'ai une fois eu le fouet à la main et j'ai fouetté le cheval et il est tombé et il a fait du charivari avec ses pieds. »

Moi : « Quand ça ? »

Hans : « A Gmunden. »

Moi : « Un vrai cheval ? Attelé à une voiture ? »

Hans : « Il n'était pas à la voiture. »

Moi : « Où était-ce donc ? »

Hans : « Près de l'auge. »

Moi : « Qui te l'a permis ? Le cocher avait-il laissé là le cheval ? »

Hans : « Ce n'était qu'un cheval de l'écurie. »

Moi : « Comment est-il venu jusqu'à l'auge ? »

Hans : « Je l'y ai mené. »

Moi : « D'où ? De l'écurie ? »

Hans : « Je l'ai fait sortir parce que je voulais le battre. »

Moi : « Y avait-il quelqu'un dans l'écurie ? »

Hans : « Oh oui, Loisl ». (Le cocher de Gmunden).

Moi : « Te l'a-t-il permis ? »

Hans : « Je lui ai parlé gentiment et il a dit que je pouvais le faire. »

Moi : « Que lui as-tu dit ? »

Hans : « Si je pouvais prendre le cheval et le fouetter et lui crier après. Il a dit oui. »

Moi : « L'as-tu beaucoup fouetté ? »

(49) « Hans a souvent eu très peur en voyant des cochers battre leurs chevaux et crier Hue ! »

Hans : « *Ce que je t'ai raconté là n'est pas vrai du tout.* »

Moi : « Qu'est-ce qui est vrai là-dedans ? »

Hans : « Rien n'est vrai, je t'ai raconté ça rien que pour rire. »

Moi : « Tu n'a jamais fait sortir un cheval de l'écurie ? »

Hans : « Oh non ! »

Moi : « Mais tu aurais voulu le faire. »

Hans : « Oh oui ! J'aurais voulu, je l'ai pensé. »

Moi : « A Gmunden ? »

Hans : « Non, rien qu'ici. J'y ai pensé le matin quand j'étais tout à fait habillé ; non, le matin, au lit. »

Moi : « Pourquoi ne me l'as-tu jamais raconté ? »

Hans : « Je n'y ai pas pensé. »

Moi : « Tu as pensé à ça, parce que tu le voyais faire dans la rue ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Qui aimerais-tu au fond battre, Maman, Anna ou moi ? »

Hans : « Maman. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « C'est que j'aimerais la battre. »

Moi : « Où as-tu jamais vu qu'on batte sa Maman ? »

Hans : « Je ne l'ai jamais vu, pas vu de ma vie. »

Moi : « Et c'est pourtant ce que tu voudrais faire. Comment t'y prendrais-tu ? »

Hans : « Avec un jonc pour battre les tapis. »

(Sa mère menace souvent de le battre avec le jonc).

« J'ai été alors obligé d'interrompre pour ce jour-là l'entretien. »

« Dans la rue, Hans m'explique que les omnibus, les voitures de déménagement, les voitures de charbon, sont toutes des voitures à la *cigogne*. »

C'est-à-dire des femmes enceintes. La velléité de sadisme qui vient de se faire jour immédiatement avant ne peut pas être sans rapport avec notre thème.

*
* *

« 21 avril. Ce matin Hans raconte qu'il a pensé ceci : Il y avait un train à Lainz et je voyageais avec la grand-maman de

Lainz vers la gare de la Douane centrale. Tu n'étais pas encore descendu de la passerelle et le second train était déjà à St-Veit (50). Quand tu es descendu, le train était déjà là et alors nous sommes montés dedans. »

« (Hans a été hier à Lainz. Pour gagner le quai de départ, il faut traverser une passerelle. Du quai on peut voir le long de la voie jusqu'à St-Veit. Toute la chose est quelque peu obscure. La pensée originale de Hans aura été celle-ci : il est parti avec le premier train que j'ai manqué, alors, de St-Veit est arrivé un second train, avec lequel j'ai couru après lui. Mais il a déformé une partie de ce fantasme de fuite, ce qui lui fait dire à la fin : « nous sommes tous deux partis mais seulement avec le second train. »

« Ce fantasme est en rapport avec le dernier, non interprété, et d'après lequel nous aurions, dans la gare de Gmunden, pris trop de temps pour mettre nos vêtements, ce qui fait que nous serions partis avec le train.

« L'après-midi, devant la maison, Hans court soudain dans la maison, comme apparaissent deux chevaux traînant une voiture, chevaux auxquels je ne puis trouver rien d'extraordinaire.

« Je lui demande ce qu'il a. « Les chevaux sont si fiers, dit-il, que j'ai peur qu'ils ne tombent. » (Ces chevaux étaient tenus court par le cocher, ce qui les faisait aller au petit trot, la tête haute ; leur allure était vraiment fière.) »

« Je lui demande qui est au fond si fier.

Lui : « Toi, quand je viens dans le lit de Maman. »

Moi : « Tu voudrais donc que je tombe par terre ? »

Lui : « Oui. Tu devrais être nu (il veut dire : nu-pieds, comme alors Fritz) et te cogner à une pierre et alors du sang coulerait et je pourrais au moins être un peu seul avec Maman. Quand tu remonterais chez nous, alors je me sauverais vite de Maman, afin que tu ne me voies pas. »

Moi : « Peux-tu te rappeler qui s'est cogné à la pierre ? »

Lui : « Oui, Fritz. »

Moi : « Et quand Fritz est tombé, qu'as-tu pensé ? » (51).

(50) Unter St-Veit (en français : Sous-Saint-Gug) est la station après Lainz quand on quitte Vienne. (N. d. tr.)

(51) Ainsi donc Fritz est vraiment tombé, ce que Hans avait autrefois nié.

Lui : « Que ce devrait être toi qui te sois jeté sur la pierre. »

Moi : « Ainsi tu voudrais être avec Maman ? »

Lui : « Oui ! »

Moi : « A cause de quoi te grondais-je, au fond ? »

Lui : « Je ne sais pas » (!!!)

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Parce que tu te mets en colère. »

Moi : « Mais ce n'est pas vrai ! »

Lui : « Si, c'est vrai, tu te mets en colère, je le sais. Ça doit être vrai. »

« Evidemment, il n'a pas été très impressionné par ce que je lui avais expliqué : que les *petits* garçons seuls venaient dans le lit de leur mère, et que les grands dormaient dans le leur.

« Je suppose que le désir de « taquiner » le cheval, c'est-à-dire de le battre, de crier après lui, se rapporte, non pas comme Hans le prétend, à sa mère, mais à moi. Il n'a mis sans doute sa mère en avant que parce qu'il ne voulait pas m'avouer l'autre sentiment. Ces jours derniers, il a été d'une tendresse particulière envers moi. »

Nous corrigerons l'interprétation du père avec la supériorité que l'on acquiert si aisément après coup : le désir de Hans de « taquiner » le cheval a deux constituantes, une convoitise obscure, sadique, de sa mère, et une claire impulsion de revanche contre son père. Cette impulsion ne pouvait pas être reproduite avant que cette convoitise n'eût été mise à jour en connexion avec le complexe de grossesse. Quand une phobie se constitue avec les pensées inconscientes sous-jacentes, une condensation a lieu, et c'est pourquoi le cours d'une analyse ne peut jamais suivre celui du développement d'une névrose.

*
**

« 22 avril. Ce matin, Hans a de nouveau « pensé » quelque chose : *Un gamin des rues est en train de voyager sur un truc ; le conducteur arrive et le déshabille et le met tout nu et le laisse là jusqu'au lendemain matin ; le matin le garçon donne au conducteur 50.000 florins afin de pouvoir repartir sur le truc. »*

« Le « Nordbahn » (52) passe juste en face de notre maison. Sur une voie de chargement se trouve un wagonnet dans lequel Hans vit un jour un gamin qui circulait, ce qu'il eût aussi voulu faire. Je lui dis alors que ce n'était pas permis, que s'il le faisait le conducteur serait fâché après lui. Un deuxième élément du fantasme est le désir de nudité refoulé. »

Nous avons pu remarquer, depuis quelque temps déjà, que l'imagination de Hans travaille « sous le signe des moyens de transport » (53) et, en conséquence, progresse du cheval qui traîne la voiture jusqu'au chemin de fer. C'est ainsi qu'à toute phobie des rues s'adjoint avec le temps une phobie des chemins de fer.

« J'apprends l'après-midi que Hans a joué toute la matinée avec une poupée en caoutchouc qu'il appelle Grete. Par le trou dans lequel avait été fixé le petit sifflet plat, il a passé un petit canif et puis il a déchiré l'entre-jambe de la poupée afin de faire passer la lame au travers. Il dit alors à la bonne, lui montrant l'entre-jambe de la poupée : « Regarde, voilà son fait-pipi ! »

Moi : « A quoi as-tu donc joué aujourd'hui avec la poupée ? »

Lui : « Je l'ai déchirée entre les jambes, sais-tu pourquoi ? Parce qu'il y avait dedans un canif, qui est à Maman. Je le lui ai mis par le trou où sa tête crie, et alors je l'ai déchirée entre les jambes et il est sorti par là. »

Moi : « Pourquoi l'as-tu déchirée entre les jambes ? Pour voir son fait-pipi ? »

Lui : « Son fait-pipi était là avant. J'aurais pu le voir de toute façon. »

Moi : « Pourquoi lui as-tu mis le canif dedans ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « De quoi le canif a-t-il l'air ? »

« Il me l'apporte. »

Moi : « Peut-être as-tu pensé que c'était un bébé ? »

Lui : « Non, je n'ai pensé à rien du tout, mais il me semble

(52) Chemin de fer du Nord. (N. d. tr.)

(53) En allemand : Verkehr = relations, rapports, commerce = relations, rapports, commerce sexuels. Notion à double sens qui donne une base psychique inconsciente aux phobies de chemin de fer. (N. d. tr.)

que la cigogne a une fois eu un petit bébé, ou bien quelqu'un d'autre. »

Moi : « Quand ? »

Lui : « Une fois. Je l'ai entendu dire, ou bien je ne l'ai pas du tout entendu dire ? ou bien ai-je dit la chose de travers ? »

Moi : « Qu'est-ce que ça veut dire : *de travers* ? »

Lui : « Que ce n'est pas vrai. »

Moi : « Tout ce qu'on dit est un peu vrai. »

Lui : « Oh ! oui, un petit peu. »

Moi (après avoir changé de conversation) : « Comment penses-tu que les poulets viennent au monde ? »

Lui : « C'est que la cigogne les fait pousser ; la cigogne fait pousser les poulets — non, le bon Dieu. »

« Je lui explique que les poulets pondent des œufs et que des œufs sortent d'autres poulets. »

« Hans rit. »

Moi : « Pourquoi ris-tu ? »

Lui : « Parce que ce que tu me racontes-là me plaît. »

« Il dit qu'il a déjà vu ça. »

Moi : « Où ça ? »

Hans : « Tu l'as fait. »

Moi : « Où ai-je pondu un œuf ? »

Hans : « A Gmunden, tu as pondu un œuf dans l'herbe et un poulet en est tout de suite sorti. Tu as pondu un œuf un jour, je le sais, je sais que c'est sûr. Parce que Maman l'a dit. »

Moi : « Je demanderai à Maman si c'est vrai. »

Hans : « Ça n'est pas vrai du tout, mais *moi* j'ai une fois pondu un œuf et un poulet en est sorti. »

Moi : « Où donc ? »

Hans : « A Gmunden je me suis couché dans l'herbe, non, je me suis mis à genoux et les enfants ne me regardaient pas du tout et tout à coup le matin j'ai dit : Cherchez, les enfants, hier j'ai pondu un œuf ! Et tout à coup ils ont regardé et tout à coup ils ont vu un œuf et il en est sorti un petit Hans. Pourquoi ris-tu ? Maman ne le sait pas et Caroline ne le sait pas, parce que personne ne regardait et tout à coup j'ai pondu un œuf et tout à coup il était là. C'est vrai. Papa, quand un poulet pousse-t-il dans un œuf ? Quand on le laisse tranquille ? Faut-il le manger ? »

« Je lui explique la chose.

Hans : « Très bien, laissons-le à la poule, alors il poussera un poulet. Emballons-le dans la caisse et emportons-le à Gmunden. »

Hans a hardiment pris en ses propres mains la conduite de son analyse, ses parents hésitant à lui donner les éclaircissements qu'ils lui devaient depuis longtemps, et par un acte symptomatique éclatant il leur dit : « *Voyez, voilà comme je me figure qu'a lieu une naissance.* » Ce qu'il avait dit à la bonne relativement au sens de son jeu avec la poupée n'était pas sincère ; quand son père lui demande s'il voulait simplement voir le fait-pipi, il le nie explicitement. Quand son père lui eut raconté, pour ainsi dire afin de lui donner un acompte, comment les poussins sortent d'un œuf, son mécontentement, sa méfiance et sa connaissance supérieure des choses se combinent en un ravissant persiflage, qui s'élève, dans ses dernières paroles, jusqu'à une allusion très claire à la naissance de sa sœur.

Moi : « A quoi jouais-tu avec la poupée ? »

Hans : « Je l'appelais : Grete. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Parce que je l'appelais Grete. »

Moi : « Comment jouais-tu ? »

Hans : « C'est que je la soignais comme un vrai bébé. »

Moi : « Aimerais-tu avoir une petite fille ? »

Hans : « Oh oui ! Pourquoi pas ? J'aimerais en avoir une, mais Maman ne doit pas ; je n'aime pas ça. »

« (Il a souvent exprimé cette pensée. Il craint, si un troisième enfant survenait, de perdre encore davantage de ses prérogatives.)

Moi : « Mais les femmes seules ont des enfants. »

Hans : « J'aurai une petite fille. »

Moi : « D'où l'auras-tu donc ? »

Hans : « Eh bien, de la cigogne. *Elle sort la petite fille*, et la petite fille pond tout de suite un œuf, et de l'œuf sort alors encore une Anna, — encore une Anna. D'Anna sort une autre Anna. Non, il sort une *seule* Anna. »

Moi : « Tu aimerais bien avoir une petite fille ? »

Hans : « *Oui, j'en aurai une l'année prochaine, elle s'appellera aussi Anna.* »

Moi : « Mais pourquoi Maman ne doit-elle pas avoir de petite fille ? »

Hans : « Parce que c'est moi qui veux avoir une fois une petite fille. »

Moi : « Mais tu ne peux pas avoir de petite fille. »

Hans : « Oh si ! Les petits garçons ont des filles et les petites filles des garçons. » (54).

Moi : « Les petits garçons ne peuvent pas avoir d'enfants. Il n'y a que les femmes, les mamans, qui aient des enfants. »

Hans : « Mais pourquoi pas moi ? »

Moi : « Parce que le bon Dieu a arrangé les choses comme ça »

Hans : « Pourquoi n'en as-tu pas, toi ? Oh oui, tu en auras sûrement un, attends seulement. »

Moi : « Je pourrai attendre longtemps ! »

Hans : « Je suis pourtant à toi. »

Moi : « Mais c'est Maman qui t'a mis au monde. Tu appartiens ainsi à Maman et à moi. »

Hans : « Anna est-elle à moi ou à Maman ? »

Moi : « A Maman. »

Hans : « Non, à moi. *Pourquoi donc pas à moi et à Maman ?* »

Moi : « Anna appartient à moi, à Maman et à toi. »

Hans : « Là, tu vois ! »

Tant que l'enfant n'a pas découvert l'existence des organes génitaux de la femme, un élément essentiel manque à sa compréhension des relations sexuelles.

*
* *

« Le 24 avril, Hans reçoit, de ma femme et de moi, des éclaircissements allant jusqu'à un certain point : nous lui disons que les enfants croissent dans leur mère et ensuite, ce qui fait très mal, sont poussés dehors comme un loumf et ainsi mis au monde.

(54) Voici encore une partie de théorie sexuelle infantile d'un sens insoupçonné.

« L'après-midi nous nous tenons devant la maison. Une amélioration sensible s'est manifestée dans son état ; il court après les voitures et seul le fait qu'il ne se risque pas au-delà des environs immédiats de la porte cochère, et ne peut être amené à consentir à aucune longue promenade, trahit un reste d'angoisse.

« Le 26 avril, Hans me court sus et me donne un coup de tête dans le ventre, ce qu'il avait déjà fait une fois. Je lui demande s'il est un chèvre.

« Oui, dit-il, un bélier. »

« Je lui demande où il a vu un bélier.

Lui : « A Gmunden, Fritz en avait un. » (Fritz avait pour jouer un vrai agneau.)

Moi : « Raconte-moi ce que faisait cet agneau. »

Hans : « Tu sais, Fräulein Mitzi (une institutrice qui logeait à la maison) mettait toujours Anna sur l'agneau, mais alors il ne pouvait pas se lever, il ne pouvait pas donner de coups de tête. Quand on s'approche de lui, il en donne, parce qu'il a des cornes. Fritz le mène avec une ficelle et l'attache à un arbre. Il l'attache toujours à un arbre. »

Moi : « L'agneau t'a-t-il donné un coup de tête ? »

Hans : « Il m'a sauté après. Fritz m'a une fois mené près de lui... je me suis une fois approché sans savoir, et tout à coup il m'a sauté après. C'était si amusant — je n'ai pas eu peur. »

« Ceci n'est évidemment pas vrai.

Moi : « Aimes-tu ton papa ? »

Hans : « Oh oui ! »

Moi : « Peut-être aussi ne l'aimes-tu pas ? »

« Hans jouait alors avec un petit cheval. A ce moment, son jouet tombe. Il s'écrie : « Le cheval est tombé ! Regarde, quel charivari il fait ! »

Moi : « Quelque chose te déplaît en Papa, et c'est que Maman l'aime. »

Hans : « Non. »

Moi : « Mais alors pourquoi pleures-tu toujours quand Maman m'embrasse ? C'est que tu es jaloux. »

Hans : « Ça oui. »

Moi : « Qu'est-ce que tu ferais si tu étais Papa ? »

Hans : « Et toi Hans ? — Je t'emmènerais à Lainz tous les dimanches, non, tous les jours de la semaine. Si j'étais Papa, je serais tout à fait gentil. »

Moi : « Et qu'est-ce que tu ferais avec Maman ? »

Hans : « Je l'emmènerais aussi à Lainz. »

Moi : « Et quoi encore ? »

Hans : « Rien. »

Moi : « Mais alors pourquoi es-tu jaloux ? »

Hans : « Je ne sais pas. »

Moi : « A Gmunden aussi tu étais jaloux. »

Hans : « Pas à Gmunden. » (Ce n'est pas vrai). « A Gmunden j'avais mes choses à moi, j'avais à Gmunden un jardin et aussi des enfants. »

Moi : « Peux-tu te rappeler comment la vache a eu son petit veau ? »

Hans : « Oh oui. Il est arrivé en voiture. » (On le lui aura dit sans doute alors, à Gmunden ; de plus, c'est une pointe contre la théorie de la cigogne). « Et une autre vache l'a poussé hors de son derrière. » (Ceci est sans doute le fruit des éclaircissements fournis à Hans, données nouvelles qu'il cherche à mettre en harmonie avec la « théorie de la voiture »).

Moi : « Ce n'est pas vrai que le veau soit arrivé en voiture ; il est sorti de la vache qui était dans l'étable. »

« Hans le conteste, disant qu'il avait vu la voiture ce matin-là. Je lui fais remarquer qu'on lui aura probablement raconté que le petit veau était arrivé en voiture. Il finit par l'admettre : « Berta sans doute me l'aura dit, ou, non — peut-être le propriétaire. Il était là et il faisait nuit, alors c'est tout de même vrai ce que je te dis, ou bien il me semble que personne ne me l'a dit, que je l'ai pensé tout seul pendant la nuit. »

« Si je ne me trompe, le petit veau fut emmené en voiture, d'où la confusion. »

Moi : « Pourquoi n'as-tu pas pensé que la cigogne l'avait apporté ? »

Hans : « Je n'ai pas voulu penser ça. »

Moi : « Mais tu as pensé que la cigogne avait apporté Anna ? »

Hans : « Le matin (de l'accouchement) je l'ai pensé. — Dis,

Papa, M. Reisenbichler (le propriétaire) était-il là, quand le petit veau est sorti de la vache ? » (55).

Moi : « Je ne sais pas. Le crois-tu ? »

Hans : « Je le crois.. Papa, as-tu remarqué quelquefois que des chevaux ont quelque chose de noir sur la bouche ? »

Moi : « Oui, je l'ai plusieurs fois observé dans la rue à Gmunden. » (56).

Moi : « A Gmunden, as-tu été souvent dans le lit de Maman ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Et alors tu as pensé que tu étais papa ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Et alors tu avais peur de Papa ? »

Hans : « *Tu sais tout ; je ne savais rien.* »

Moi : « Quand Fritz est tombé tu as pensé : si Papa pouvait tomber ainsi ! Et quand l'agneau t'a donné un coup de tête tu as pensé : S'il pouvait ainsi donner à Papa un coup de tête ! Te rappelles-tu l'enterrement à Gmunden ? (Le premier enterrement qu'ait vu Hans. Il se le rappelle souvent, et c'est sans aucun doute un souvenir-écran).

Hans : « Oui. Et alors ? »

Moi : « Tu as alors pensé : si Papa mourait, je serais Papa. »

Hans : « Oui. »

Moi : « De quelles voitures as-tu au fond encore peur ? »

Hans : « De toutes. »

Moi : « Tu sais que ce n'est pas vrai. »

Hans : « Je n'ai pas peur des voitures de place ni des voitures à un cheval. J'ai peur des omnibus, des voitures de bagages, mais rien que lorsqu'elles sont chargées ; pas quand elles sont vides. Quand il n'y a qu'un cheval et que la voiture est chargée à plein, alors j'ai peur, et quand il y a deux chevaux et qu'elle est chargée à plein, alors je n'ai pas peur. »

(55) Hans, qui a ses raisons pour se méfier des informations fournies par les grandes personnes, se demande ici si le propriétaire est plus digne de foi que son père.

(56) La connexion est la suivante: le père de Hans n'avait pas voulu croire, pendant longtemps, ce que Hans disait du noir sur la bouche des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin cela se vérifia.

Moi : « Tu as peur des omnibus, parce qu'il y a tant de gens dedans ? »

Hans : « Parce qu'il y a sur le haut tant de bagages. »

Moi : « Maman, quand elle allait avoir Anna, n'était-elle pas aussi chargée à plein ? »

Hans : « Maman sera de nouveau chargée à plein lorsqu'elle en aura un autre, quand encore un autre commencera à pousser en elle, quand encore un autre sera dedans. »

Moi : « Tu aimerais ça ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Tu l'as dit : tu ne veux pas que Maman ait encore un bébé. »

Hans : « Eh bien, elle ne sera alors plus chargée. Maman a dit que si elle n'en voulait plus, alors le bon Dieu ne voudrait pas non plus. Si maman n'en veut plus, elle n'en aura plus. » (Hans a naturellement demandé hier s'il y avait encore des bébés dans sa mère. Je lui ai dit que non et que si le bon Dieu ne le voulait pas, aucun bébé ne pousserait en elle.)

Hans : « Mais Maman m'a dit que si elle ne voulait pas il n'en pousserait plus, et tu dis : si le bon Dieu ne veut pas. »

« Je lui répliquai que les choses étaient comme je l'avais dit, ce à quoi il observa : « Tu y étais ? Tu le sais donc sûrement mieux. »

« Il demanda alors raison de la contradiction à sa mère, et elle nous mit d'accord en déclarant que ce qu'elle ne voulait pas n'était pas non plus voulu par le bon Dieu. » (57).

Moi : « Il me semble pourtant que tu souhaites que Maman ait un bébé ? »

Hans : « Mais je ne voudrais pas que ça arrive ! »

Moi : « Mais tu le souhaites ? »

Hans : « Souhaiter, oui. »

Moi : « Sais-tu pourquoi tu le souhaites ? Parce que tu voudrais être Papa. »

Hans : « Oui... Comment est l'histoire ? »

Moi : « Quelle histoire ? »

Hans : « Mais un papa ne peut pas avoir de bébé, alors

(57) *Ce que femme veut Dieu veut* (en français dans le texte). Cependant Hans, avec son sens aiguisé, a de nouveau mis le doigt sur un problème très sérieux.

qu'est-ce que c'est que cette histoire que je voudrais être Papa ? »

Moi : « Tu voudrais être Papa et être marié avec Maman, tu voudrais être aussi grand que moi et avoir une moustache et tu voudrais que Maman eût un bébé. »

Hans : « Papa, quand je serai marié je n'en aurai un que si je veux, quand je serai marié avec Maman, et si je ne veux pas de bébé, le bon Dieu ne voudra pas non plus, quand je serai marié. »

Moi : « Aimerais-tu être marié avec Maman ? »

Hans : « Oh, oui ! »

Il est aisé de voir comment le bonheur que Hans trouve dans son fantasme est encore troublé par son incertitude relative au rôle du père et par ses doutes quant au contrôle possible sur la conception des enfants.

*
* *

« Le soir du même jour, Hans, au moment où on le met au lit, me dit : « Tu sais, Papa, ce que je vais faire maintenant ? Je vais parler jusqu'à dix heures avec Grete, elle est au lit avec moi. Mes enfants sont toujours au lit avec moi. Peux-tu me dire comment ça se fait ? » — Comme il a très sommeil, je lui promets que nous noterions tout cela le lendemain et il s'endort.

« J'ai déjà noté dans les rapports précédents que, depuis son retour de Gmunden, Hans ne cesse d'avoir des fantasmes relatifs à ses « enfants », entretient des conversations avec eux, et ainsi de suite (58).

« Aussi, le 26 avril, je lui demande pourquoi il parle ainsi toujours de ses enfants.

Hans : « Pourquoi ? *Parce que j'aimerais tant avoir des enfants, mais je ne le souhaite jamais, je n'aimerais pas les avoir.* » (59).

(58) Il n'est pas ici nécessaire d'admettre chez Hans un désir, de nature féminine, d'avoir des enfants. C'est avec sa mère que Hans, enfant, avait vécu les moments les plus heureux ; il les reproduit maintenant, assumant le rôle actif, donc celui de la mère.

(59) Cette contradiction flagrante est celle qui existe entre l'innagination et la réalité, entre désirer et avoir. Il sait qu'il est en réalité un enfant, et que d'autres enfants pourraient le gêner ; en imagination il est mère et a besoin d'enfants avec qui renouveler les tendresses dont il a déjà été l'objet lui-même.

Moi : « T'es-tu toujours imaginé que Berta, Olga et les autres soient tes enfants ? »

Hans : « Oui, Franzl, Fritz et aussi Paul (son camarade à Lainz) et Lodi. » Un nom de fille imaginaire, son enfant préférée, dont il parle le plus souvent. — Je ferai remarquer ici que la personnalité de Lodi n'est pas une invention de ces derniers jours, mais existait avant la date des derniers éclaircissements (24 avril).

Moi : « Qui est Lodi ? Vit-elle à Gmunden ? »

Hans : « Non. »

Moi : « Y a-t-il une Lodi ? »

Hans : « Oui, je la connais. »

Moi : « Qui est-elle donc ? »

Hans : « Celle que j'ai là. »

Moi : « Comment est-elle ? »

Hans : « Comment ? Les yeux noirs, les cheveux noirs... je l'ai une fois rencontrée avec Mariedl (à Gmunden) comme je me promenais dans la ville. »

« Comme je veux approfondir la chose, il se découvre que le tout est une invention. » (60).

Moi : « Tu as ainsi pensé que tu étais leur Maman ? »

Hans : « J'étais aussi vraiment leur Maman. »

Moi : « Que faisais-tu donc avec tes enfants ? »

Hans : « Je les faisais dormir avec moi, filles et garçons. »

Moi : « Tous les jours ? »

Hans : « Mais bien sûr ! »

Moi : « Tu leur parlais ? »

Hans : « Quand je ne pouvais pas faire tenir tous les enfants dans le lit, j'en mettais quelques-uns sur le sofa et j'en asseyais quelques autres dans la voiture d'enfants ; s'il en restait encore, je les portais au grenier et je les mettais dans la caisse, s'il y avait encore des enfants je les mettais dans l'autre caisse. »

Moi : « Ainsi les caisses à bébés de la cigogne étaient dans le grenier ? »

(60) Il se pourrait cependant que Hans eût élevé à la hauteur d'un idéal une personne rencontrée par hasard à Gmunden. La couleur des yeux et des cheveux de cet idéal est d'ailleurs copiée sur celle des yeux et des cheveux de sa mère.

Hans : « Oui. »

Moi : « Quand as-tu eu tes enfants ? Anna était-elle déjà au monde ? »

Hans : « Oui, depuis longtemps. »

Moi : « Mais de qui as-tu pensé que tu avais eu les enfants ? »

Hans : « Na ! — *de moi.* » (61).

Moi : « Mais alors tu ne savais pas du tout encore que les enfants proviennent de quelqu'un. »

Hans : « J'ai pensé que la cigogne les avait apportés. »

(Un mensonge et une échappatoire, évidemment) (62).

Moi : « Hier Grete était dans ton lit, mais tu sais très bien qu'un garçon ne peut avoir des enfants. »

Hans : « Oui, oui. Mais je le crois tout de même. »

Moi : « Comment es-tu tombé sur le nom de Lodi ? Aucune petite fille ne porte ce nom. Plutôt Lotti, peut-être ? »

Hans : « Oh non ! Lodi. Je ne sais pas, mais c'est tout de même un joli nom. »

Moi (en plaisantant) : « Veux-tu peut-être dire un *chocolodi* ? »

Hans (promptement) : « Non, un *saffalodi*... (63) parce que j'aime tant manger des saucisses, et aussi du *salami*. » (64).

Moi : « Dis, un *saffalodi* ne ressemble-t-il pas à un *loumf* ? »

Hans : « Si. »

Moi : « De quoi donc un *loumf* a-t-il l'air ? »

Hans : « Noir. Tu sais (montrant mes sourcils et ma moustache) comme ça et comme ça. »

Moi : « Et de quoi encore ? Est-ce rond comme un *saffaladi* ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Quand tu es assis sur le pot et qu'un *loumf* vient, as-tu déjà pensé que tu étais en train d'avoir un enfant ? »

Hans (riant) : « Oui. Déjà à la rue N..., et ici aussi. »

Moi : « Sais-tu, quand les chevaux d'omnibus sont tombés ? »

(61) Hans ne peut répondre d'un autre point de vue que de celui de l'auto-érotisme.

(62) C'étaient les enfants de son imagination, c'est-à-dire de son onanisme.

(63) « Soffaladi = Zervelatwurst. (Saucisse au cervelas). Ma femme raconte volontiers que sa tante prononce toujours Soffilodi). Hans peut l'avoir entendu. »

(64) Une autre sorte, italienne, de saucisson. (N. d. tr.)

La voiture a l'air d'une caisse à la cigogne, et quand le cheval noir est tombé on aurait dit... »

Hans (complétant) : « que c'est comme quand on est en train d'avoir un bébé. »

Moi : « Et qu'as-tu pensé, quand il a fait du charivari avec ses pieds ? »

Hans : « Là, quand je ne veux pas me mettre sur le pot et que j'aime mieux jouer, alors je fais comme ça du charivari avec mes pieds. » (Il tape des pieds).

« De là l'intérêt porté par Hans à cette question : aime-t-on ou n'aime-t-on pas avoir des enfants ? »

« Hans joue aujourd'hui toute la journée à ce jeu : charger et décharger des voitures de bagages : il dit qu'il voudrait avoir une charrette avec des caisses comme jouet. Dans la cour de la Douane Centrale en face, ce qui l'intéressait le plus était le chargement et le déchargement des voitures. C'est quand une voiture était finie de charger et était sur le point de partir qu'il avait le plus peur. « Les chevaux vont tomber » (65), disait-il. Il appelait « trou » les portes du hangar de la Douane Centrale. (Ainsi : le premier, le second, le troisième trou.) Il dit à présent au lieu de trou : « trou du derrière. »

« L'angoisse a presque entièrement disparu. Sauf en ceci qu'il veut rester au voisinage de la maison, afin d'avoir une retraite au cas où il aurait peur. Il ne se réfugie cependant plus jamais dans la maison, il reste tout le temps dans la rue. Comme nous le savons, sa maladie a débuté ainsi, qu'il revint sur ses pas en pleurant au cours d'une promenade et, comme on le forçait une seconde fois à aller se promener, il n'alla que jusqu'à la gare de la Douane centrale du Stadtbahn, d'où l'on peut encore voir notre maison. Lors de l'accouchement de ma femme il fut bien entendu séparé d'elle et l'angoisse actuelle, qui l'empêche de quitter le voisinage de la maison, est encore la nostalgie de sa mère qu'il éprouva alors.

*
**

« 30 avril. Comme Hans joue de nouveau avec ses enfants

(65) Ne dit-on pas « Niederkommen » (littéralement *venir en bas*) quand une femme accouche ?

Ceci en allemand. On dit en français aussi : *mettre bas* pour les femelles des bêtes. (N. d. tr.)

imaginaires, je lui dis : « Comment tes enfants vivent-ils encore ? Tu sais bien qu'un garçon ne peut avoir d'enfants. »

Hans : « Je le sais. Avant j'étais la maman. *Maintenant je suis le papa.* »

Moi : « Et qui est la maman de tes enfants ? »

Hans : « Eh bien, Maman, et tu es le grand-père. »

Moi : « Ainsi tu voudrais être aussi grand que moi, être marié avec Maman et elle devrait alors avoir des enfants. »

Hans : « Oui, c'est ce que je voudrais et alors celle de Lainz (ma mère) sera leur grand-mère. »

Tout finit bien. Le petit Œdipe a trouvé une solution plus heureuse que celle prescrite par le destin. Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu'il réclame pour lui-même ; il le promet grand-père et le marie aussi avec sa propre mère.

*
* *

« Le 1^{er} mai, Hans vient me trouver au moment du déjeuner et me dit : « Sais-tu ? Ecrivons quelque chose pour le professeur. »

Moi : « Quoi donc ? »

Hans : « Ce matin, j'étais avec tous mes enfants au W. C. D'abord j'ai fait *loumf* et pipi et ils regardaient. Alors je les ai assis sur le siège et ils ont fait pipi et *loumf* et je leur ai essuyé le derrière avec du papier. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'aimerais tant avoir des enfants ; alors je ferais tout pour eux, je les conduirais au W. C., je leur nettoierais le derrière, enfin tout ce qu'on fait aux enfants. »

Il sera difficile, après l'aveu apporté par ce fantasme, de contester que chez Hans les fonctions excrémentielles fussent chargées de plaisir.

« L'après-midi, il se risque pour la première fois dans le Stadtpark. Comme c'est le 1^{er} mai, il y a certes moins qu'à l'ordinaire de voitures susceptibles de l'effrayer, bien qu'il y en ait assez. Il est très fier de son exploit, et je dois retourner avec lui, après goûter, dans le Stadtpark. En route nous rencontrons un omnibus qu'il me montre : « Regarde, une voiture avec le coffre à la cigogne ! » Si, ainsi qu'il est convenu,

Hans retourne demain avec moi dans le Stadtpark, on pourra considérer sa maladie comme guérie.

« Le 2 mai, Hans vient me trouver le matin : « Tu sais, j'ai pensé aujourd'hui quelque chose. » D'abord, il l'a oublié; plus tard il le raconte, mais en manifestant une résistance considérable : « *Le plombier est venu et m'a d'abord enlevé, avec des tenailles, le derrière, et alors il m'en a donné un autre, et puis la même chose avec mon fait-pipi. Il a dit : « Laisse-moi voir ton derrière, alors j'ai dû me tourner et il l'a enlevé et alors il a dit : « Laisse-moi voir ton fait-pipi. »* »

Le père saisit le caractère de ce fantasme de désir et ne doute pas un instant de la seule interprétation qu'il comporte.

Moi : « Il t'a donné un plus grand fait-pipi et un plus grand derrière. »

Hans : « Oui. »

Moi : « Comme ceux de papa, parce que tu aimerais bien être papa ? »

Hans : « Oui, et j'aimerais aussi avoir une moustache comme toi et aussi des poils comme toi. » (Il montre les poils sur ma poitrine.)

« Il faut d'après cela rectifier l'interprétation du fantasme précédent de Hans, dans lequel le plombier était venu, avait dévissé la baignoire et lui avait enfoncé un perçoir dans le ventre. La grande baignoire signifie le « derrière », le perçoir ou tenailles, comme nous l'avions déjà interprété, le fait-pipi (66). Ce sont des fantasmes identiques.

Une lumière nouvelle est aussi par là projetée sur la peur qu'a Hans de la grande baignoire, qui a d'ailleurs déjà diminuée. Il lui déplaît que son « derrière » soit trop petit pour la grande baignoire. »

Dans les jours qui suivirent, la mère de Hans m'écrivit à

(66) Peut-être pouvons-nous ajouter que le mot « perçoir » (Bohrer) n'a pas été choisi en dehors de toute connexion avec le mot « né », « naissance » (geboren, Geburt). L'enfant n'aurait ainsi pas fait de distinction entre « né » et « percé » (geboren, gebohrt). J'accueille cette suggestion, qui m'est faite par un collègue expérimenté, mais ne saurais dire si nous nous trouvons en face d'un rapport profond et universel entre les deux idées ou d'une coïncidence verbale particulière à l'allemand. Prométhée (Pramantha) créateur des hommes, est aussi étymologiquement le « perceur » (Bohrer). Voir Abraham. *Traum und Mythos*, Rêve et Mythe, 4^e vol. des *Schriften zur angewandten Seelenkunde* 1908.)

diverses reprises pour m'exprimer sa joie de la guérison de son fils.

*
**

Le père de Hans m'écrivit une semaine plus tard :

« Cher Docteur,

« Je voudrais ajouter encore ce qui suit à l'histoire de la maladie de Hans :

1° La rémission qui suivit les premières révélations que je lui fis, relativement aux choses sexuelles, n'était pas aussi complète que je l'ai peut-être représentée. Hans allait certes à la promenade, mais rien que quand on l'y forçait et avec une grande angoisse. Il alla une fois avec moi jusqu'à la station de la Douane Centrale, d'où l'on voit encore notre maison, mais rien ne put le décider à aller plus loin.

2° *Sirop de framboises, fusil*. On donne à Hans du sirop de framboises quand il est constipé. *Schiessen* et *scheissen* (*tirer* ou *chier*) sont des mots que Hans aussi confond souvent.

3° Hans avait environ quatre ans quand on lui a donné une chambre à part ; jusque là il avait couché dans notre chambre.

4° Un résidu du trouble subsiste encore, seulement il ne s'exprime plus sous forme de peur, mais sous la forme de l'instinct, normal chez les enfants, de poser des questions. Ces questions se rapportent principalement à ceci : de quoi sont faits les objets (tramways, machines, etc.), qui fait les objets ; etc... Il est caractéristique de la plupart de ces questions que Hans les pose, bien qu'il y ait déjà répondu lui-même. Il recherche simplement des confirmations. Comme un jour, fatigué de ses questions, je lui disais : « Crois-tu donc que je puisse répondre à tout ce que tu demandes ? » il répliqua : « Mais je croyais, parce que tu as su la chose à propos du cheval, que tu saurais ça aussi. »

5° Hans ne parle plus de sa maladie que comme d'un fait historique passé : « Alors, quand j'avais la bêtise... »

6° Le résidu qui est là derrière est celui-ci : Hans se casse la tête pour comprendre ce que le père a à faire avec l'enfant, puisque c'est la mère qui met celui-ci au monde. On peut le voir d'après ses questions, par exemple quand il demande :

« N'est-ce pas, j'appartiens aussi à *toi* ? » (Il veut dire, pas seulement à sa mère.) Mais de quelle manière il m'appartient, cela ne lui est pas clair. Par contre je n'ai aucune preuve directe, qu'il ait, comme vous le supposez, épié un coït de ses parents.

7° En exposant ce cas il faudrait peut-être souligner la violence de l'angoisse, car sans cela on pourrait dire : il aurait bien vite été promener si on lui avait seulement donné une bonne fessée. »

J'ajouterai pour finir que, dans le dernier fantasme de Hans, l'angoisse émanée du complexe de castration est surmontée, l'attente anxieuse muée en attente bienheureuse. Oui, le Docteur, (le plombier) vient, il lui enlève son pénis, mais ce n'est que pour lui en donner un plus grand à la place. Quant au reste, notre jeune investigateur a simplement fait de bonne heure la découverte que tout savoir est fragmentaire, et que sur chaque degré gravi de la connaissance un résidu non résolu demeure.

III

Commentaire

J'examinerai à trois points de vue cette observation du développement et de la résolution d'une phobie chez un petit garçon de moins de cinq ans. Premièrement, je rechercherai jusqu'à quel point elle vient à l'appui des assertions que j'ai avancées dans mes « *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité* ». (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*), publiés en 1905 ; deuxièmement, je rechercherai ce qu'elle peut apporter à la compréhension de cette forme pathologique, d'une si grande fréquence ; troisièmement, je rechercherai ce qu'elle peut offrir qui permette d'élucider la vie psychique de l'enfant et d'édifier une critique des buts que nous poursuivons en matière d'éducation.

I

J'ai l'impression que le tableau de la vie sexuelle infantile qui se dégage de l'observation du petit Hans est en harmonie parfaite avec la description que j'en ai donnée dans ma théorie sexuelle, édifiée d'après l'examen psychanalytique d'adultes. Mais avant d'aborder le détail de ces concordances, il me faut répondre à deux objections qu'on fera à mon utilisation de cette analyse dans ce but. La première : le petit Hans n'est pas un enfant normal, mais — comme la suite, sa maladie, le prouve — un enfant prédisposé à la névrose, un petit « dégénéré », et c'est pourquoi il n'est pas permis d'appliquer des conclusions, peut-être justes pour lui, à d'autres enfants, normaux. Je m'occuperai ultérieurement de cette objection, car

elle ne fait que limiter, mais n'annule pas, la valeur de l'observation. La seconde et plus sérieuse objection est celle-ci : l'analyse d'un enfant par son père, quand ce père aborde cette analyse imbu de *mes* vues théoriques, infecté de *mes* préjugés, est dénuée de toute valeur objective. Un enfant est naturellement au plus haut degré suggestionable, peut-être par personne autant que par son père, il se laissera suggérer n'importe quoi par son père en reconnaissance de ce qu'on s'occupe tellement de lui ; rien de ce qu'il dit ne saurait avoir de force convaincante et toutes ses idées, tous ses fantasmes et rêves prendront bien entendu le chemin dans lequel on les pousse à toute force. Bref, encore une fois tout est ici de la « suggestion », à la seule différence que celle-ci est bien plus aisée à démasquer dans le cas d'un enfant que dans le cas d'un adulte.

Chose singulière, je peux me rappeler, au temps où je commençais à me mêler aux débats scientifiques, voici vingt-deux ans, avec quelle ironie les assertions relatives à la suggestion et à ses effets étaient accueillies par la vieille génération des neurologues et des psychiatres. Depuis lors, la situation s'est radicalement transformée ; l'aversion primitive n'a été que trop aisément convertie en une acceptation complaisante, et ceci n'est pas dû seulement à l'effet que les travaux de Liébault, de Bernheim et de leurs élèves devait produire au cours de ces vingt dernières années, mais aussi à l'influence de cette découverte : les hommes se sont aperçus quelle économie d'effort mental était réalisée par l'emploi à tout faire du mot de « suggestion ». Personne en effet ne sait ni ne se soucie de savoir ce qu'est la suggestion, d'où elle émane et quand elle s'établit ; il suffit que tout ce qui est gênant dans le psychisme puisse être étiqueté suggestion.

Je ne partage pas le point de vue actuellement en vogue, d'après lequel les dires des enfants seraient toujours arbitraires et indignes de foi. Il n'y a en effet pas d'arbitraire dans le psychique, et l'incertitude des dires des enfants est due à la prédominance de l'imagination de ceux-ci, tout comme l'incertitude des dires des adultes est due à la prédominance des préjugés de ceux-là. Au demeurant, les enfants non plus ne mentent pas sans raison et ont en somme plus de propen-

sion à aimer la vérité que n'en ont leurs aînés. En rejetant en bloc les allégations de notre petit Hans, nous nous rendrions certainement coupables envers lui d'une grave injustice. On peut bien plutôt nettement distinguer les uns des autres les cas où, sous la pression d'une résistance, il falsifie les faits ou les dissimule, ceux où, lui-même indécis, il dit comme son père (cas où ce qu'il dit ne doit pas être porté en compte), et ceux où, libre de toute contrainte, il laisse spontanément jaillir ce qui constitue sa vérité intime et qu'il était jusqu'alors seul à savoir. Les allégations des adultes ne présentent pas de plus grandes certitudes. Il demeure regrettable que l'exposé d'une psychanalyse ne puisse pas rendre les impressions que reçoit l'analyste, que la conviction décisive ne puisse jamais être obtenue par la lecture, mais seulement par les expériences vécues qu'on éprouve en la faisant. Mais ce défaut est à un degré égal inhérent aux analyses d'adultes.

Les parents du petit Hans dépeignent leur fils comme un enfant gai, franc, et tel en effet il devait être d'après l'éducation qu'ils lui donnaient, éducation dont la partie essentielle consistait dans l'omission de nos fautes habituelles en matière éducative. Tant qu'il put poursuivre ses investigations dans un état de joyeuse innocence, sans soupçonner les conflits qui en devaient bientôt surgir, il communiqua tout sans réserve, et les observations datant du temps qui précéda sa phobie sont, en effet, au-dessus de tout doute et de tout soupçon. C'est avec l'éclosion de la maladie et pendant l'analyse que des divergences commencent à se faire sentir entre ce qu'il dit et ce qu'il pense, et ceci, d'une part, parce que du matériel inconscient, dont il est incapable de se rendre maître d'un seul coup, s'impose à lui, d'autre part, parce que le contenu de ses pensées, de par ses relations à ses parents, implique des réticences. Je crois demeurer impartial en exprimant l'opinion que ces difficultés elles-mêmes n'ont pas été plus grandes ici que dans beaucoup d'analyses d'adultes.

Il est vrai qu'au cours de l'analyse bien des choses doivent être dites à Hans qu'il ne sait pas dire lui-même, que des idées doivent lui être présentées, dont rien encore n'a révélé en lui la présence, que son attention doit être dirigée du côté d'où son père attend que quelque chose surgisse. Ceci affaiblit la

force de conviction émanant de cette analyse, mais dans toute analyse on agit ainsi. Car une psychanalyse n'est pas une recherche scientifique impartiale, mais un acte thérapeutique, elle ne cherche pas par essence à prouver, mais à modifier quelque chose. Au cours d'une psychanalyse, le médecin donne toujours au malade, dans une mesure plus ou moins grande suivant les cas, les représentations conscientes anticipées à l'aide desquelles il sera à même de reconnaître et de saisir ce qui est inconscient. Les différents patients ont respectivement plus ou moins besoin de cette aide, mais personne ne peut entièrement s'en passer. Ce dont on peut se rendre maître tout seul, ce sont des troubles légers, mais jamais une névrose, chose qui s'est opposée au moi comme un élément étranger. Afin d'en avoir raison il faut le secours d'une autre personne, et la mesure dans laquelle cette autre personne peut apporter son aide est la mesure même dans laquelle la névrose est curable. Est-il de l'essence d'une névrose de se détourner de l'« autre personne » — ainsi qu'il semble en être, trait caractéristique, de tous les états groupés sous le nom de Démence précoce, — alors justement pour cette raison de pareils états resteront rebelles à tous nos efforts. On peut donc admettre qu'un enfant, de par le faible développement de ses systèmes intellectuels, ait besoin d'une assistance particulièrement grande. Mais ce que le médecin fait savoir au patient émane après tout aussi de son expérience analytique, et notre conviction sera vraiment assise sur des bases suffisantes si, grâce à cette intervention médicale, nous parvenons à découvrir la structure du matériel pathogène et du même coup à résoudre le mal.

Et cependant, même au cours de son analyse, notre petit patient a témoigné d'assez d'indépendance pour qu'on puisse l'acquitter de l'accusation de « suggestion ». Comme tous les autres enfants, il applique ses théories sexuelles infantiles au matériel qu'il a devant lui, et ceci sans que rien l'y ait incité. Ces théories sont fort éloignées de la mentalité adulte ; d'ailleurs, dans ce cas, j'avais justement négligé d'avertir le père de Hans que le chemin menant pour Hans au thème de la naissance devrait passer par le complexe excrémental. Cette négligence de ma part, bien qu'ayant fait passer l'analyse par

une phase obscure, apporta du moins un excellent témoignage de la spontanéité et de l'indépendance du travail mental de Hans. Il se mit soudain à s'occuper du « *loumf* », sans que son père, qui soi-disant le suggestionnait, comprît le moins du monde comment il en était arrivé là et ce qu'il en allait sortir. On ne peut attribuer plus de part aux suggestions du père dans les deux fantasmes du plombier, émanés du « complexe de castration » de Hans, acquis de bonne heure, et je dois ici avouer avoir entièrement tu au père de Hans mon attente d'un tel rapport, ceci en vertu d'un intérêt théorique, et pour ne par affaiblir la force convaincante d'une pièce telle qu'il nous en tombe rarement entre les mains.

En étudiant plus à fond les détails de l'analyse, nous trouverions en abondance de nouvelles preuves de l'indépendance de notre Hans au regard de la « suggestion », mais j'interromprai ici la discussion de cette première objection. Je sais que, même par cette analyse, je ne convaincrai personne de ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre, et je vais poursuivre la discussion de ce cas en vue des lecteurs qui ont déjà acquis la conviction de la réalité objective du matériel pathogène inconscient. Je le fais avec l'agréable assurance que le nombre de ces lecteurs-là augmente constamment.

*
* *

Le premier trait que l'on puisse regarder en Hans comme faisant partie de sa vie sexuelle est un intérêt tout particulièrement vif pour son « fait-pipi », ainsi qu'est appelé cet organe d'après celle de ses fonctions qui, à peine des deux la moins importante, ne peut être éludée dans la nursery. Cet intérêt fait de Hans un investigateur ; il en vient ainsi à découvrir que l'on peut, d'après la présence ou l'absence d'un fait-pipi, distinguer le vivant de l'inanimé. Il postule, chez tous les êtres vivants, qu'il juge semblables à lui-même, cette importante partie du corps, il l'étudie chez les grands animaux, suppose que ses parents en sont tous deux pourvus, et ne se laisse même pas arrêter par le témoignage de ses yeux pour en assigner un à sa sœur qui vient de naître. On pourrait dire que c'eût été un trop grand ébranlement de sa « phi-

losophie du monde » s'il avait dû se résoudre à renoncer à la présence de cet organe chez un être semblable à lui ; c'eût été comme si on le lui eût arraché à lui-même. Voilà sans doute pourquoi une menace de sa mère, ne tendant à rien de moins qu'à la perte du « fait-pipi » est aussitôt chassée de la pensée de Hans et ne peut que plus tard manifester ses effets. L'intervention de la mère avait été motivée parce que Hans aimait à se procurer des sensations agréables en touchant son petit membre : le petit garçon avait commencé à pratiquer la sorte d'activité sexuelle auto-érotique la plus commune — et la plus normale.

Par un processus qu'Alf. Adler a dénommé très proprement « intrication des pulsions » (67), le plaisir trouvé par un sujet à son propre organe sexuel s'allie à la scopophilie (plaisir sexuel attaché à la vision) dans ses composantes active et passive. Le petit garçon cherche à trouver l'occasion de voir le « fait-pipi » des autres, sa curiosité sexuelle se développe et il aime montrer le sien. L'un de ses rêves, datant des premiers temps du refoulement, contient le souhait qu'une de ses petites amies l'assiste quand il fait pipi, c'est-à-dire qu'elle ait part au spectacle. Le rêve témoigne ainsi du fait que ce désir avait subsisté jusque là sans être refoulé, de même que des informations plus tardives confirment que Hans avait l'habitude de satisfaire ce désir.

La composante active de la scopophilie se met bientôt en rapport avec un motif déterminé. Quand Hans se plaint à plusieurs reprises tant à son père qu'à sa mère de n'avoir jamais encore vu leur « fait-pipi », il y est sans doute poussé par le besoin de *comparer*. Le moi est toujours l'étalon auquel on mesure le monde ; c'est par une comparaison constante avec soi-même qu'on apprend à le comprendre. Hans a observé que les grands animaux avaient des « fait-pipi » proportionnellement plus grands que le sien ; c'est pourquoi il suppose le même rapport chez ses parents et voudrait se convaincre de la chose. Sa mère, pense-t-il, a sûrement un fait-pipi « comme un cheval ». Il a alors cette consolation toute prête : son

(67) « Der Aggressionsbetrieb im Leben und in der Neurose. » L'activité agressive dans la vie et dans la névrose. Fortschritte der Medizin, 1908. Nr. 19.

« fait-pipi » grandira avec lui ; il semble que le désir de l'enfant de devenir grand se soit concentré sur son organe génital.

Dans la constitution sexuelle du petit Hans, la zone génitale est ainsi, dès le début, celle de toutes les zones érogènes qui lui procure le plus intense plaisir. Le seul autre plaisir similaire dont Hans témoigne est le plaisir excrémental, celui qui est attaché aux orifices par lesquels ont lieu l'évacuation de l'urine et celle des fèces. Quand, dans son dernier fantasme de félicité, avec lequel sa maladie est surmontée, il a des enfants qu'il mène au W. C., quand il leur fait faire pipi et leur essue le derrière, bref *« fait avec eux tout ce qu'on peut faire avec des enfants »*, il semble impossible de ne pas admettre que ces pratiques, du temps où Hans tout petit en était l'objet, n'aient pas été pour lui une source de sensations agréables. Il avait obtenu de ses zones érogènes ce plaisir à l'aide de la personne que le soignait enfant, de fait sa mère ; et ainsi ce plaisir indiquait déjà la voie au choix de l'objet. Mais il est possible qu'à une date encore antérieure il ait eu l'habitude de se procurer ce plaisir sur le mode autoérotique, qu'il ait été de ces enfants qui aiment à retenir leurs excréments jusqu'à ce que leur évacuation puisse leur procurer une excitation voluptueuse. Je dis simplement : c'est possible, car l'analyse ne l'a pas établi clairement : le « charivari » avec les jambes (donner des coups de pieds), dont plus tard il a si peur, est une indication dans ce sens. Mais, quoi qu'il en soit, ces sources de plaisir n'ont pas chez Hans l'importance particulièrement frappante qu'elles ont si souvent chez d'autres enfants. Il est devenu propre de bonne heure, et l'incontinence d'urine, nocturne ou diurne, n'a joué aucun rôle dans ses premières années ; on n'a jamais rien observé chez lui de la tendance à jouer avec ses excréments, tendance si repoussante chez les adultes et qui réapparaît souvent vers la terminaison des processus psychiques d'involution.

Soulignons ici sans tarder qu'au cours de la phobie, une répression de ces deux composantes bien développées de l'activité sexuelle ne saurait se méconnaître, Hans a honte d'uriner devant les autres, il s'accuse de mettre le doigt à son « fait-pipi », il s'efforce de renoncer à l'onanisme, et manifeste du dégoût du « loumf » et du « pipi », comme de tout ce qui rap-

pelle ces choses. Dans le fantasme où il donne ses soins à ses enfants il supprime ce dernier refoulement.

Une constitution sexuelle telle que celle de notre petit Hans ne semble pas présenter de disposition au développement de perversions ou de leur négatif (limitons-nous ici à l'hystérie). Autant que mon expérience me l'a montré, (et il convient vraiment de parler ici avec une grande réserve) la constitution innée des hystériques se distingue par une moindre prépondérance de la zone génitale par rapport aux autres zones érogènes. Ceci va presque de soi pour les pervers. Une seule « aberration » de la vie sexuelle doit être expressément exceptée de cette règle. Chez ceux qui deviendront plus tard des homosexuels — et qui, d'après mon attente comme d'après les observations de J. Sadger ont tous traversé dans l'enfance une *bhase amphigène* (68) — on rencontre la même prépondérance infantile de la zone génitale que chez les normaux, en particulier du pénis. Davantage : c'est la haute estime où les homosexuels tiennent le membre viril qui fixe leur destin. Ils choisissent dans leur enfance comme objet sexuel la femme, aussi longtemps qu'ils attribuent à celle-ci la possession de cette partie du corps, à leurs yeux indispensable; quand ils ont acquis la conviction que la femme les a déçus en ce point, la femme devient pour eux inacceptable en tant qu'objet sexuel. Ils ne peuvent pas se passer du pénis chez quiconque doit les inciter au rapport sexuel, et, dans le cas le plus favorable, ils fixent leur libido sur « la femme douée d'un pénis », c'est-à-dire sur un adolescent d'apparence féminine. Ainsi les homosexuels sont des hommes qui, de par l'importance érogène de leur propre membre viril, ne peuvent pas se passer de cette concordance avec leur propre personne dans l'objet de leur désir sexuel. Au cours de leur évolution de l'auto-érotisme à l'amour objectal, ils sont restés fixés à un point intermédiaire plus rapproché du premier que du second.

Il n'est en rien justifié de distinguer un instinct homosexuel spécial. Ce n'est pas une particularité dans la vie instinctive, mais dans le choix de l'objet, qui fait l'homosexuel. Je ren-

(68) Où des individus des deux sexes sont indifféremment pris comme objets des désirs sexuels. (N. d. tr.)

verrai à ce que j'ai exposé dans ma « Théorie Sexuelle » ; nous nous sommes à tort imaginé l'union entre instinct et objet dans la vie sexuelle comme étant plus intime qu'elle ne l'est. L'homosexuel ne parvient pas à désengager ses instincts — peut-être normaux — d'une certaine classe d'objets choisis en vertu d'une condition particulière. Et, dans l'enfance, cette condition lui semblant partout réalisée, il est capable de se comporter comme notre petit Hans, indifféremment tendre envers garçons et filles et qui, à l'occasion, déclare son ami Fritzl être « sa plus chère petite fille ». Hans est homosexuel, comme il est possible que le soient tous les enfants, et ceci est en accord avec ce qu'il ne faut pas perdre de vue : *il ne connaît qu'une seule sorte d'organe génital*, un organe tel que le sien (69).

Le développement ultérieur de notre jeune libertin ne le conduit cependant pas à l'homosexualité, mais à une virilité d'allure polygame ; il sait changer de manière suivant les objets changeants de son inclination, ici audacieusement agressif et là languissant et transi. Son amour avait été à l'origine transféré de sa mère à d'autres objets, mais une raréfaction de ces derniers s'étant produite, l'amour de Hans fait retour à sa mère et y échoue dans la névrose. Ce n'est qu'alors que nous apprenons à quelle intensité l'amour pour sa mère avait atteint et quelles vicissitudes il avait traversées. Le dessein sexuel, poursuivi par Hans auprès de ses petites compagnes : *coucher* avec elles, avait pris naissance auprès de sa mère ; il est exprimé en termes qui sembleraient appropriés également à un adulte, bien que pour celui-ci ils prendraient un sens plus plein. Le petit garçon avait trouvé le chemin de l'amour objectal de la façon habituelle : par les soins à lui donnés quand il était tout petit ; une nouvelle sorte de jouissance était devenue pour lui la principale : être couché avec sa mère. Nous soulignerons l'importance du plaisir du contact cutané (plaisir propre à nous tous du fait de notre constitution) comme étant l'une des composantes de cette satisfac-

(69) (Note additionnelle de 1923). J'ai plus tard (1923) attiré l'attention sur ce fait que la période de l'évolution sexuelle dans laquelle se trouve notre petit patient est universellement caractérisée par la connaissance d'une seule sorte d'organe génital, le viril. En opposition avec la période ultérieure de maturité, cette première période est marquée non par une primauté génitale, mais par la primauté du phallus.

tion de Hans — tandis que si nous suivions la nomenclature de Moll (d'après nous artificielle) il nous faudrait la rapporter à l'apaisement de l'*instinct de contrectation*.

Par son attitude envers son père et sa mère Hans confirme de la façon la plus éclatante et la plus sensible tout ce que j'ai dit dans la « Science des Rêves » et la « Théorie sexuelle » sur les rapports des enfants avec leurs parents. Il est vraiment un petit Œdipe, qui voudrait « mettre de côté » son père, s'en débarrasser, afin d'être seul avec sa jolie maman, afin de coucher avec elle. Ce souhait prit naissance pendant les vacances d'été, alors que les alternatives de présence et d'absence du père attiraient l'attention de Hans sur les conditions auxquelles était liée cette intimité avec sa mère qui était sa nostalgie. Le souhait se contentait alors de cette formule: le père devrait « partir », et, à un stade ultérieur, il devint possible à la peur d'être mordu par un cheval blanc de se rattacher directement à cette première forme du désir, grâce à une impression accidentelle reçue lors du départ de quelqu'un d'autre. Mais ensuite, sans doute pas avant le retour à Vienne, où il ne fallait plus compter sur les absences paternelles — le souhait s'amplifia jusqu'à désirer que le père restât toujours absent, fût « mort ». La peur résultant de ce désir de mort contre le père, peur ainsi normalement motivée, constitua le plus grand obstacle à l'analyse, jusqu'à ce qu'elle fût dissipée par l'entretien dans mon cabinet de consultation (70).

Mais notre Hans n'est vraiment pas un scélérat, pas même un enfant chez qui les tendances cruelles et violentes de la nature humaine s'épanouissent, en cette phase de la vie, encore librement. Tout au contraire, il présente à un degré rare, dans son caractère, la tendresse et la bonté ; son père rapporte que la transmutation des tendances agressives en pitié s'est effectuée chez lui de très bonne heure. Bien avant sa phobie il éprouvait du malaise à voir battre des chevaux de carrousel, et il ne pouvait voir sans émoi quelqu'un pleurer en sa présence. En un point de l'analyse, en rapport avec un certain contexte,

(70) Il est certain que les deux associations de Hans : « Sirop de framboises et fusil pour tuer les gens » n'avaient qu'une seule détermination. Elles ont sans doute autant de rapport à la haine de Hans pour son père qu'au complexe de constipation. Le père, qui lui-même devine ce rapport, pense à propos de « sirop de framboises » à du sang.

une part de sadisme réprimé vient à se faire jour (71), mais c'est du sadisme réprimé, et il nous reste à découvrir par le contexte en place de quoi ce sadisme apparaît et ce qu'il doit représenter. Et Hans aime profondément ce père contre lequel il nourrit ces désirs de mort, et tandis que son intelligence s'oppose à une telle contradiction (72), il en démontre de fait la présence, quand il bat son père et embrasse aussitôt après l'endroit qu'il a battu. Il faut nous garder nous-même de trouver une telle contradiction choquante ; la vie affective des hommes est faite, en général, de telles paires contrastées (73) ; davantage, il n'y aurait peut-être pas de refoulement et pas de névrose s'il en était autrement. Ces contrastes affectifs ne deviennent ordinairement conscients aux adultes, en leur simultanéité, que dans les états passionnels amoureux les plus intenses, le reste du temps ils ont coutume de se supprimer l'un l'autre jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à recouvrir et cacher l'autre. Mais dans la vie psychique de l'enfant ils peuvent coexister paisiblement côte à côte un bon bout de temps.

La naissance d'une petite sœur, quand Hans avait trois ans et demie, a eu la plus grande importance sur son développement psycho-sexuel. Cet événement a accentué ses relations à ses parents, a présenté à sa réflexion des problèmes insolubles, et ensuite, le spectacle des soins donnés au bébé a revivifié les traces mnémiques des premières occasions où Hans lui-même avait éprouvé ces plaisirs. Une telle influence est également typique : dans un nombre insoupçonné d'histoires de malades ou de normaux, on est obligé de prendre comme point de départ une pareille explosion de désir et de curiosité sexuels, en rapport avec la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. La conduite de Hans envers la nouvelle venue est celle qui est décrite dans la « Science des Rêves » (p. 229). Quelques jours plus tard, ayant la fièvre, il trahit son peu de goût pour cette

(71) Quand il veut battre et taquiner les chevaux.

(72) Voir les questions critiques de Hans à son père, p. 446.

(73) « Das macht, ich bin kein ausgeklügelt Buch.

Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch.

C. F. Meyer « Huttens letzte Tage. »

(De fait, je ne suis pas une ingénieuse fiction.

Je suis un homme avec toutes ses contradictions.)

nouvelle addition à la famille. Ici l'hostilité apparaît d'abord, la tendresse suivra (74). La peur de voir arriver encore un autre bébé trouve dès lors place parmi ses pensées conscientes. Dans la névrose, l'hostilité déjà réprimée est représentée par une peur spéciale: celle de la baignoire; dans l'analyse, Hans exprime sans ambages le désir de mort dirigé contre sa sœur, et ne se contente pas d'allusions que son père doive compléter. Son auto-critique ne lui laisse pas apparaître ce désir comme étant aussi coupable que celui, de nature analogue, dirigé contre son père, mais évidemment son inconscient traite de même les deux personnes, parce que sa sœur et son père lui prennent l'un comme l'autre sa mère, l'empêchant d'être seul avec elle.

De plus, cet événement et les sentiments qu'il réveille ont donné à ses désirs une orientation nouvelle. Dans son fantasme final, il additionne toutes ses aspirations érotiques, aussi bien celles émanant de la phase autoérotique que celles qui sont en rapport avec son amour objectal. Il est marié avec sa jolie mère et il a d'innombrables enfants, qu'il peut soigner à sa guise.

II

Un jour, dans la rue, Hans a une crise d'angoisse morbide. Il ne peut encore dire de quoi il a peur, mais au début de l'état anxieux il trahit, par ses paroles à son père, le motif qu'il a d'être malade, le bénéfice de la maladie. Il veut rester auprès de sa mère, il veut faire câlin avec elle; le souvenir d'avoir été également séparé d'elle quand est arrivé l'autre enfant peut, ainsi que pense le père, contribuer à créer cette nostalgie. Il devient vite évident que l'angoisse ne peut plus être reconvertie en l'aspiration qu'elle remplace. Hans a peur même quand sa mère l'accompagne. Entre temps, nous apprenons, grâce à quelques indices, à reconnaître sur quoi la libido, muée en angoisse, s'est fixée. Hans manifeste la peur tout à fait spécialisée d'être mordu par un cheval blanc.

Nous appelons un tel état morbide « phobie », et nous pour-

(74) Voir les projets de Hans pour le moment où sa sœur pourra parler (p. 473).

rions compter le cas de Hans au nombre des agoraphobies, si cette dernière affection n'était caractérisée par le fait que la locomotion à travers l'espace, sans cela impossible, devient toujours possible quand le malade est accompagné par une personne déterminée, dans les cas extrêmes le médecin. La phobie de Hans ne remplit pas cette condition, elle cesse bientôt d'être en rapport avec l'espace et prend de plus en plus le cheval pour objet ; dans les premiers temps de la phobie, au comble de son état anxieux, Hans a exprimé la crainte que « le cheval n'entre dans la chambre ». C'est ce qui me facilita tellement la compréhension de sa névrose.

La place à assigner aux « phobies » dans la classification des névroses n'a pas été jusqu'à présent bien déterminée. Il semble certain qu'on ne peut voir en elles que des syndromes pouvant appartenir à des névroses diverses, et qu'on n'a pas à les ranger au nombre des entités morbides indépendantes. Pour les phobies de l'ordre de celles de notre petit patient, phobies qui sont de fait les plus communes, la désignation d' « hystérie d'angoisse » (75) ne me semble pas inadéquate ; je la proposai au D^r W. Stekel, quand il entreprit l'exposé des états anxieux névrotiques, et j'espère qu'elle prendra droit de cité (76). Elle est justifiée de par la parfaite similitude du mécanisme psychique et de ces phobies et de l'hystérie, similitude complète à l'exception d'un seul point. Il est vrai que ce point est d'importance décisive et bien fait pour motiver une distinction. Dans l'hystérie d'angoisse, la libido déchargée hors du matériel pathogène par le refoulement n'est en effet pas *convertie*, c'est-à-dire pas détournée du psychique vers une innervation corporelle, mais elle est libérée sous forme d'angoisse. Nous pouvons rencontrer en clinique toutes les formules de mélange entre cette « hystérie d'angoisse » et l' « hystérie de conversion ». Il est des cas d'hystérie de conversion pure sans aucune trace d'angoisse comme il est de purs cas d'hystérie d'angoisse, s'extériorisant en sentiments d'anxiété et en phobies, sans addition d'aucune conversion : notre petit Hans est un cas de ce genre.

(75) La commission linguistique de la Société Psychanalytique de Paris a décidé de traduire *Angsthysterie* soit par hystérie d'angoisse, soit par syndrome phobique. (N. d. tr.)

(76) W. STEKEL. *Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung*, 1908.

Les hystéries d'angoisse sont les plus fréquentes de toutes les affections psychonévrotiques. Mais elles sont surtout celles qui apparaissent le plus tôt dans la vie : elles sont par excellence les névroses de l'enfance. Quand une mère rapporte de son enfant qu'il est « nerveux », dans neuf cas sur dix on peut être sûr que l'enfant est affecté d'une des formes de l'angoisse ou de plusieurs de celles-ci. Le mécanisme délicat de ces désordres si significatifs n'a malheureusement pas encore été suffisamment étudié ; il n'a pu encore être établi si l'hystérie d'angoisse, au contraire de l'hystérie de conversion et d'autres névroses, est uniquement conditionnée par des facteurs constitutionnels ou par des événements accidentels, ou bien encore par une combinaison des deux qui reste à déterminer (77). Il semble que ce soit le trouble névrotique qui ait le moins besoin pour se produire d'une constitution particulière, et qui en conséquence puisse le plus aisément être acquis à n'importe quelle période de la vie.

Un caractère essentiel de l'hystérie d'angoisse est aisé à dégager. Une hystérie d'angoisse à mesure qu'elle progresse tourne de plus en plus à la « phobie » ; à la fin le malade peut s'être débarrassé de toute son angoisse, mais rien qu'au prix de toutes sortes d'inhibitions et de restrictions auxquelles il lui faut se soumettre. Dans l'hystérie d'angoisse, depuis l'origine un travail psychique se poursuit afin de psychiquement fixer à nouveau l'angoisse devenue libre, mais ce travail ne peut ni amener la retransformation d'angoisse en libido ni se rattacher à ces mêmes complexes desquels la libido émane. Il ne lui reste rien d'autre à faire qu'à couper court à toutes les occasions pouvant amener le développement de l'angoisse, et ceci grâce à des barrières psychiques : précautions, inhibitions, défenses. Ce sont ces structures défensives qui nous apparaissent sous forme de phobies et constituent à nos yeux l'essence de la maladie.

Le traitement de l'hystérie d'angoisse a été jusqu'ici, peut-on dire, purement négatif. L'expérience a montré qu'il était

(77). (Note additionnelle de 1923). La recherche proposée ici n'a pas été poursuivie. Il n'existe cependant aucune raison de supposer qu'il y ait pour l'hystérie d'angoisse une exception à la règle voulant que la disposition et les événements concourent nécessairement dans l'étiologie d'une névrose.

impossible, voire dans certains cas dangereux, de tenter de guérir une phobie par des méthodes violentes, c'est-à-dire en mettant le malade dans une situation où, après qu'on l'eût privé de ses moyens de défense, il fût contraint de subir l'assaut de son angoisse libérée. Aussi laisse-t-on de guerre lasse le malade chercher un refuge là où il croit pouvoir le trouver, et lui témoigne-t-on un mépris, peu apte à le guérir, pour son « inconcevable lâcheté ».

Les parents de notre petit patient avaient pris le parti, dès le début de sa maladie, de ne pas se moquer de lui et de ne pas le brutaliser, mais de chercher accès à ses désirs refoulés par des voies psychanalytiques. Le succès récompensa la peine extraordinaire que prit le père, et ses rapports vont nous permettre de pénétrer la texture de ce type de phobie et de suivre le cours de son analyse.

*
* *

Il est probable que l'analyse, de par son extension et ses détails, est devenue quelque peu obscure pour le lecteur. Je vais donc commencer par en donner un résumé, en négligeant tout ce qui est accessoire et pourrait troubler la ligne, et en attirant l'attention sur les résultats à mesure qu'ils se dégagent.

La première chose que nous apprenions est que l'éclosion de l'état anxieux ne fut nullement aussi soudain qu'il paraissait au premier abord. Quelques jours auparavant, l'enfant s'était éveillé au cours d'un cauchemar dont le contenu était le suivant : sa mère était partie et il n'avait plus de maman pour faire câlin. Ce rêve, à lui seul, indique un processus de refoulement d'une inquiétante intensité. On ne peut l'expliquer, comme tant d'autres rêves d'angoisse, en supposant que l'enfant éprouve en rêve une angoisse d'origine somatique et que cette angoisse est alors mise au service d'un désir inconscient sans cela intensément refoulé qu'elle réalise (voir *Traumdeutung*, 7^e éd., p. 433; *Science des Rêves*, tr. Meyerson, p. 574), mais nous sommes ici en présence d'un véritable rêve de punition et de refoulement, où la fonction du rêve se trouve également en défaut, puisque l'enfant s'éveille angoissé. Nous pouvons aisé-

ment reconstruire ce qui s'est passé dans l'inconscient. L'enfant rêvait de caresses avec sa mère, il rêvait qu'il dormait auprès d'elle, mais tout le plaisir se vit transformé en angoisse et chacune des représentations en son contraire. Le refoulement a remporté la victoire sur le mécanisme du rêve.

Pendant les débuts de cette situation psychologique remontent encore plus haut. L'été précédent déjà Hans avait présenté de semblables états mêlés d'aspiration ardente et d'angoisse, et à ce moment ils lui avaient rapporté cet avantage : sa mère l'avait alors pris dans son lit. Nous devons supposer que Hans, depuis lors, se trouva dans un état d'excitation sexuelle intensifiée, excitation dont sa mère était l'objet. L'intensité s'en manifeste par deux tentatives que fait Hans de séduire sa mère (la deuxième a lieu juste avant l'éclosion de l'angoisse) et cette excitation intense se satisfait accessoirement chaque soir sur le mode masturbatoire. Comment eut lieu la transmutation de cette excitation en angoisse : spontanément, ou bien à l'occasion du rejet des avances de Hans par sa mère, ou bien encore sous l'influence du réveil accidentel d'impressions antérieures sous l'influence de la « cause occasionnelle » de la maladie que nous allons apprendre à connaître, voilà qui ne se peut décider mais est de fait indifférent, ces trois possibilités ne pouvant pas être considérées comme incompatibles. Le fait demeure de la transmutation de l'excitation sexuelle en angoisse.

Nous avons déjà décrit le comportement de l'enfant aux premiers temps de son angoisse, de même que le premier contenu qu'il assigna à celle-ci : un *cheval* allait le mordre. Ici se produit la première intervention thérapeutique. Les parents de Hans lui disent que l'angoisse est la conséquence de la masturbation, et l'engagent à rompre avec cette habitude. Je recommande aux parents de Hans de souligner vivement, quand ils lui parlent, sa tendresse pour sa mère, cette tendresse qu'il cherche à remplacer par la peur des chevaux. Cette première intervention amène une légère amélioration, mais bientôt ce léger gain de terrain est reperdu au cours d'une maladie somatique. L'état de Hans ne s'est pas modifié. Peu après Hans rapporte sa peur qu'un cheval ne le morde au souvenir d'une impression reçue à Gmunden. Un père y avait, en partant, dit à son enfant : « Ne donne pas ton doigt au cheval ! » les ter-

mes mêmes que Hans emploie pour rendre l'avertissement de ce père rappellent ceux dans lesquels lui fut faite l'interdiction de l'onanisme (donner, mettre le doigt) (78). Les parents semblent ainsi d'abord avoir raison quand ils disent que ce dont il a peur est sa propre satisfaction masturbatoire. La relation est cependant encore vague et le cheval semble avoir assumé son rôle d'épouvantail tout à fait par hasard.

J'avais exprimé la supposition que le désir refoulé de Hans pourrait bien être maintenant de voir à tout prix le « fait-pipi » de sa mère. Comme son comportement envers une fille de service nouvellement entrée dans la maison s'accorde avec cette hypothèse, son père lui donne le premier éclaircissement: les femmes n'ont pas de fait-pipi. Il réagit à cette première tentative d'assistance en communiquant un fantasme d'après lequel il aurait vu sa mère en train de montrer son « fait-pipi » (79). Ce fantasme et une remarque faite par Hans au cours d'un entretien, d'après laquelle son fait-pipi serait « enraciné », permettent de jeter un premier coup d'œil dans les processus mentaux inconscients du patient. Il était vraiment sous l'influence après coup de la menace de castration faite par sa mère quinze mois auparavant. Car le fantasme que sa mère fasse la même chose qu'il faisait lui-même (le fameux *tu quoque* des enfants quand on les accuse) doit servir à une auto-justification ; elle est un fantasme et de protection et de défense. Nous devons cependant nous dire que ce sont les parents de Hans qui ont extrait du matériel pathogène agissant en lui le thème particulier de son intérêt pour les « fait-pipi ». Il les a suivis sur ce terrain mais n'est pas encore entré d'un pas indépendant dans l'analyse. On ne peut observer encore aucun effet thérapeutique. L'analyse s'est fort éloignée des chevaux, et l'information reçue par Hans relativement à l'absence de « fait-pipi » chez les femmes est plutôt apte, de par son contenu, à accroître le souci qu'il avait de garder le sien.

Ce n'est cependant pas un succès thérapeutique auquel nous aspirons pour commencer, mais nous voulons mettre le patient à même de saisir consciemment ses désirs inconscients. Nous

(78) Den Finger hingeben. (N. d. tr.)

(79) D'après le contexte il convient d'ajouter: et de le toucher (p. 436). Lui-même ne peut en effet pas montrer son fait-pipi sans le toucher.

y parvenons en utilisant les indications qu'il nous fournissait afin de présenter à sa conscience, grâce à notre art d'interprétation, son complexe inconscient *en nos propres paroles*. Il y aura quelque ressemblance entre ce qu'il nous entend dire et ce qu'il cherche et qui, en dépit de toutes les résistances, tend à se frayer un chemin vers la conscience, et c'est cette similitude qui met le malade en état de découvrir ce qui est inconscient. Le médecin le précède dans la voie de la compréhension, lui-même suit, un peu en arrière, son propre chemin, jusqu'à ce que tous deux se rencontrent au but prescrit. Les analystes débutants ont coutume de confondre ces deux moments et de tenir l'instant où ils ont compris l'un des complexes inconscients du malade également pour celui où le malade l'a saisi. Ils attendent trop de la communication qu'ils font de leur découverte à leur patient, en s'imaginant par là pouvoir le guérir : le malade ne peut en effet se servir de ce qu'on lui fait savoir que comme d'un secours l'aidant à découvrir le complexe inconscient au fond de son inconscient, *là même où il est ancré*. C'est un premier succès de cet ordre que nous obtenons maintenant chez Hans. Celui-ci est, à présent, capable, après avoir partiellement maîtrisé son complexe de castration, de faire connaître ses désirs relatifs à sa mère, et il le fait sous une forme encore défigurée avec le *fantasme des deux girafes*, desquelles l'une crie en vain parce que Hans a pris possession de l'autre. Hans figure plastiquement la « prise de possession » par le « fait de s'asseoir dessus. » Le père reconnaît ici la reproduction d'une scène qui se joue le matin dans la chambre à coucher, entre ses parents et l'enfant, et il a soin de dépouiller le désir sous-jacent du déguisement qu'il porte encore. Le père et la mère de Hans sont les deux girafes. Le choix, dans ce fantasme, pour déguiser le désir, de girafes, est amplement déterminé par la visite de Hans à ces grands animaux quelques jours auparavant au parc de Schöbrunn, par le dessin de la girafe fait par Hans et qu'avait conservé son père, et peut-être aussi par une comparaison inconsciente ayant trait au cou long et raide de la girafe (80). Nous observerons que la girafe, en tant qu'animal de grande taille et intéressant de par

(80) L'admiration ultérieure de Hans pour le cou de son père cadrerait avec ceci.

son « fait-pipi », eût pu entrer en concurrence avec les chevaux dans le rôle d'épouvantail ; de plus, le fait que le père et la mère de Hans soient tous deux représentés comme des girafes constitue un indice préliminaire dont on ne s'est pas encore servi pour l'interprétation des « chevaux d'angoisse ».

Deux petits fantasmes de Hans suivent immédiatement l'histoire des girafes ; dans l'un, il s'introduit de force en un espace interdit, dans l'autre, il casse la fenêtre d'un wagon ; dans tous deux le caractère fautif de l'acte est souligné et le père de Hans apparaît comme complice. Malheureusement, le père de Hans ne réussit pas à interpréter ces fantasmes ; aussi Hans ne retire-t-il aucun bénéfice de les avoir contés. Mais ce qui est ainsi demeuré incompris revient toujours, telle une âme en peine, jusqu'à ce que se soient trouvées résolution et délivrance.

La compréhension des deux fantasmes « criminels » n'offre pour nous aucune difficulté. Ils font partie du complexe de la prise de possession de la mère. Une vague notion perce dans l'âme de l'enfant de quelque chose qu'il pourrait faire avec la mère et par quoi sa prise de possession de celle-ci serait consommée, et il trouve pour exprimer ce qu'il ne peut saisir certaines représentations plastiques dont le trait commun est la violence et le défendu, et dont le contenu nous paraît s'accorder si étonnamment à la réalité occulte. Nous devons les considérer comme des fantasmes de coït, et ce n'est pas un détail sans importance que de voir le père de Hans y figurer comme complice. « Je voudrais, semble dire Hans par là, faire avec Maman quelque chose, quelque chose de défendu, je ne sais trop quoi, mais je sais que toi, tu le fais aussi. »

Le fantasme aux girafes avait renforcé chez moi la conviction qui avait déjà pris naissance dans mon esprit quand Hans avait exprimé la peur « que le cheval n'entrât dans la chambre ». et je trouvai le moment propice pour lui faire savoir qu'il avait peur de son père à cause de la jalousie et de l'hostilité qu'il nourrissait contre lui, car il était nécessaire de postuler ceci comme faisant partie de ses émois inconscients. Par là, je lui avais partiellement donné l'interprétation de sa peur des chevaux : le cheval devait être son père, dont il avait de bonnes raisons intimes d'avoir peur. Certains détails, tels le noir au-

tour de la bouche et ce qui était devant les yeux des chevaux (la moustache et le binocle du père, attributs de l'adulte) détails qui faisaient peur à Hans, me semblèrent directement transposés du père au cheval.

Ces explications nous débarrassèrent des plus efficaces résistances contre la prise de conscience par Hans du matériel inconscient, son père jouant en effet pour lui le rôle de médecin. L'acmé de l'état était de ce moment dépassée, le matériel se pressa à flots, le petit patient prit le courage de communiquer les détails de sa phobie et intervint bientôt de façon indépendante dans sa propre analyse (81).

Nous n'apprenons que maintenant de quels objets et de quelles impressions Hans a peur. Non seulement des chevaux et de la morsure des chevaux, — bientôt il n'en parle plus — mais aussi des voitures, des voitures de déménagement et des omnibus (leur trait commun étant, comme nous le verrons bientôt, d'être lourdement chargées), des chevaux qui se mettent en mouvement ; des chevaux qui sont grands et lourds, des chevaux qui vont vite. Hans explique lui-même ce que ces déterminations signifient : il a peur que les chevaux ne *tombent* et il englobe dans sa phobie tout ce qui semble devoir faciliter cette chute des chevaux.

Il arrive fréquemment qu'on n'apprenne à connaître le contenu exact d'une phobie, la formule verbale précise d'un impulse obsessionnel, qu'après un travail psychanalytique d'une certaine durée. Le refoulement n'a pas frappé que les complexes inconscients, il continue à se faire également sentir contre leurs rejets et empêche le malade de percevoir jusqu'à ses productions morbides. L'analyste se trouve là dans la curieuse nécessité, ce qui arrive rarement au médecin, de venir à l'aide de la maladie, de solliciter l'attention en sa faveur. Mais seuls ceux qui méconnaissent entièrement la nature de la psychanalyse mettront en avant cette phase du traitement et diront

(81) Même dans les analyses où l'analyste et le patient sont l'un à l'autre des étrangers, la peur du père joue l'un des rôles principaux comme résistance à la reproduction du matériel pathogène inconscient. Les résistances sont, d'une part, de la nature d'une intention ; en outre, comme dans cet exemple, une partie du matériel inconscient est capable, de par son propre *contenu*, de servir à inhiber la reproduction d'une autre partie de ce même matériel.

qu'on doit en attendre pour le malade un dommage. La vérité est qu'il faut d'abord prendre un voleur avant de le pendre, et qu'il faut se donner la peine de commencer par saisir les formations morbides que l'on entend détruire.

J'ai déjà mentionné, dans les commentaires dont j'ai accompagné l'histoire du malade, qu'il est très instructif d'approfondir ainsi une phobie dans ses détails, et d'acquérir par là l'impression certaine d'un rapport secondairement établi entre l'angoisse et ses objets. C'est pourquoi les phobies sont à la fois si curieusement diffuses et si strictement déterminées. Hans a évidemment emprunté le déguisement propre aux nouvelles formes de sa phobie aux impressions qui, vu la situation de sa maison, en face de la Douane Centrale, s'offraient quotidiennement à ses regards. Il trahit en outre, dans ce nouveau contexte, une aspiration, inhibée par l'angoisse, à jouer avec les chargements des voitures, avec les paquets, les tonneaux et les caisses, comme les gamins des rues.

C'est à ce stade de l'analyse que Hans retrouve le souvenir de l'événement, en soi sans importance, qui a précédé immédiatement l'éclosion de la maladie et qui peut à juste titre être considéré comme la cause occasionnelle de cette éclosion. Il était allé se promener avec sa Maman, et il vit un cheval d'omnibus tomber et donner des coups de pied en tous sens. Ceci fit sur Hans une grande impression. Il fut épouvanté, crut le cheval mort ; c'est de ce jour qu'il pensa que tous les chevaux allaient tomber. Son père fait remarquer à Hans qu'il a dû, en voyant tomber le cheval, penser à lui, son père, et qu'il a dû souhaiter que son père tombât ainsi et fût mort. Hans ne repousse pas cette interprétation ; peu après il commence à jouer à un jeu consistant à mordre son père, ce qui fait voir qu'il accepte l'identification de son père avec le cheval redouté. De ce jour sa conduite envers son père devient libre et sans crainte, même un peu impertinente. Cependant la peur des chevaux persiste, et nous ne voyons pas clairement encore en vertu de quelle chaîne d'associations le cheval tombé avait réveillé les désirs inconscients de Hans.

Résumons ce que nous savons jusqu'ici. Sous la peur exprimée par Hans en premier lieu, celle d'être mordu par un cheval, on découvre la peur plus profonde que les chevaux ne tom-

bent, et tous deux, le cheval qui mord comme le cheval qui tombe, sont le père qui va punir Hans à cause des mauvais désirs qu'il nourrit contre lui. L'analyse, pendant ce temps, s'est écartée de la mère.

Sans que rien nous y ait préparé, et certes sans aucune immixtion de la part de son père, Hans commence à s'occuper du « complexe du loup », et à manifester du dégoût de toutes les choses lui rappelant l'évacuation intestinale. Le père de Hans, peu disposé à accompagner celui-ci dans cette nouvelle voie, poursuit de force cependant l'analyse dans la direction qu'il voudrait maintenir, et amène Hans à se souvenir d'un événement arrivé à Gmunden et dont l'impression était sous-jacente à celle du cheval d'omnibus tombant. Fritzl, le compagnon de jeu que Hans aimait tant, peut-être aussi son concurrent auprès de leurs nombreuses compagnes, s'était heurté, en jouant au cheval, le pied contre une pierre, était tombé et son pied avait saigné. Le cheval d'omnibus, en tombant, avait rappelé à Hans cet accident. Il convient de remarquer que Hans, alors préoccupé d'autres questions, commence par nier que Fritzl soit tombé, événement qui cependant établit le lien entre les deux scènes. Il ne l'admet qu'à une phase ultérieure de l'analyse. Mais il est pour nous particulièrement intéressant d'observer comment la transformation de la libido en angoisse s'est projetée sur l'objet principal de la phobie, le cheval. Les chevaux étaient, de tous les grands animaux, ceux qui intéressaient le plus Hans ; jouer au cheval était son jeu préféré avec ses petits camarades. Je suspectais — ce que le père de Hans confirma quand je m'en enquis auprès de lui — que le père avait le premier servi à son fils de « cheval », et c'est ce qui permit, lors de l'accident de Gmunden, à la personne de Fritzl de se substituer à celle du père. Quand le refoulement eut provoqué le renversement des affects, Hans, qui, auparavant, avait trouvé tant de plaisir aux chevaux, devait nécessairement en prendre peur.

Mais nous l'avons déjà dit : c'est grâce à l'intervention du père de Hans que fut faite cette importante découverte relativement à l'efficiencia de la cause occasionnelle pathogène. Hans reste absorbé par son intérêt pour le « loup » et il nous faut enfin le suivre dans sa voie. Nous apprenons alors que

Hans avait autrefois coutume d'insister pour accompagner sa mère au W. C., et que, au temps où son amie Bertha remplaçait celle-ci auprès de lui, il renouvela avec elle cette tactique jusqu'à ce qu'il fût déconvert et qu'on le lui défendît. Le plaisir de regarder une personne aimée quand elle satisfait ses besoins naturels répond à une « intrication des pulsions », intrication dont nous avons déjà pu observer un exemple chez Hans. Le père se prête enfin également au symbolisme du « loumf » et reconnaît qu'il y a une analogie entre une voiture lourdement chargée et un corps chargé de faeces, entre la façon dont une voiture sort d'une porte et celle dont les faeces sortent du corps, etc.

Cependant, la position de Hans par rapport à l'analyse s'est, au regard des stades antérieurs, essentiellement modifiée. Auparavant, son père pouvait lui annoncer d'avance ce qui allait surgir ; alors Hans, d'après les dires paternels, trottait à la suite ; maintenant c'est lui qui court en avant d'un pas sûr et son père a peine à le suivre. Hans produit, sans l'entremise de personne, un fantasme nouveau : le serrurier ou le plombier a dévissé la baignoire dans laquelle Hans se trouve, et il lui a alors donné un coup dans le ventre avec son grand perçoir. De ce moment, le matériel qui surgit déborde de partout notre compréhension immédiate. Nous ne pourrions comprendre que plus tard que c'était là un *fantasme de procréation*, déformé par l'angoisse. La grande baignoire, où il est assis dans l'eau est le corps maternel ; le « perçoir », que le père a dès l'abord reconnu comme étant un grand pénis, est mentionné de par sa connexion avec « être né » (*Bohrer, geboren*). L'interprétation que nous sommes obligés de donner à ce fantasme semble, bien entendu, très étrange : avec ton grand pénis tu m'as percé = fait naître (*gebohrt = geboren*) et tu m'as mis dans le ventre de ma mère. Mais pour l'instant le fantasme échappe à son interprétation et ne sert à Hans que de chaînon lui permettant de poursuivre ce qu'il a à dire.

Hans a peur d'être baigné dans la grande baignoire, et cette angoisse est de nouveau une angoisse composite. Une part de celle-ci échappe encore à notre compréhension, l'autre s'explique bientôt en connexion avec le bain de sa petite sœur. Hans

avoue avoir désiré que sa mère, en baignant la petite fille, la laissât tomber dans le bain, de telle sorte qu'elle mourût. La peur de Hans pendant qu'on le baigne était, en vertu de son mauvais désir, la peur des représailles, la peur qu'en châtiement ce ne fût lui qui fût noyé. Hans abandonne maintenant le thème du « loumf » et passe aussitôt à celui de sa petite sœur. Mais nous pouvons pressentir ce que cette juxtaposition de thèmes signifie : la petite Anna est elle-même un « loumf », tous les enfants sont des « loumfs » et naissent comme des « loumfs ». Nous pouvons maintenant le comprendre : toutes les voitures de déménagement, tous les omnibus, tous les camions ne sont que des voitures « à la caisse de la cigogne », n'intéressent Hans que comme des représentations symboliques de la grossesse. Et il n'a pu, quand venait à tomber un cheval lourd ou lourdement chargé, y voir qu'un — accouchement —, une « mise bas » (*niederkommen*, venir en bas) (82). Ainsi le cheval qui tombe n'était pas seulement le père qui meurt mais aussi la mère qui accouche.

Et ici Hans nous fait une surprise à laquelle nous n'étions pas le moins du monde préparés. Il a très bien remarqué la grossesse de sa mère, qui se termina comme de juste par la naissance de sa petite sœur lorsqu'il avait trois ans et demi. Et il a très bien reconstruit en lui-même, du moins après l'accouchement, le réel état de choses, sans en faire part, il est vrai, à personne, peut-être sans être capable de l'exprimer. Tout ce qu'on pouvait alors observer était que Hans, aussitôt après l'accouchement, adopta une attitude extrêmement sceptique en face de tout ce qui était censé indiquer la présence de la cigogne. *Mais que — en opposition complète avec ses propos officiels — Hans ait su dans son inconscient d'où venait le bébé et où il était avant*, ceci est indubitablement démontré par cette analyse et en est peut-être le point le plus inébranlable.

La preuve la plus palpable en est fournie par le fantasme que Hans maintient avec tant de ténacité et qu'il orne de tant de détails accessoires, fantasme dans lequel Anna se serait trouvée avec eux à Gmunden l'été qui précéda sa naissance, où il est dit comment elle voyagea pour y aller et combien plus

(82) Voir note 65 page 494. (N. d. tr.)

elle pouvait alors y accomplir de choses qu'un an plus tard, après sa naissance. L'effronterie avec laquelle Hans raconte ce fantasme, les innombrables mensonges extravagants dont il l'entremêle ne sont rien moins que dénués de sens : tout ceci doit servir à le venger de son père à qui il garde rancune de l'avoir leurré avec la fable de la cigogne. C'est tout à fait comme s'il voulait dire : « Si tu m'as cru assez bête pour croire que la cigogne ait apporté Anna, alors je peux, en échange, te demander de prendre mes inventions pour vérité ». C'est en claire relation avec cet acte de vengeance du petit investigateur contre son père que lui succède le fantasme des chevaux que Hans taquine et bat. Ce fantasme a lui aussi deux parties constitutives : d'un côté, il a pour base la taquinerie à laquelle Hans vient justement de soumettre son père, de l'autre, il reproduit ces obscurs désirs sadiques de Hans dirigés contre sa mère qui s'étaient manifestés dans les fantasmes où Hans faisait des choses défendues, et que nous n'avions pas compris tout d'abord. Hans avoue aussi consciemment le désir de battre sa mère.

Nous ne rencontrerons maintenant plus beaucoup d'énigmes. Un fantasme obscur où il est question de manquer un train semble être le précurseur de l'idée ultérieure qu'aura Hans : remettre son père à sa grand-mère de Lainz, car dans ce fantasme il est question d'un voyage à Lainz et la grand-mère y paraît. Un autre fantasme, dans lequel un petit garçon donne 50.000 florins au conducteur, afin qu'il le laisse partir sur le wagon, semble presque être un plan d'acheter la mère au père dont la force résidait en effet pour une part dans sa richesse. C'est à ce moment que Hans confesse, avec une franchise qu'il n'avait jamais osé avoir auparavant, le désir de se débarrasser de son père et la raison de ce désir : parce que son père trouble son intimité avec sa mère. Ne soyons pas surpris de voir les mêmes désirs constamment réapparaître au cours de l'analyse, la monotonie ne provient en effet que des interprétations qui y sont adjointes. Pour Hans, ce ne sont pas là que des répétitions, mais ce sont des progrès continuels sur le chemin menant de l'allusion timide à la vision claire, pleinement consciente et libre de toute déformation.

Ce qui va suivre n'est plus que la confirmation par Hans des conclusions analytiques déjà établies grâce à nos interprétations. Par une action symptomatique ne pouvant prêter à aucune équivoque et qu'il déguise légèrement pour la bonne mais pas du tout pour son père, il montre comment il se représente une naissance. Mais si nous y regardons de plus près, Hans manifeste ici davantage, il fait ici allusion à quelque chose dont il ne sera ensuite plus question dans l'analyse. Il fait entrer par un trou rond dans le corps d'une poupée de caoutchouc un petit canif appartenant à sa mère et le fait ressortir en déchirant l'entre-jambe de la poupée. Les éclaircissements donnés peu après à Hans par ses parents, et lui enseignant que les enfants croissent de fait dans le corps de leur mère et sont poussés au dehors comme un « lounf » viennent trop tard : il ne peuvent apprendre à Hans rien de nouveau. Un autre acte symptomatique, en apparence accidentel, qui a lieu peu après, implique l'aveu que Hans a désiré la mort de son père, car juste au moment où son père parle avec Hans de ce désir de mort, celui-ci laisse tomber, c'est-à-dire jette par terre, un petit cheval avec lequel il jouait. Hans confirme encore, par tout ce qu'il dit, l'hypothèse d'après laquelle les voitures lourdement chargées représenteraient pour lui la grossesse de sa mère, et la chute du cheval l'accouchement. La plus jolie confirmation de tout ceci, la démonstration que les enfants sont pour lui des « lounfs » est fournie par l'invention du nom de « Lodi » appliqué à son enfant favori. Mais ce fait ne parvient que tardivement à notre connaissance, car nous apprenons que Hans jouait depuis longtemps déjà avec cet « enfant-saucisse » (83).

Nous avons déjà étudié les deux derniers fantasmes de Hans, avec lesquels sa guérison est achevée. L'un, celui du plombier, où celui-ci lui pose un nouveau et, comme le père le devine, un plus grand « fait-pipi », n'est pas une simple

(83) Une suite de croquis du brillant dessinateur Th.-Th. Heine, dans un numéro de *Simplicissimus*, illustre l'histoire de l'enfant d'un charcutier tombé dans la machine à faire les saucisses et qui, sous la forme d'une petite saucisse, est pleuré par ses parents, reçoit la bénédiction de l'Eglise et s'envole aux cieux. Cette idée de l'artiste semble, au premier abord, extraordinaire, mais l'épisode de Lodi dans l'analyse de Hans permet de la rapporter à sa source infantile.

répétition du fantasme précédent relatif au plombier et à la baignoire. C'est un fantasme de désir triomphal impliquant la victoire de Hans sur sa peur de la castration. Le deuxième fantasme, celui où Hans avoue le désir d'être marié avec sa mère et d'avoir d'elle beaucoup d'enfants, ne fait pas qu'épuiser le contenu des complexes inconscients de Hans, réveillés à la vue du cheval tombant et ayant engendré l'angoisse : il vient aussi corriger ce qui est absolument inacceptable dans cet ensemble de pensées, car, au lieu de tuer son père, Hans le rend inoffensif par la promotion qu'il lui accorde : épouser la grand-mère. La maladie comme l'analyse prennent à juste titre fin par ce fantasme.

*
* *

Au cours de l'analyse d'un cas, il est impossible d'obtenir une impression nette de la structure et du développement de la névrose. Ceci est le fait d'un travail synthétique auquel il faut ensuite se livrer. Si nous tentons une pareille synthèse de la phobie de notre petit Hans, nous prendrons pour point de départ la description de sa constitution, de ses désirs sexuels prédominants et des événements ayant précédé la naissance de sa petite sœur, toutes choses ayant déjà été rapportées dans les pages antérieures de ce travail.

L'arrivée de cette sœur apporta dans la vie de Hans bien des éléments nouveaux qui ne lui laissèrent dès lors plus de repos. D'abord, un certain degré de privation : au début une séparation temporaire d'avec sa mère, plus tard une diminution permanente des soins et de l'attention qu'elle lui donnait, attention et soins qu'il dut s'habituer à partager avec sa sœur. En second lieu, une reviviscence des plaisirs qu'il avait éprouvés quand on prenait soin de lui bébé, reviviscence due à tout ce qu'il voyait sa mère faire à sa petite sœur. Le résultat de ces deux influences fut l'intensification de ses besoins érotiques, qui en même temps commencèrent à ne pouvoir se satisfaire complètement. Il se dédommagea de la perte que lui avait causée l'arrivée de sa sœur en s'imaginant avoir des enfants lui-même, et tant qu'il fut à Gmunden — lors de son second séjour — et put jouer réellement avec

ces enfants, son besoin d'affection trouva une dérivation suffisante. Mais revenu à Vienne il se retrouva seul, reporta toutes ses exigences sur sa mère, et dut subir des privations nouvelles, ayant été exilé de la chambre de ses parents depuis l'âge de quatre ans et demi. Son excitabilité érotique intensifiée s'exprima alors en fantasmes qui évoquèrent parmi sa solitude les camarades de jeu de l'été écoulé, et en satisfactions autoérotiques régulières de par l'excitation masturbatrice des organes génitaux.

En troisième lieu, la naissance de sa sœur incita Hans à un travail mental que, d'une part, il ne pouvait mener à bonne fin et qui, d'autre part devait l'entraîner dans des conflits affectifs. Le grand problème se posa alors pour lui : *d'où viennent les enfants ?* le premier problème peut-être dont la solution fasse appel aux forces mentales de l'enfant, le problème dont l'énigme du Sphinx de Thèbes n'est sans doute qu'une version déformée. Hans rejeta l'explication qu'on lui proposait : la cigogne aurait apporté Anna. Il avait en effet remarqué que sa mère avait grossi pendant les mois ayant précédé la naissance de la petite fille, qu'elle s'était alitée, avait gémi pendant que la naissance avait lieu et était redevenue mince quand elle s'était relevée. Il en conclut par conséquent qu'Anna avait été dans le corps maternel et en était sortie comme un « loumf ». Hans pouvait se représenter l'acte d'enfanter comme une chose agréable en le rapportant à ses propres premières sensations agréables lorsqu'il allait à la selle ; il pouvait donc doublement souhaiter d'avoir lui-même des enfants : d'une part afin d'avoir le plaisir de les enfanter, d'autre part afin de les soigner (ceci en vertu d'une sorte de plaisir « par représsailles »). Il n'y avait dans tout cela rien pouvant mener Hans à des doutes ou à des conflits.

Mais il y avait là encore autre chose qui ne pouvait manquer de troubler Hans. Le père devait avoir eu quelque chose à faire avec la naissance de la petite Anna, car il déclarait que Hans et Anna étaient ses enfants. Cependant ce n'était pas le père, mais la mère, qui les avait mis au monde. Et ce père gênait Hans dans ses rapports avec sa mère. Quand il était là, Hans ne pouvait pas coucher avec sa mère, et quand celle-ci voulait prendre Hans dans son lit, le père se mettait à crier.

Hans avait éprouvé combien tout allait à souhait quand son père était absent, et le désir de se débarrasser de son père n'était que justifié. C'est alors que cette hostilité de Hans reçut un renforcement. Le père lui avait en effet conté le mensonge de la cigogne et lui avait par là rendu impossible de demander des éclaircissements sur ces sujets. Il n'empêchait pas seulement Hans d'être dans le lit de sa mère, il lui refusait encore le savoir dont Hans avait soif. Il mettait Hans à son désavantage dans les deux directions et ceci évidemment dans un but de profit personnel.

Cependant ce père, que Hans ne pouvait s'empêcher de haïr comme un rival, était le même que Hans avait aimé de toujours et qu'il devrait continuer à aimer, le père était son modèle, il avait été son premier camarade de jeu et avait pris soin de lui dès ses premières années : voilà ce qui donna naissance au premier conflit affectif, dès l'abord insoluble. En conformité avec l'évolution qu'avait suivie la nature de Hans, l'amour devait commencer par prendre la haute main et par réprimer la haine sans pouvoir cependant la supprimer, car cette haine recevait sans cesse un aliment nouveau de par l'amour de Hans pour sa mère.

Mais le père ne savait pas seulement d'où venaient les enfants, il faisait aussi quelque chose pour les faire venir, cette chose que Hans ne paraît qu'obscurément pressentir. Le « fait-pipi » devait avoir quelque chose à faire là-dedans, car celui de Hans éprouvait une excitation chaque fois que Hans pensait à ces choses, — et ce devait être un grand « fait-pipi », plus grand que celui de Hans. Si Hans prêtait attention à ces sensations prémonitoires, il devait supposer qu'il s'agissait d'un acte de violence à faire subir à sa mère; casser quelque chose, pénétrer dans un espace clos — tels étaient en effet les impulsions qu'il sentait en lui. Mais bien que les sensations éprouvées dans son pénis l'eussent ainsi mis sur la voie de postuler le vagin, il ne pouvait pourtant pas résoudre l'énigme, puisqu'à sa connaissance n'existait rien de semblable à ce que son pénis réclamait ; tout au contraire, la conviction que sa mère possédait un « fait-pipi » tel que le sien barrait le chemin à la solution du problème. La tentative de résoudre ce problème : que fallait-il faire à Maman pour qu'elle eût des enfants,

se perdait dans l'inconscient, et les deux impulsives actifs, l'hostile contre le père comme le sadiquement tendre envers la mère, restaient sans emploi, l'un en vertu de l'amour co-existant à côté de la haine, l'autre de par le désespèrement découlant des théories sexuelles infantiles.

C'est ainsi, en m'appuyant sur les résultats de l'analyse, que je suis obligé de reconstruire les complexes et désirs inconscients dont le refoulement et la reviviscence produisirent la phobie du petit Hans. Je le sais, j'attribue ainsi de grandes capacités mentales à un enfant de quatre à cinq ans, mais je me laisse guider par ce que nous avons récemment appris et je ne me tiens pas pour lié par les préjugés de notre ignorance. Peut-être eût-on pu utiliser la peur de Hans du « charivari fait avec les jambes » afin de combler encore des lacunes dans le dossier de notre démonstration. Hans, il est vrai, déclara que cela lui rappelait quand il donnait des coups de pied en tous sens parce qu'on voulait l'obliger à interrompre ses jeux pour aller faire « l'oumf », ce qui met cet élément de la névrose en rapport avec ce problème : Maman a-t-elle des enfants parce que ça lui plaît ou parce qu'elle y est forcée ? Mais je n'ai pas l'impression que ceci rende entièrement compte du « charivari fait avec les jambes ». Le père de Hans ne fut pas à même de confirmer ma suspicion que l'enfant eût observé un rapport sexuel de ses parents lorsqu'il dormait dans la chambre, et qu'une réminiscence de cette scène se réveillât ainsi en lui. Contentons-nous donc de ce que nous avons pu découvrir.

Il est difficile de dire sous quelle influence, dans la situation où se trouvait Hans et dont nous venons de brosser le tableau, un changement se produisit, un renversement de l'aspiration libidinale en angoisse. De quel côté commença le refoulement ? Il faudrait sans doute, pour pouvoir trancher ces questions, comparer entre elles cette analyse et plusieurs autres semblables. Ce qui fit pencher la balance fut-il l'incapacité *intellectuelle* de l'enfant à résoudre le difficile problème de la génération des enfants et à se mesurer avec les impulsives agressifs libérés par la vague approche de sa solution, ou bien fut-ce une incapacité *somatique*, sorte d'intolérance constitutionnelle, à supporter la satisfaction masturbatoire régulièrement pratiquée, (c'est-à-dire la simple continuité de l'excita-

tion sexuelle à un si haut degré d'intensité devait-il fatalement amener un renversement de l'affect ?) Je ne puis que poser ces questions sans y répondre jusqu'à ce qu'une expérience plus étendue vienne à notre secours.

Des considérations chronologiques empêchent d'attacher trop d'importance à la cause occasionnelle de l'éclosion de la maladie chez Hans, car il avait présenté des signes d'appréhension bien avant qu'il ait vu tomber dans la rue le cheval d'omnibus.

Toujours est-il que la névrose se rattache directement à cet événement fortuit et en garda une trace en ceci que le cheval fut élevé à la dignité d' « objet d'angoisse ». L'impression que reçut Hans en voyant tomber le cheval n'avait en elle-même aucune « force traumatisante » ; l'accident observé par hasard n'acquiesça sa grande efficacité pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans le cheval comme objet d'intérêt et de prédilection et qu'en liaison avec l'événement plus proprement traumatisant arrivé à Gmunden, lorsque Fritzl tomba en jouant au cheval, ce qui, par une voie associative aisée à parcourir, menait de Fritzl au père de Hans. Et toutes ces connexions n'auraient sans doute pas même suffi, si, grâce à la plasticité et à l'ambiguïté des rapports associatifs, la même impression ne s'était aussi montrée propre à réveiller le second des complexes aux aguets dans l'inconscient de Hans, celui de l'accouchement de sa mère. De cet instant la voie était ouverte au retour du refoulé, et ce retour s'opéra de la façon suivante : *le matériel pathogène fut remodelé et transposé sur le complexe des chevaux et les affects concomitants furent uniformément transformés en angoisse.*

Il est intéressant d'observer que le contenu idéatif de la phobie telle qu'elle se présentait alors dut être soumis encore à un autre processus de déformation et de substitution avant de parvenir à la conscience. La première expression verbale de l'angoisse qu'employa Hans fut : « le cheval va me mordre » ; or, elle émane d'une autre scène arrivée à Gmunden qui, d'une part, est en rapport avec les souhaits hostiles de Hans contre son père, d'autre part, rappelle la mise en garde contre l'onanisme. Une influence dérivatrice, peut-être venant des parents, s'était ici fait sentir ; je ne suis pas certain que

les notes relatives à Hans fussent alors assez exactement tenues pour nous permettre de décider s'il avait donné cette expression à son angoisse *avant ou seulement après* que sa mère l'avait pris à parti au sujet de sa masturbation. J'inclinerais à croire que ce ne fut qu'après, bien que ceci fût en contradiction avec ce qui est rapporté dans l'histoire du malade. En tous cas, il est évident que partout le complexe hostile de Hans contre son père recouvre le complexe libidinal relatif à sa mère. De même, dans l'analyse, ce fut celui qui fut le premier découvert et résolu.

Dans d'autres cas morbides il y aurait bien davantage à dire relativement à la structure, au développement et à la diffusion d'une névrose. Mais l'histoire de la maladie de notre petit Hans est très courte, elle est aussitôt après son début remplacée par l'histoire de son traitement, et bien qu'au cours du traitement la phobie ait semblé continuer à se développer, s'étendre à des objets nouveaux et poser des conditions nouvelles, le père de Hans, qui traitait lui-même la névrose, eut naturellement une vision assez juste des choses pour ne voir là que la simple venue au jour du matériel déjà existant et non des productions nouvelles qu'on pût mettre à charge à la thérapeutique. Il ne faut pas toujours, quand on traite d'autres cas, compter sur autant de compréhension.

Avant de pouvoir considérer cette synthèse comme achevée, il me faut observer le cas sous un autre angle. Nous serons par là transportés au cœur même des difficultés inhérentes à la compréhension des états névrotiques. Nous voyons comment notre petit patient devient la proie d'une grande poussée de refoulement qui frappe justement ses composantes sexuelles dominantes (84). Il renonce à l'onanisme, il repousse avec dégoût tout ce qui lui rappelle les excréments et le fait de regarder d'autres personnes satisfaire leurs besoins naturels. Cependant ce ne sont pas ces composantes-là qui sont réveillées par la cause occasionnelle de sa maladie (le spectacle du cheval tombant) ni qui fournissent le matériel des symptômes, le contenu de la phobie.

(84) Le père de Hans a même observé que concurremment à ce refoulement une part de sublimation se manifeste chez Hans. Dès le début de son état anxieux, Hans manifeste une recrudescence d'intérêt pour la musique et son don musical héréditaire commence à se développer.

Ceci nous permet de faire ici une distinction radicale. Nous arriverons sans doute à une plus profonde compréhension du cas morbide en nous adressant à ces autres composantes qui remplissent les deux dernières conditions sus mentionnées. Ce sont là des aspirations qui avaient déjà auparavant été réprimées, et qui, autant que nous pouvons voir, ne purent jamais s'exprimer sans inhibition : sentiments hostiles et jaloux contre son père, impulses sadiques, répondant à une sorte de prescience du coït, contre sa mère. Ces répressions précoces conditionnent peut-être la disposition à la névrose ultérieure. Ces tendances agressives ne trouvent chez Hans aucune issue, et, lorsqu'en un temps de privation et d'excitation sexuelle accrue, elles veulent, renforcées, se frayer un chemin, alors éclate ce combat que nous nommons « phobie ». Au cours de celle-ci, une partie des représentations refoulées, sous un aspect déformé et transcrit sur un autre complexe, se fraie un chemin jusqu'à la conscience comme contenu de la phobie. Mais il ne saurait y avoir de doute ; c'est là un piètre succès. La victoire demeure au refoulement *qui saisit l'occasion d'étendre son empire sur d'autres composantes encore que sur celles qui s'étaient rebellées*. Ceci ne change rien au fait que l'essence de la maladie de Hans dépendît entièrement de la nature des composantes instinctives qu'il s'agissait de repousser. Le contenu de la phobie était tel qu'une grande restriction dans la liberté de se mouvoir en devait résulter : tel en était aussi le but. Elle était ainsi une réaction puissante contre les obscurs impulses moteurs qui étaient particulièrement dirigés contre la mère. Le cheval avait toujours représenté pour Hans le plaisir de se mouvoir. (« Je suis un jeune cheval » dit Hans en sautant en tous sens) mais comme le plaisir de se mouvoir implique l'impulse au coït, le plaisir de se mouvoir est frappé de restrictions par la névrose et le cheval est élevé au rôle d'emblème de la terreur. Il semblerait qu'il ne restât dans la névrose rien d'autre, aux instincts refoulés, que l'honneur de fournir à l'angoisse des prétextes pour apparaître dans la conscience. Mais quelque éclatante que soit dans la phobie la victoire des forces opposées à la sexualité, la nature même de cette maladie, qui est d'être un compromis, pourvoit à ce que le refoulé n'en reste pas là. La

phobie du cheval est après tout pour Hans un obstacle à aller dans la rue et peut lui servir de moyen pour rester à la maison auprès de sa mère chérie. Ainsi sa tendresse pour sa mère arrive victorieusement à ses fins ; le petit amoureux se cramponne de par sa phobie même à l'objet de son amour, bien qu'à coup sûr des mesures aient été prises pour le rendre inoffensif. Le caractère particulier d'une affection névrotique se manifeste dans ce double résultat.

Alfred Adler, dans un travail fort suggestif (85), a récemment exprimé l'idée que l'angoisse est engendrée par la répression de ce qu'il appelle l'« instinct d'agression », et il a attribué à cet instinct, grâce à une synthèse étendue, le rôle principal dans ce qui advient aux hommes, que ce soit « dans la vie ou dans la névrose ». La conclusion à laquelle nous sommes arrivés et d'après laquelle, dans ce cas de phobie, l'angoisse s'expliquerait par le refoulement de ces tendances agressives (des hostiles contre le père et des sadiques contre la mère), semble apporter une confirmation éclatante au point de vue du Dr Adler. Et cependant je n'ai jamais pu acquiescer à cette manière de voir, et je la considère comme une généralisation trompeuse. Je ne puis me résoudre à admettre un instinct spécial d'agression à côté des instincts déjà connus de conservation et sexuels, et de plain pied avec eux (86). Il me paraît qu'Adler a mis à tort comme hypostase d'un instinct spécial ce qui est un attribut universel et indispensable de tous les instincts, justement leur caractère « instinctif », impulsif, ce que nous pouvons décrire comme étant la capacité de mettre la motilité en branle. Des autres instincts il ne resterait alors plus rien d'autre que leur relation à un certain

(85) « Der Aggressionsbetrieb im Leben und in der Neurose » 1908. C'est le travail auquel j'ai déjà emprunté plus haut le terme d'intrication des pulsions.

(86) *Note additionnelle de 1923*. — Ceci a été écrit en un temps où Adler semblait encore se tenir sur le terrain de la psychanalyse, avant qu'il n'eût mis en avant la « protestation mâle » et nié le refoulement. J'ai dû depuis, moi aussi, poser l'existence d'un « instinct d'agression », mais celui-ci n'est pas le même que celui d'Adler. Je préfère l'appeler « instinct de destruction » ou « instinct de mort » (voir *Par-delà le Principe du Plaisir et le Moi et le Soi*). L'opposition entre cet instinct et les instincts libidinaux se manifeste dans la polarité connue de l'amour et de la haine. Ma désapprobation du point de vue d'Adler, qui confisque une caractéristique générale des instincts en faveur d'un seul, n'en est pas modifiée.

but, puisque leurs rapports aux moyens d'atteindre celui-ci leur auraient été enlevés par l' « instinct d'agression ». En dépit de toute l'incertitude et de toute l'obscurité de notre théorie des instincts, je préfère m'en tenir provisoirement à notre conception actuelle, qui laisse à chaque instinct sa propre faculté de devenir agressif, et dans les deux instincts qui ont été refoulés chez Hans j'incline à reconnaître des composantes depuis longtemps familières de la libido sexuelle.

III

Je vais maintenant aborder ce qui, je l'espère, sera une discussion brève de ce que la phobie du petit Hans a pu nous apprendre de général et d'important concernant la vie et l'éducation des enfants. Mais auparavant il me faudra retourner à l'objection si longtemps tenue en réserve : Hans serait un névropathe, un « dégénéré », aurait une hérédité chargée, ne serait pas un enfant normal, duquel on pourrait conclure à d'autres. Cela me fait depuis longtemps de la peine quand je pense à la façon dont tous les sectateurs de l' « homme normal » vont tomber sur notre pauvre petit Hans, dès qu'ils vont apprendre qu'on peut en effet trouver chez lui une « tare » héréditaire. Sa jolie mère était, en effet, devenue la proie d'une névrose, due à un conflit, du temps où elle était jeune fille. J'avais pu alors lui être de quelque secours et de là dataient de fait mes rapports avec les parents de Hans. Ce n'est que timidement que j'oserai avancer quelques considérations en faveur de celui-ci.

D'abord, Hans n'est pas ce qu'on entend, à proprement parler, par un enfant « dégénéré », héréditairement marqué pour la névrose. Tout au contraire, il est physiquement bien bâti, et c'est un gai et aimable compagnon, à l'esprit éveillé, capable de donner du plaisir à d'autres encore qu'à son père. Sa précocité sexuelle ne souffre évidemment aucun doute, mais nous manquons ici, pour nous former un jugement sain, de matériel de comparaison. Je vois, par exemple, d'après une enquête collective poursuivie en Amérique, que des choix de l'objet et des sentiments amoureux tout aussi précoces ne sont

pas rares chez les garçons, et nous savons la même chose en ce qui touche à l'enfance de maint « grand » homme, comme on les appelle plus tard. J'inclinerai par suite à croire que la précocité sexuelle est dans une corrélation rarement en défaut avec la précocité intellectuelle, et qu'on la rencontre, par conséquent, plus souvent qu'on ne s'y attendrait chez les enfants les plus doués.

Je ferai en outre observer en faveur de Hans (j'avoue ouvertement ma partialité) qu'il n'est pas le seul enfant ayant, à un moment ou l'autre de son enfance, été frappé d'une phobie. De telles maladies sont, cela est connu, extraordinairement fréquentes, même chez des enfants pour qui l'éducation, en matière de sévérité, ne laisse rien à redire. Les enfants en question deviennent plus tard un peu névrosés ou bien ils restent bien portants. On réduit, en leur criant après dans la nursery, leurs phobies au silence, car elles sont inaccessibles au traitement et sont certes très gênantes. Elles rétrocedent alors au bout de quelques mois ou de quelques années, et guérissent en apparence ; mais personne ne saurait dire quelles altérations psychologiques nécessite une semblable « guérison » ni quelles modifications de caractère elle implique. Mais si nous prenons en traitement pour une cure psychanalytique un névrosé adulte dont la maladie ne se soit, dirons-nous, manifestée qu'à l'âge de la maturité, nous découvrirons régulièrement que sa névrose se relie à une angoisse infantile et qu'elle en est de fait la continuation ; on dirait qu'un fil continu et ininterrompu d'activité psychique, parti de ces conflits de l'enfance, est resté ensuite intriqué à tout le tissu de sa vie, et ceci que le premier symptôme de ces conflits ait persisté ou qu'il ait disparu sous la pression des circonstances. Je crois donc que notre Hans n'a peut-être pas été plus malade que beaucoup d'autres enfants qu'on ne stigmatise pas du terme de « dégénérés », mais comme il était élevé loin de toute intimidation, avec autant d'égards et aussi peu de contrainte que possible, son angoisse a osé se montrer plus hardiment que chez d'autres. Une « mauvaise conscience » et la peur des punitions lui manquaient, et ces mobiles doivent certes contribuer chez d'autres enfants à « diminuer » l'angoisse. Il me paraît que nous nous préoccupons trop des symptômes

et nous soucions trop peu de ce dont ils proviennent. Et quand nous élevons des enfants nous voulons simplement être laissés en paix, n'avoir pas de difficultés, bref nous visons à faire un « enfant modèle » sans nous demander si cette manière de faire est bonne ou mauvaise pour l'enfant. Je peux en conséquence me figurer qu'il fut salutaire pour notre Hans d'avoir eu cette phobie, parce qu'elle attira l'attention de ses parents sur les inévitables difficultés auxquelles un enfant doit faire face quand, au cours de son éducation de civilisé, il doit surmonter les composantes instinctives innées de sa nature, et parce que c'est le trouble que subit Hans qui appela son père à son secours. Il se peut que maintenant Hans ait un avantage sur les autres enfants, en ceci qu'il ne porte plus en lui ce germe de complexes refoulés qui ne doit jamais être sans importance, causant à des degrés divers une déformation du caractère quand ce n'est pas une disposition à la névrose ultérieure. Je suis enclin à penser ainsi, mais je ne sais si beaucoup d'autres personnes partageront mon opinion, je ne sais pas davantage si l'expérience me donnera raison.

Il me faut maintenant le demander : quel mal a été fait à Hans en amenant au jour ces complexes qui sont non seulement refoulés par les enfants mais redoutés par les parents ? Le petit garçon a-t-il esquissé le moindre « attentat » contre sa mère ? A-t-il remplacé par des actes les mauvaises intentions qu'il nourrissait contre son père ? Certes, c'est ce qu'auront craint bien des médecins qui méconnaissent la nature de la psychanalyse et s'imaginent qu'on renforce les mauvais instincts en les rendant conscients. Ces « sages » agissent donc logiquement quand ils nous supplient au nom du ciel de ne pas toucher aux choses dangereuses qui se cachent derrière une névrose. Mais ils oublient ce faisant qu'ils sont médecins, et leurs avertissements ressemblent étrangement à ceux du Dogberry de Shakespeare, dans « Beaucoup de bruit pour rien » (87), quand celui-ci donne de même à la sentinelle le conseil d'éviter tout contact avec les voleurs ou malfaiteurs

(87) *Much ado about nothing*. Acte III, Scène III. Dogberry : If you meet a thief, you may suspect him, by virtue of your office, to be no true man ; and, for such kind of men, the less you meddle, or make with them, why, the more is for your honesty. (N. d. tr.)

qui pourraient survenir : « car moins on fréquente pareille racaille, mieux il en est pour votre honnêteté » (88).

Tout au contraire, les seules conséquences de l'analyse sont que Hans se remet, n'a plus peur des chevaux, et qu'il devient plutôt familier avec son père, ce que celui-ci rapporte amusé. Mais ce que le père perd en respect, il le regagne en confiance : « J'ai cru, dit Hans, que tu savais tout parce que tu as su ça à propos du cheval. » L'analyse n'annihile en effet pas le *résultat* du refoulement ; les instincts en leur temps réprimés demeurent réprimés. Mais l'analyse obtient ses succès par un autre moyen, elle remplace le refoulement, qui est un processus automatique et excessif, par une maîtrise tempérée et appropriée des instincts exercée à l'aide des plus hautes instances psychiques, en un mot, *elle remplace le refoulement par la condamnation*. Elle nous semble apporter là le témoignage depuis longtemps recherché, prouvant que la conscience a une fonction biologique et qu'avec son entrée en scène un avantage important est assuré (89).

Si j'avais été seul maître de la situation, j'aurais osé fournir encore à l'enfant le seul éclaircissement que ses parents lui refusèrent. J'aurais apporté une confirmation à ses prémonitions instinctives en lui révélant l'existence du vagin et du coït, j'aurais ainsi largement diminué le résidu non résolu qui restait en lui et j'aurais mis fin à son torrent de questions. Je suis convaincu qu'il n'aurait perdu, de par ces éclaircissements, ni son amour pour sa mère ni sa nature enfantine, et qu'il aurait compris lui-même que ses préoccupations relatives à ces importantes, voire même imposantes questions,

(88) Je ne puis réprimer ici une question étonnée. D'où mes contradicteurs tirent-ils leurs si sûres connaissances relativement au rôle possible ou non des instincts sexuels refoulés dans l'étiologie des névroses, et à la nature de ce rôle, s'ils ferment la bouche à leurs malades dès qu'ils commencent à parler de leurs complexes et des rejetons de ceux-ci ? Les seules sources de connaissances qui leur restent accessibles sont alors mes propres écrits et ceux de mes adhérents.

(89) *Note additionnelle de 1923*. J'emploie ici le mot de conscience en un sens que j'ai évité depuis, pour désigner nos processus normaux de pensée, c'est-à-dire ceux qui sont capables de parvenir à notre conscience. Nous savons que de tels processus mentaux peuvent aussi avoir lieu *préconsciemment* et nous ferons bien de considérer leur « conscience » d'un point de vue purement phénoménologique. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de contredire par là l'attente d'après laquelle le « fait de devenir conscient » ne remplirait pas aussi une fonction biologique.

devaient pour le moment entrer en repos, jusqu'à ce que son désir de devenir grand se fût réalisé. Mais l'expérience pédagogique ne fut pas conduite aussi loin.

Qu'aucune frontière nette n'existe entre les « nerveux » et les « normaux », enfants ou adultes ; que la notion de « maladie » n'ait qu'une valeur purement pratique et ne soit qu'une question de plus ou de moins ; que la prédisposition et les éventualités de la vie doivent se combiner afin que le seuil au-delà duquel commence la maladie soit franchi ; qu'en conséquence de nombreux individus passent sans cesse de la classe des bien portants dans celle des malades nerveux et qu'un nombre bien plus restreint de malades fassent le même chemin en sens inverse, ce sont là des choses qui ont été si souvent dites et qui ont trouvé tant d'écho que je ne suis certes pas seul à les soutenir. Il est pour le moins très vraisemblable que l'éducation de l'enfant exerce une influence puissante en bien ou en mal sur cette prédisposition dont nous venons de parler et qui est l'un des facteurs de la névrose, mais à quoi l'éducation doit viser et en quoi elle doit intervenir, voilà qui semble encore très difficile à dire. Elle ne s'est jusqu'à présent proposé pour tâche que la domination, plus justement la répression des instincts ; le résultat n'est nullement satisfaisant et là où ce processus a été réussi ce ne fut qu'au profit d'un petit nombre d'hommes privilégiés dont il n'a pas été requis qu'ils réprimassent leurs instincts. Personne non plus ne s'est informé par quelles voies et au prix de quels sacrifices cette répression des instincts gênants a été accomplie. Vient-on à substituer à cette tâche une autre, celle de rendre l'individu capable de culture et socialement utilisable, tout en réclamant de lui le plus petit sacrifice possible de son activité propre, alors les clartés que la psychanalyse nous a fournies relativement à l'origine des complexes pathogènes et au noyau de toute névrose peuvent prétendre à être regardées par l'éducation comme des guides inestimables dans la conduite à tenir envers les enfants. Quelles conclusions pratiques peuvent s'ensuivre, et jusqu'où l'expérience sanctionnera l'application de celles-ci au sein de notre système social actuel, j'abandonne ces questions à l'examen et à la décision d'autres juges.

Je ne puis prendre congé de la phobie de notre petit patient sans exprimer une idée qui conféra pour moi à cette analyse (ayant mené à la guérison) une valeur particulière. Elle ne m'a, à strictement parler, rien appris de nouveau, rien que je n'aie déjà été à même de deviner — souvent sous une forme moins distincte et moins immédiate — de par les analyses d'autres patients traités dans la maturité de l'âge. Mais les névroses de ces autres malades pouvaient toutes être rattachées aux mêmes complexes infantiles que nous avons découverts derrière la phobie de Hans. Je suis donc tenté d'attribuer à cette névrose infantile une importance toute spéciale en tant que type et que modèle, tout comme si la multiplicité des phénomènes névrotiques de refoulement et l'abondance du matériel pathogène ne les empêchaient pas d'être dérivés d'un très petit nombre de processus agissant toujours sur les mêmes complexes idéatifs.

Epilogue (1922)

Voici quelques mois — au printemps de 1922 — un jeune homme se présenta à moi et me dit être le « petit Hans », dont la névrose infantile avait fait l'objet du travail que j'avais publié en 1909. Je fus très content de le revoir, car deux ans environ après la conclusion de son analyse je l'avais perdu de vue et depuis plus de dix ans je ne savais ce qu'il était devenu. La publication de cette première analyse d'un enfant avait causé un grand émoi et encore plus d'indignation ; on avait prédit tous les malheurs au pauvre petit garçon, violé dans son innocence en un âge si tendre et victime d'une psychanalyse.

Mais aucune de ces appréhensions ne s'était réalisée. Le petit Hans était maintenant un beau jeune homme de dix-neuf ans. Il déclara se porter parfaitement et ne souffrir d'aucun malaise ni inhibition. Non seulement il avait traversé sans dommage la puberté, mais il avait encore bien supporté l'une des plus dures épreuves pour sa vie sentimentale. Ses parents avaient, en effet, divorcé et chacun d'eux avait contracté un nouveau mariage. En conséquence il vivait seul, mais était en bons rapports avec chacun de ses parents et regrettait seulement que la dissolution de la famille l'eût séparé de sa sœur cadette qu'il aimait tant.

L'une des choses que me dit le petit Hans me sembla particulièrement curieuse. Je ne me risquerai pas non plus à en donner une explication. Lorsqu'il vint à lire l'histoire de sa maladie, me dit-il, le tout lui sembla quelque chose d'étranger, il ne se reconnaissait pas, ne pouvait se souvenir de rien,

et ce n'est qu'en arrivant au voyage à Gmunden que s'éveilla en lui une très faible lueur de souvenir : ce pouvait bien être lui dont il s'était agi là. Ainsi l'analyse n'avait pas préservé l'événement de l'amnésie, mais en était devenue elle-même la proie. Il en advient parfois de même pendant le sommeil à celui qui est familiarisé avec la psychanalyse. On est réveillé par un rêve, on décide de l'analyser sans délai, on se rendort satisfait du résultat de ses efforts. Mais le lendemain matin et le rêve et l'analyse sont oubliés.

L'identification d'une fille à sa mère morte

par Marie BONAPARTE (1).

I. — L'HALLUCINATION A LA CIGOGNE.

Quand j'avais quatre ans, le surlendemain de notre retour de la mer à Paris, en septembre, je fus prise tout à coup, un matin au réveil, d'une violente hémoptysie. Le médecin diagnostiqua une « congestion pulmonaire ». Les poumons étaient si engorgés, mon état si grave que le médecin le déclara le soir : je ne passerais sûrement pas la nuit. La mère de mon père, qui m'élevait — ma mère étant morte de ma naissance — télégraphia à mon père, qui voyageait alors dans les Balkans, de revenir.

Mais je passai la nuit et me réveillai, le lendemain matin. Mon père, à son retour, retrouva son enfant unique, et il suffit de quelques mois dans le Midi pour définitivement me guérir.

Je ne me souviens pas du crachement de sang, bien que mes premiers souvenirs remontent plus haut que ma quatrième année. J'ignorai même, toute mon enfance, que j'eusse craché le sang. Ma grand-mère, et les femmes, déjà âgées, qui m'élevaient, ainsi que notre médecin aux idées surannées, m'entouraient de soins excessifs et absurdes, me privant d'air, de sorties l'hiver, m'interdisant de me laver même les mains à l'eau froide. « Vous savez bien, chuchotait-on, ce qui est arrivé. Pourvu que ce ne soit pas comme sa mère ! » Mais ce qui était arrivé, nul ne le disait, ni au dehors, de crainte qu'on ne me crût malade « de la poitrine », ni à moi, pour ne pas « m'ef-

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 1^{er} mai 1928.

frayer ». Bien entendu, tout ce mystère entourant un sombre et vague événement qui écrasait ma vie, était justement fait pour m'épouvanter.

Je me souvenais cependant d'une chose, d'un événement féerique, extraordinaire. Un matin, quand j'étais très petite encore, je devais avoir environ quatre ans — un matin, en m'éveillant, couchée, dans mon petit lit, sur le dos, j'avais vu, sous les rideaux de mousseline blanche ombrageant mon lit, posé juste sur mon bas-ventre, un haut, grand et radieux oiseau, paré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il était dressé sur une seule de ses longues pattes et me regardait, la tête un peu de côté ; il avait un énorme bec, épais, long et pointu, il ressemblait à un héron, un ibis, un flamant, un marabout, une cigogne, une grue ? je n'aurais su le dire. J'ignorais, d'ailleurs, alors le nom de la plupart de ces oiseaux. Mais jamais je n'avais rien vu d'aussi beau que ce grand oiseau irisé de mille couleurs, cependant jamais rien, non plus, d'aussi terrible. La magnifique et effrayante vision s'était bientôt évanouie, j'avais passé ensuite toute la journée au fond de mon petit lit, dans le noir, les rideaux baissés, car j'étais alors très malade, et je me souviens des voix, des pas étouffés des grandes personnes, dans les autres chambres, qui me semblaient si lointains, si lointains, comme si j'avais alors été dans un autre monde.

C'est au sujet de cette vision du grand oiseau que j'appris le mot « hallucination ». J'avais, en effet, conté la chose, j'avais fort bien perçu, en voyant s'évanouir dans l'air, avec le plein réveil, les contours irisés de l'oiseau, qu'il n'était pas réel, et l'on me dit qu'une telle vision, qui ressemblait à un rêve, mais qu'on avait éveillée, s'appelait de ce mot étrange : « hallucination ».

Cependant le grand oiseau, messenger, me semblait-il, d'un pays mystérieux et terrible, devait garder longtemps son secret.

Ce n'est que cette année que j'appris quel était son message, au cours de l'analyse que je poursuis, depuis deux ans, chez le Professeur Freud. Je donnerai, dans l'ordre où elles apparurent, les deux principales chaînes d'associations qui menèrent à déchiffrer l'énigme de l'oiseau.

1° *L'oiseau était un grand échassier, posé sur une de ses*

pattes. J'avais été, la veille de mon hallucination, juste le lendemain de notre retour du bord de la mer, au Jardin d'Acclimatation. J'étais alors dans une période de défi têtue : en revenant de Dieppe, dans le train, on n'était pas parvenu, jusqu'à Paris, à me faire quitter la fenêtre ouverte du wagon, où j'aspirais le vent du soir et l'odeur du train avec une volupté sauvage. De même, le lendemain, au Jardin d'Acclimatation, on ne parvenait pas à m'arracher de l'endroit où, clouée sur place d'admiration, j'observais, à travers les barreaux de leur grille, les grues cendrées ou huppées se livrant à leurs danses bizarres. On en avait conclu que j'avais « pris froid », et à la fenêtre du **train et sur la terre froide** du Jardin d'Acclimatation, d'où ma « congestion pulmonaire » et mon hémoptysie (2).

Au Jardin d'Acclimatation, il y avait aussi sans doute alors un marabout. Mais sûrement aussi, dans leurs cages, les flamants roses d'Égypte, dont la couleur me ravissait. J'aurais pu demeurer des heures à les contempler, l'une de leurs fines pattes plongeant dans l'eau de leur petit bassin, l'autre relevée sous leur aile, où leur tête et leur cou parfois aussi disparaissaient. Je croyais d'ailleurs alors qu'ils s'appelaient ibis. Mais la veille de ma maladie, c'étaient les grues qui m'avaient fascinée. J'ignorais d'ailleurs alors aussi jusqu'à leur nom, je les prenais, en ce temps-là, pour des sortes de cigognes, et ce n'est que bien plus tard, en revoyant leurs danses, que je les reconnus.

De cigognes, je n'en avais jamais vu de vraies, mais j'en avais entendu parler. C'était sans doute par mon institutrice, une Irlandaise mariée à un Allemand, entrée chez nous vers ce temps-là. Elle commençait à m'apprendre l'anglais et l'allemand, et me montrait et m'expliquait aussi des livres d'images. Dans l'un de ceux-ci, que j'avais alors peut-être même avant son entrée chez nous, il y avait sur la page droite une gravure en couleur que je vois encore devant moi. Elle représentait un village d'Alsace, avec, sur le haut d'une cheminée,

(2) J'ai appris, depuis que j'ai écrit ceci, d'une dame qui vit encore et qui nous accompagnait alors dans ce voyage, que c'est de la fenêtre de l'omnibus menant de notre maison à la gare, à Dieppe, qu'on ne pouvait m'arracher. La même personne m'a confirmé mon hémoptysie le matin au réveil.

au premier plan, une cigogne perchée sur une patte. Or l'on m'avait dit en me la montrant — mon institutrice ou d'autres avant elle — que les cigognes avaient cette mission extraordinaire d'apporter les enfants. J'aurais tant voulu en voir, des cigognes sur les cheminées. Mais sur les cheminées des maisons de Paris, il n'y en avait jamais — il eût fallu aller jusqu'en Alsace — et j'en étais réduite à prendre pour des cigognes les grues du Jardin d'Acclimatation.

2° *Le grand oiseau avait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.* C'est cela qui est le plus énigmatique. Les cigognes, en effet, n'ont pas le plumage irisé, pas plus qu'aucun des grands échassiers auxquels j'aurais pu penser, grue, héron, marabout, ou même flamant rose. J'avais beau nommer alors le flamant ibis, ce qui ressemble à iris, je ne crois pas avoir connu à quatre ans ce nom mythologique de l'arc-en-ciel.

Je pense d'abord, à propos des irisations merveilleuses du grand oiseau, à l'arc-en-ciel lui-même, qui semble descendu du ciel, s'appuyer sur la terre, la pénétrer. J'aimais beaucoup, enfant, les cieux, les astres, les météores. Je pense ensuite, au sujet des irisations de l'oiseau, au rouget que regardaient, dit-on, les Romains du Bas-Empire, mourir, pour jouir, avant de le manger, de toutes les irisations par lesquelles il passe au cours de son agonie. Horrible et raffinée me semblait cette histoire. Mais ce n'est que plus tard que je la lus. A quatre ans, je l'ignorais encore.

Et tout-à-coup, je me souviens. Il y a quelque chose que j'avais sûrement déjà entendu conter lorsque j'avais quatre ans. C'était, bien entendu, que ma mère, cet être idéal de charme et de douceur qu'on me vantait et qui portait le même nom que moi : Marie, était morte pour m'avoir donné la vie. Ma mère morte, je l'avais même vue. Sur le tableau, la grande

(3) En pays de langue allemande, les cigognes jouent, vis-à-vis des enfants qui viennent au monde, le rôle que jouent chez nous, les *choux*. Cf. la note de la page 416. E. P.

aquarelle accrochée par ma grand-mère dans le salon, et où ma mère apparaissait, couchée sur le dos sur son lit, en robe blanche comme une mariée, et pâle, pâle. Je pouvais voir ce tableau tous les jours. Ma mère était morte un mois après ma naissance, le soir du premier jour où elle s'était relevée, d'une « embolie », mot qu'il me semble avoir su de toujours. Elle avait eu à peine le temps de monter sur son lit et d'appeler mon père, en disant qu'elle se mourait. Tel était le résultat de devenir mère. Et tel était le résultat d'une autre cause encore. Ma mère avait connu mon père chez une dame russe qu'on me menait voir parfois ; elle était toujours couchée, parce qu'elle avait, disait-on, « un champignon dans la tête », elle me semblait très belle, dans son lit toujours orné de dentelles, et fumant sans cesse des cigarettes embaumées. Cette dame, paraît-il, — ma grand-mère le contait souvent — avait reçu en reconnaissance, du jeune couple, un cadeau. Mais comme on ne pouvait « donner » à cette dame de l'argent, ma mère et mon père lui avaient « acheté » un de ses plus beaux bijoux russes, payé une centaine de mille francs. Ma grand-mère parlait souvent de ce bijou en ayant l'air de penser qu'il ne valait pas ce prix : une opale, cependant, disait-elle, grosse « comme un œuf » et entourée de beaux diamants. Je n'avais jamais vu ce bijou, tous les bijoux de ma mère, dont j'avais hérité, devant rester enfermés, disait-on, jusqu'à ma majorité à la Banque, lieu mystérieux, lointain. Mais j'en avais entendu parler certes déjà dès mes quatre ans, quand on me menait chez la dame russe, ou bien quand ma grand-mère, qui possédait beaucoup de petits bijoux et me les montrait, y avait un jour trouvé une opale. La grande opale était revêtue pour moi d'une auréole magique, surtout parce que les femmes qui m'entouraient contaient à son sujet encore une autre histoire. Cette histoire ressemblait aux contes où sévit la mauvaise fée. L'opale, disait-on, était une pierre qui porte malheur. La grande opale, achetée lors de son mariage par ma mère, lui avait porté malheur : elle était morte dès son premier enfant. Pourtant, comme elle avait désiré être mère ! Mariée à vingt ans, elle avait dû attendre plus d'un an avant de savoir qu'elle le serait. Elle désespérait alors de le devenir jamais. Puis j'étais venue, et à vingt-deux ans, elle était morte. Il était curieux, cependant, qu'elle eût possédé

cette énorme opale, disait ma grand-mère elle-même, s'il est tout à fait faux que les opales portent malheur. Voilà ce que j'avais déjà dû entendre dire dès ma quatrième année, car on en parlait souvent à la maison.

J'avais certes aussi entendu dire autre chose. Ma mère aurait été « faible de la poitrine », et crachait le sang. Ma grand-mère avait beau parfois ajouter ce que le médecin aurait affirmé, que « ça venait de la gorge », ma mère ayant eu des « granulations », on n'en chuchotait pas moins. Ma mère crachait le sang, voilà ce que j'avais sûrement entendu dire avant mes quatre ans, ce sujet étant à l'ordre du jour chez nous, si tôt encore après la mort de ma mère.

L'hallucination du grand oiseau irisé commence à s'élucider. Ainsi, le grand oiseau est, d'une part, symbolisme général, la cigogne, l'oiseau phallique qui apporte les enfants, d'autre part — symbolisme à moi particulier — l'oiseau irisé dont les couleurs d'arc-en-ciel rappellent celles de l'opale, grosse comme un œuf, qui porta malheur à ma mère. Je n'avais jamais vu cette opale, mais je l'ai dit plus haut, j'en avais sûrement vu d'autres, ma grand-mère ayant beaucoup de petits bijoux et, en me les montrant, un jour, elle avait dû me parler de la grande opale, à propos d'une autre plus petite, dont j'avais alors admiré les magiques reflets, avec attrait et terreur.

Mon père, veuf à vingt-quatre ans, ne s'était pas remarié — il ne devait jamais le faire —, il vivait avec sa mère, qui m'élevait. Inutile de dire que lorsque j'avais quatre ans, il était mon unique et fol amour. Je le vois — plus ancien souvenir encore — dans son uniforme d'officier, grand et mince, et moi, petite enfant qui n'avais alors que trois ans —, car ensuite il quitta l'armée — entourant avec une amoureuse fureur de mes petits bras une de ses jambes revêtues du pantalon rouge. Je l'adorais; quand il partait en voyage, j'avais le cœur brisé et ne vivais que de l'attente de son retour. Et je sais aujourd'hui que si je suivais d'un regard aussi nostalgique, dans le Bois de Boulogne, les voitures des mariées qui allaient, comme il était souvent d'usage alors dans certaines classes sociales, faire leur repas de noces au restaurant de la Cascade, c'est que j'aurais voulu être à leur place, avec mon père, comme marié, à

mon côté ! Tel est en effet le rêve classique des petites filles, qu'elles expriment souvent même ouvertement.

Je me souvenais même du jour anniversaire de mes quatre ans. Je me vois encore, seule, par un temps torride — je suis née le 2 juillet — dans la grande bibliothèque de mon père, dans notre maison du Cours la Reine, attendant la visite du « Baron Phylloxéra », un vieux valet de chambre de mon grand-père maternel, célèbre dans la famille pour l'illusion qu'il entretenait d'être l'inventeur inconnu d'un remède souverain contre le phylloxéra qui ravageait alors les vignes. Il venait tous les ans m'apporter un bouquet blanc serré, comme on en faisait alors, dans une collerette en dentelle de papier, pareil à ceux que tenaient, dans leurs voitures vitrées, les mariées que j'enviais dans le Bois, se rendant à la Cascade. Ce bouquet blanc avait un parfum adorable ressemblant à celui de la fleur d'oranger, car Juillet est la saison des lys et des tubéreuses. Donc j'attendais, dans la grande bibliothèque vitrée et chaude de mon père, la visite et le bouquet du Baron Phylloxéra. Il venait toujours accompagné de sa fille, et j'enviais celle-ci de toujours ainsi accompagner seule son père, ce qui n'était jamais mon cas. Et dans la bibliothèque chaude, symbole de mon père, et de ses travaux dont j'étais peut-être jalouse parce qu'ils le tenaient écartés de moi, je me disais : « J'ai aujourd'hui quatre ans. Comme je suis vieille ! » Et le sentiment de mes années m'écrasait. C'est que sans doute ce sentiment était l'expression déguisée d'un désir : être assez vieille, assez grande, pour pouvoir enfin épouser mon père ; sous ce souvenir se cache toute l'envie que portent, dans l'impuissance de leurs violents désirs, les enfants aux grandes personnes.

Ainsi, à quatre ans, comme il est d'ailleurs de règle, j'étais en voie d'atteindre à l'apogée de mon complexe d'Œdipe. Mais j'étais une enfant dont le sort avait en partie réalisé les inconscients désirs. En effet, ma mère était morte, la place enviée, que d'autres petites filles trouvent occupée auprès du père aimé, pour moi était vide. Il y avait bien ma grand-mère, que je n'aimais pas, malgré ses grandes qualités, et parce qu'elle était dure, et — je le sais aujourd'hui — surtout parce que mon père, fils soumis et adorant, l'aimait trop. Mais enfin la

place de ma mère était vide, et je pouvais plus aisément peut-être qu'une autre petite fille rêver de l'occuper.

Mais l'identification à la mère rencontrait par contre une condition qui n'existe pas pour les autres petites filles, dont la mère est la rivale vivante : la mort. Or la mort, pour l'inconscient, nous le savons, n'existe pas ; le moi, en se développant, s'en fait seul une idée quelconque. La mort, pour l'inconscient, c'est le sommeil, le repos, ou un autre monde, ce n'est pas la mort même, dont le néant ne se saurait, par un vivant, pressentir. C'est ce qui permet à l'inconscient de se servir du motif de la mort, quand la réalité extérieure l'apporte, et de l'érotiser. La conception sadique du coït, si naturelle à l'enfant, qu'il ait observé le coït des grandes personnes ou l'ait simplement pressenti de par une sorte de mémoire phylogénique, aide l'enfant à rapprocher les idées de l'amour et de la mort. Et ce rapprochement, si cher par ailleurs aux poètes, est conforme à la réalité biologique : la mort, chez beaucoup d'espèces animales, est la rançon de l'amour. Et chez tout ce qui vit, s'il n'était pas de mort, il ne saurait être d'amour.

Certes, de telles réflexions philosophiques ne hantaient point mon cerveau de quatre ans. Mais en revanche, des faits précis étayaient mon désir : être morte, pour moi, c'était l'identification à la mère, c'était être à la place de la femme de mon père, c'était, comme ma mère, de par lui — sorte d'étranges délices — mourir.

Or, voici que le sort m'apportait la réalisation de ce plus profond de mes désirs. Comme ma mère, voici qu'un matin, au réveil, « je crache le sang ». Alors, les pulsions profondes de l'inconscient créent le fantasme hallucinatoire : la cigogne m'apporte, comme elle avait fait à ma mère, enfin un enfant du père, je suis à mon tour sa femme, son aimée, et par lui mère. Et la cigogne est « opalisée », tout comme le furent pour ma mère et le mariage et la maternité, c'est-à-dire qu'elle apporte, avec l'enfant, fruit de l'amour, aussi le malheur, la mort.

Deux autres traits, entre autres, du grand oiseau, sont encore particulièrement révélateurs : il me regarde, la tête un peu de côté, et a un énorme bec, épais, long et pointu — tel

un marabout. Or, mon père, qui était très myope, me regardait souvent ainsi de côté, par dessus son lorgnon. C'est son attitude de tête caractéristique qu'avait le grand oiseau irisé (4). D'autre part, le grand bec long, épais et pointu ressemble à celui d'un marabout, oiseau dont j'ignorais alors certainement le nom, mais que j'avais dû voir au Jardin d'Acclimatation. Les marabouts ont l'air grave de savants studieux. Bien plus tard, mon mari, gentiment plaisantant, devait dire à nos enfants en passant avec eux devant la cage du marabout au Jardin d'Acclimatation : « Voilà Bon papa ». Car mon père était un « savant ». C'est à propos de lui, de sa vie laborieuse, que j'avais appris ce mot, qui me semblait un mot sacré, et que je ne proférais qu'avec vénération. Mais, par ailleurs, le grand bec de l'oiseau est un symbole phallique classique. A quatre ans, un enfant a d'ordinaire déjà perçu la différence des sexes, et il est justement curieux que, dans cette hallucination, chez le sujet, moi-même, comme chez l'objet projeté, le spectre de l'oiseau, l'accent soit justement porté sur l'érotique orale. Le déplacement général de bas en haut de la libido est évident : le grand oiseau a beau être posé et sur une seule patte, et sur mon bas-ventre, ce qui est frappant chez lui, c'est ce grand bec menaçant, tout comme ce qui est frappant chez moi est le crachement, par la bouche, du sang, la blessure orale. Seulement dans le souvenir-écran, dans le grand oiseau projeté hors de moi hallucinatoirement, ma mémoire a pour ainsi dire eu la permission de conserver la vision du bec imposant, tandis qu'en ce qui touche la blessure de mon propre corps, la vision trop effrayante de mon propre sang dans la cuvette a été refoulée, et ceci de façon définitive. On ne m'avait jamais parlé de mon hémoptysie pendant mon enfance, mais lorsque plus tard, à l'adolescence, on me révéla enfin comme un mystère terrible ce grand secret du crachement de sang de mes quatre ans, cette révélation elle-même fut incapable d'en réveiller en moi le moindre souvenir. Ce n'est même que par la suite que j'eus l'idée du lien pouvant unir mon hémoptysie au plus

(4) Comparer les « lunettes » du père que « porte » le cheval dans la phobie du petit Hans (page 451 de cette revue. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans.)

ancien et au plus grave souvenir de maladie de ma vie et à l'hallucination à la cigogne qui en faisait partie.

Le grand oiseau fut donc évoqué sous l'empire du plus profond de mes désirs : l'identification à ma mère, morte en me donnant le jour.

De là, les deux affects mêlés qui accompagnèrent l'hallucination : la terreur d'une part, d'autre part l'intense jouissance esthétique. La terreur appartenait au moi, effarouché par la violence de ses désirs, et sans doute par un sentiment de culpabilité venu de ce que j'avais « tué » ma mère, et que les représailles s'ensuivaient ; mais bien plus forte que la terreur était la jouissance esthétique de la beauté du grand oiseau irisé, jouissance qui fut la première grande impression esthétique de ma vie. C'était tellement beau, de voir mon plus profond désir réalisé, d'être enfin la femme du père aimé, de devenir de par lui mère, de voir la cigogne m'apporter comme à ma mère **un enfant, que j'acceptais** en échange à mon tour, d'un cœur comblé, la mort.

Cependant quelque chose d'essentiel manquait à ce bonheur. J'ai parlé plus haut des pas que j'écoutais si lointains, si lointains, aller et venir dans les autres chambres et les corridors, pendant que j'étais malade, au fond de l'obscurité de ma chambre. J'ai enfin compris cette année (1929) pourquoi ce souvenir est le seul qui soit demeuré, dans ma mémoire, en rapport direct avec ma maladie.

Le souvenir de ces pas lointains dans les autres chambres et les corridors est teinté pour moi d'une mélancolie intense. Être très malade et couchée dans une chambre obscure, tandis que d'autres vont et viennent à côté, m'apparaît encore comme la mélancolie, la nostalgie par excellence.

C'est qu'alors mon oreille enfantine n'était ainsi tendue vers les pas errants aux corridors que dans l'espoir d'y discerner un pas, un seul. Mais les lentes heures de la journée — peut-être pour moi les dernières — avaient beau s'écouler et la lueur du jour s'éteindre en haut des rideaux tirés, le pas lourd de mon père — mon père était toujours chaussé de bottes — ne retentissait pas.

Ma mère, elle, quand elle s'était sentie mourir, avait appelé : « Roland, je meurs ! » et mon père était accuru. Elle était

morte en lui tenant la main. J'étais, moi, à mon tour, mourante, et mon père n'accourait pas !

Quand il revint des Balkans, rappelé par le télégramme de ma grand-mère, j'étais sauvée, et c'est pourquoi son retour me déçut, comme j'en ai le vague souvenir. Il revenait *trop tard*. L'inconscient ignore le temps et ne tient pas compte de la durée des trajets en chemin de fer, et quelque chose en moi ne pardonna jamais à mon père son absence à mon « lit de mort ».

II. — LA PHOBIE D'ANUBIS.

Cette vision du grand oiseau est restée le plus radieux souvenir de mon enfance. Pour quiconque ignore les lois de l'inconscient, que nous a révélées la psychanalyse, il semblera curieux que le plus beau souvenir de mes premières années soit justement celui qui recouvre — souvenir-écran — ce fait que, ce jour-là, je fus en danger de mort. Mais nous venons de voir que la mort signifiait pour mon imagination infantile autre chose que pour une pensée adulte et s'était simplement et humblement mise au service de mes ardents désirs d'amour, pour enfin les réaliser.

C'est même ainsi que l'élément le plus terrifiant de mon hallucination, l'« opalisation » de la cigogne, en devint — par une sorte de négation, de retournement de l'affect — l'élément le plus fascinateur, le plus esthétique.

Plus tard, aux temps plus gris de la période de latence, le même amour du père et la même aspiration à m'identifier à ma mère morte perdirent leurs irisations primitives et prirent une plus sombre couleur.

Déjà, à San Rémo, où l'on m'avait emmenée pour ma convalescence, dès le début de l'année suivante, j'eus une *autre* vision, ou plutôt fantasme, qui n'avait plus même beauté. Un tremblement de terre, en effet, cette année-là, secoua tout le littoral. **A cinq heures du matin**, je fus réveillée dans mon petit lit, par la première secousse, et en me réveillant, encore endormie, voici ce que je vis en pensée : un loup, un loup qui grimpa à une échelle appuyée à ma fenêtre, et qui secouait la mai-

son (5). J'appelai « au loup », on arrivait déjà pour me descendre dans le jardin, de crainte des écroulements de maisons, et là, je me vois encore, auprès des orangers dont j'aimais tant les beaux fruits vermeils, écoutant notre propriétaire conter à ma grand-mère comment le sol, au cours de tremblements de terre, parfois s'ouvrait, et qu'on disparaissait alors dans la fente, qui se refermait. Ainsi avait été enterrée vivante une femme. Alors je me mis à regarder la terre entre les petits cailloux de l'allée avec la terreur, presque l'attrait, de la catastrophe qui pourrait m'arriver.

Mais c'est bien plus tard, lorsque j'avais environ huit ans, que mes imaginations devinrent vraiment noires. Le loup avait bien continué à me hanter, à travers l'histoire du Petit Chaperon Rouge, où il dévore d'abord la grand-mère — cela ne m'eût sans doute pas beaucoup déplu, de voir dévorer ma dure grand-mère —, puis la petite fille. Mais le loup était un animal charmant, apprivoisé, auprès de la lugubre figure qui vint alors, vers huit ans, hanter mes nuits.

Mon père était libre-penseur, et aussi ma grand-mère. Ils défendaient à ma vieille bonne de me faire prier. Elle le faisait cependant, et je priais alors le soir, le cœur tremblant que ma grand-mère n'ouvrît la porte, comme d'autres enfants volent des confitures. C'était toujours ma mère que ma vieille bonne me faisait prier, ma « petite maman ».

Mon sens religieux trouvait encore ailleurs des aliments. J'adorais la mythologie, y pressentant mille concordances avec moi-même. Et un jour, en feuilletant un livre de mythologie égyptienne, vers huit ans, je découvris, sur une gravure, Anubis, le dieu sombre, à tête de chacal, « veilleur des morts » avec, sur une table de pierre, étendue devant lui, la momie. De cet instant, Anubis s'empara de mon imagination, et chaque soir, dès que je venais de m'étendre dans mon petit lit, sur le dos (dans la position de la momie), j'étais prise de la folle terreur qu'Anubis, le chacal veilleur des morts, ne commençât à hurler dans la nuit et n'apparût au-

(5) A rapprocher de ce souvenir cette observation : lors de la récente secousse sismique à Vienne (Novembre 1927) une femme âgée, que je pus voir à la clinique psychiatrique, eut un accès de psychose dont le contenu était que son père mort depuis longtemps, rentrait par la porte, secouait et ébranlait toute la maison.

près de mon petit lit dans toute sa majesté terrible. La phobie d'Anubis était encore plus irrationnelle en apparence que celle d'autres animaux chez d'autres enfants : le petit Hans, par exemple, dont Freud conte l'histoire, eût pu être mordu par l'animal dont il avait peur, le cheval, tandis qu'il n'y avait vraiment aucune chance qu'Anubis parût vraiment auprès de mon lit. La phobie d'Anubis terrorisa cependant plusieurs années de mon enfance, sans que j'osasse jamais la confier à personne. J'avais osé conter à quatre ans l'hallucination à la cigogne, je n'osai plus à huit révéler la phobie d'Anubis. Mes refoulements s'étaient fait plus rudes, aussi la lutte contre eux, et pour expliquer cette nouvelle attitude, il me faudrait ici analyser toute ma vieille phobie d'Anubis — ce qui mènerait trop loin.

Ce qui est certain c'est que je ne comprenais, à la phobie d'Anubis, absolument rien. Je n'avais pas alors établi le lien entre la momie de l'image et ma mère sur le tableau du salon, ni avec l'histoire que j'avais entendu cent fois conter : que ma mère avait été « embaumée » — comme les momies — fait inexact d'ailleurs, comme je l'appris plus tard, mais auquel je crus toute mon enfance.

Je comprenais encore moins que j'étais à mon tour la momie. Jamais l'idée ne m'effleura que si Anubis venait m'épouvanter chaque soir, dès que j'étais étendue sur le dos, dans mon lit, comme la momie, c'est qu'alors je me représentais moi-même être celle-ci. Je ne percevais consciemment, dans le couple de la phobie, Anubis et la momie, que le premier membre, sans d'ailleurs reconnaître, bien entendu, qui il était vraiment, mon père debout près de la morte. La mère morte, à laquelle je m'identifiais, restait inconsciente et comme concept et comme image, elle constituait une représentation inconsciente intégrale. Ce fait serait à rapprocher de l'oubli qui frappa, lors de mon hémoptysie, à quatre ans, la représentation du sang, de *moi* crachant le sang comme ma mère, tandis que subsistait seule l'image, souvenir-écran, de la cigogne irisée, du grand oiseau paternel phallique, debout sur une patte.

La phobie d'Anubis se manifestait aussi, en partie du moins, sur le mode oral, comme l'avait fait, plus complètement encore, autrefois, l'hallucination de la cigogne. Le chacal, en

effet, se nourrit de chairs mortes, et dans mon inconscient, Anubis, qui représentait mon père, était à la fois veilleur et dévorateur des morts — ou plutôt des mortes.

Je portai aussi au fond de moi, toute mon enfance, un autre souvenir secret. Je m'imaginai avoir vraiment vu ma mère morte, mais je le taisais jalousement — personne ne devait le savoir. C'était à Dieppe, au bord de la mer — dont j'avais gardé la nostalgie ! Car après mon hémoptysie, on ne m'y avait plus menée qu'une seule fois, et sous prétexte que la mer ne me réussissait pas, que j'avais manqué cette dernière année m'évanouir sur les galets, on avait bientôt vendu la maison, héritée de ma mère, que nous y avions. J'avais donc gardé la nostalgie de Dieppe, et des sucres de pomme qu'on me donnait en passant en gare de Rouen, et que je suçais avec délices et terreur, à cause de l'histoire du petit garçon qui se serait percé la langue avec un sucre d'orge trop sucé, trop effilé. J'avais surtout, dans la pensée, un tableau qui m'enchantait et me brisait le cœur de nostalgie, maintenant que nous n'allions plus à la mer : en haut d'une ruelle étroite, que gravissait lentement l'omnibus de la gare, la mer apparaissait soudain entre les murs rapprochés des maisons, la mer, morceau de bleu-vert piqueté de voiles blanches. Cela, peut-être, je ne le reverrais jamais. Mais Dieppe était un lieu sacré par un souvenir plus merveilleux encore. Dans la sombre église, fréquentée par les pêcheurs, ne m'étais-je pas trouvée un jour, toute petite, seule avec ma mère agenouillée sur un prie-Dieu, en noir, implorant le secours de Dieu, immobile, muette, pâle, pâle telle une statue de cire ou plutôt une morte ? Ce fantasme, à la réalité duquel je crus toute mon enfance, je le gardais enfermé tout au fond de moi tel un précieux trésor que nul ne devait découvrir ou anéantir.

Un rêve à répétition de mon enfance avait aussi trait à la mer. Il débutait toujours ainsi : j'étais dans une chambre, et j'entendais dans l'escalier monter des gens, des hommes. Je ne pouvais ainsi m'enfuir par l'escalier. Alors, par la fenêtre ouverte, je m'élançais. Je volais, je volais par-dessus un jardin, je m'élevais, par un effort, au-dessus de grands arbres qui le bornaient, et dont mes pieds traînants, en volant, effleuraient la cime. Et mon vol se poursuivait par-dessus de grandes

plaines à l'horizon desquelles, très loin, miroitait la mer. Et mon vol s'accélérait à mesure que j'approchais de la mer, j'étais comme poussée par un vent arrière ; et, chose étrange, atroce, tout le ciel blanchissait, et mes yeux éblouis en même temps, perdaient la faculté de se fermer. J'arrivais ainsi, dans un vol vertigineux, au-dessus de la première lagune, je la dépassais ; une étroite bande de terre, une autre lagune, encore une autre lagune, le ciel toujours blanchissant, mes yeux de plus en plus douloureusement maintenus ouverts, et enfin le vol emporté au-dessus de la pleine mer. Alors, mon vol perdait peu à peu son élan, la force qui me soutenait fléchissait, je descendais, je descendais, malgré mes efforts désespérés, vers la crête des vagues, où mes pieds maintenant trempaient. Et l'on eût dit qu'aussitôt l'eau m'engloutait, j'étais aspirée par en bas, je sentais l'eau froide à mes genoux, à mes hanches, à ma ceinture, mes épaules y disparaissaient, et au moment où l'eau salée s'engouffrait dans ma bouche, m'étouffant, je me réveillais dans une épouvantable angoisse. Combien de nuits n'ai-je pas ainsi gémi sous ce cauchemar où la mer, éternel symbole maternel, ainsi me fascinait pour m'engloutir, m'incorporer à elle ! et où le goût salé de l'eau qui m'emplissait la bouche était peut-être le souvenir inconscient, ineffaçable, du sang, fade et salé qui, lors de mon hémoptysie, avait failli me coûter la vie !

A propos de mer, il convient aussi de rappeler encore un souvenir de ma période de latence, relatif à mes études de géographie. J'adorais la géographie, mon père se consacrant alors aux études géographiques. Or, de toutes les mers dont j'apprenais le nom, aucune me ne séduisit, ne m'éblouit, ne m'inspira le désir de la voir, allié à celui de m'y baigner, comme la « Mer Morte ». Cette mer étrange, si salée qu'aucun poisson, disait-on, n'y pouvoit vivre, et qu'on y flottait sans y pouvoir enfoncer, tant sa salure était haute, cette mer « embaumée » comme les momies dans leur bain de natron, me fascinait, sans que je susse alors pourquoi. Je sais aujourd'hui que l'inconscient est coutumier de ces calembours d'allure absurde, étrange, et pourtant pleins d'un profond sens.

Or, sous la Mer Morte avaient été englouties deux villes criminelles, dont les noms seuls, à sonorité bizarre et ter-

rible, m'inspiraient un attrait mêlé d'épouvante. Je savais fort bien, sans pouvoir exprimer ce dont il s'agissait, que Sodome et Gomorrhe avaient été punies pour des péchés mystérieux, affreux, que l'on cache aux enfants. La femme de Loth, ne le contait-on pas, rien que pour s'être retournée sur ces villes maudites, n'avait-elle pas été changée en une statue de sel qui m'apparaissait en pensée, pâle, blanche comme une morte ? Il y avait là quelque chose qu'on ne devait pas regarder, pas savoir. Ma mère — ceci restait inconscient — avait dû peut-être aussi mourir pour des causes, des fautes mystérieuses, que l'on cache aux enfants. Et le sel ! le sel m'apparaissait comme une substance sacrée, redoutable... (6). La lectrice de ma grand-mère, lorsque du sel se renversait sur la table, le jetait par-dessus son épaule dans un geste de conjuration. Mon père m'empêchait de l'imiter, avait une fois retenu ma main, afin de m'apprendre à mépriser la superstition, ce qu'ouvertement je faisais. Mais tout au fond de moi il en était autrement ; les cristallisations de sel que j'imaginai sur les bords de la Mer Morte y scintillaient, magiques. Et les irisations merveilleuses que j'imaginai rappelaient sans doute à mon inconscient l'opale, l'opale vraiment fatidique qui continuait à dormir là-bas, au fond de son coffre, à la Banque.

III. — LE FANTASME DE TUBERCULOSE.

Bien que mon atteinte de tuberculose infantile ne se soit jamais réveillée, l'opale, du fond du coffre où elle était enfouie, là-bas, à la Banque, continua à exercer sa funeste puissance. En effet, à dix-sept ans, après une pénible période de conflits ayant suivi mon adolescence, et où je rendis pendant quelques mois la vie difficile à mon père, pourtant tellement aimé — telles sont nos ambivalences — une réaction de tendresse envers lui se produisit. Et alors, en même temps, une idée naquit et s'installa peu à peu en moi : c'est que, comme ma mère, j'étais

(6) Comparer Ernest Jones. *Die Bedeutung des Salzes in Sitte und Brauch der Völker*, paru d'abord dans *Imago*, 1912 (La signification symbolique du sel dans le folklore et la superstition), paru ensuite en 1923 en anglais. *The symbolic significance of salt in folklore and superstition*.

tuberculeuse, et qu'on me le cachait. Je découvris bientôt toute sorte de symptômes confirmatifs. Ainsi, tout le monde me trompait, mes parents, les médecins, qui tous affirmaient que je n'avais rien ; seule ma vieille bonne, chez nous depuis mes cinq ans, une vieille Corse dévouée et bornée, qui avait exalté en moi, au temps de l'enfance, le culte de ma mère morte, seule ma vieille bonne hochait la tête, regardant ma mine défaite, les larmes aux yeux, et murmurant : « Je l'avais toujours craint. » Oui, je le savais, je ne me faisais aucune illusion, moi, sur mon sort, j'étais touchée par la tuberculose, et j'allais, à peine dépassée ma vingtième année, comme ma mère, mourir. Avais-je entendu dire ce qui m'était arrivé à quatre ans ? M'avait-on alors révélé l'hémoptysie qui pesa sur toute mon enfance, la confinant à la maison ? Je crois pouvoir dire que cette révélation me fut faite à seize ans, donc peu de temps auparavant.

Alors les médecins, fermés, nous le savons, à la compréhension des conflits psychiques, donnèrent à propos du mien, leur mesure. Notre médecin habituel, qui m'aimait pourtant bien, commença par traiter, par un dédain croissant, mes idées morbides, ce qui m'exaspérait et ne fit que m'y ancrer davantage. Chaque fois où j'essayais de lui en parler, il m'envoyait, comme on dit vulgairement, « promener ».

Ainsi trois années passèrent, pendant lesquelles je vécus avec mon fantasme de tuberculose au fond de moi. Je sentais tout mon côté droit alourdi, j'étais parfois oppressée, je m'anémiais ; je maigrissais, je n'avais pas beaucoup d'appétit et, pendant la saison froide, je souffrais de constantes pharyngites et trachéites qui me confirmaient dans mes idées. Ou bien, me disais-je, les médecins sont trop bêtes, trop négligents pour y voir clair, ou bien ils me trompent. Les consultations s'étaient donc succédé, avec divers spécialistes, et toujours le même résultat : *je n'avais rien*. J'inclinai plutôt à croire que les médecins me trompaient.

J'eus alors le désir d'étudier la médecine, mais mon père s'y opposa, disant que cela nuirait à mon futur mariage. Je me soumis aussitôt. A quoi bon lutter ? J'étais certes trop malade pour pouvoir aller à la Faculté, et puis l'idée de désobéir à mon père ne pouvait alors m'effleurer ! Cependant ma vie n'était

nullement découragée ni triste. Jamais je ne travaillai autant qu'alors, mais à la maison. Ce fut pour moi une période intellectuelle héroïque. Levée, l'hiver, avant le jour, parfois dès cinq heures, j'étudiais du matin au soir, enfermée dans ma salle d'étude, la géométrie, la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, la philosophie, les littératures française et allemande. Je n'allais pas au lycée, mais je travaillais chez moi comme mon père chez lui, et avec une effrénée ardeur, plus grande encore, pensais-je, que la sienne et dont je m'enorgueillissais. J'étais fière de parler avec lui aux repas quotidiens de mes études scientifiques; si la littérature et l'art, hélas, que j'aimais aussi, il les méprisait, il aimait, du moins, mes goûts scientifiques. J'avais alors l'illusion juvénile de conquérir le monde par la force de mon esprit. Je me souviens de certaines aurores d'hiver dans ma salle d'étude solitaire, en haut de notre maison dominant la ville, tandis que pâlassait ma lampe et que se levait à l'horizon de Paris, là en bas de ma fenêtre, un rouge soleil, pareil, me semblait-il, à l'exaltation de mon cœur. J'allais peut-être mourir jeune, mais qu'importait ! Jamais je n'avais été aussi heureuse.

C'est d'ailleurs au même moment qu'une nouvelle phobie naquit en moi. Je ne pouvais étudier la médecine, mais tout ce qui y touchait me passionnait. J'avais une prédilection pour l'anatomie, et je voulais l'étudier depuis sa base : le squelette. Or mon père possédait, dans sa grande bibliothèque, un petit squelette qui lui avait été donné : c'était celui d'une jeune Hindoue, morte à vingt ans environ, de tuberculose. Il y avait même, sous un verre, à côté, son masque mortuaire décharné.

Je priai mon père de me laisser monter le petit squelette dans ma salle d'étude, afin que je pusse l'étudier à loisir. Mais il y avait, à ma prière, une autre cause : j'avais, au fond, très peur du petit squelette, et je voulais me *forcer* à m'y accoutumer. Car je présentais, surajoutés à mes phénomènes d'angoisse et de conversion, de nombreux symptômes obsessionnels qui me poussaient toujours à me surmonter, à me vaincre, à faire justement les choses dont j'avais le plus peur. Je ne traite pas ici de ces symptômes, ayant isolé, dans ce récit, ce qui a trait à mon identification avec ma mère morte, afin d'en présenter une vision d'ensemble.

Donc, le petit squelette installé dans ma salle d'étude, suspendu à son crochet, je me mis à l'étudier. J'étais parfois poussée à le décrocher, à mesurer à côté de moi sa petite taille. Ma mère aussi avait été bien plus que moi petite, et était morte, aussi vers vingt ans, comme la jeune Hindoue. Mais toutes ces familiarités avec le petit squelette, loin de m'accoutumer à lui, eurent ce résultat : maintenant, parfois toutes les nuits, le petit squelette m'apparaissait. Je passais en rêve près de lui... il étendait alors la main, me saisissait comme pour m'entraîner. Ou bien devant moi il dansait, puis venait vers moi, et je me réveillais en proie à une affreuse angoisse. Ainsi la vieille peur infantile de la vengeance posthume de ma mère renaissait. Le petit squelette de la jeune poitrinaire, morte vers vingt ans, c'était elle ; elle était remontée, de son séjour dans la bibliothèque de mon père, pour me punir de le lui avoir pris. Et maintenant où j'étais, pensais-je, comme elle autrefois, à mon tour tuberculeuse, elle revenait chaque nuit me rappeler qu'il serait bientôt temps de la suivre dans la tombe, ce qui était donc à la fois ma crainte et mon désir.

Voyant que, malgré les mois qui passaient, je n'arrivais pas à m'« accoutumer » au petit squelette, et bien que j'ignorasse alors que ce qui demeure dans l'inconscient reste inaccessible à l'usure, je ne m'obstinaï pas et finis par faire redescendre le petit squelette dans la bibliothèque, en bas.

Et cependant, il continua à hanter mes rêves. Je me voyais en songe descendre chez mon père, chercher à le joindre dans la bibliothèque. Mais au passage le petit squelette par derrière me happait de sa main tendue. Et je continuai à vivre avec mes cauchemars, et n'aurais pas osé, lorsque le soir tombait, et même de jour maintenant, descendre seule à la bibliothèque.

C'est que cette phobie était un trop merveilleux compromis entre deux puissantes tendances de mon inconscient : être ma mère, en mourant comme elle, ce qui satisfaisait la partie la plus positive de mon complexe d'Œdipe : l'amour pour mon père ; et être punie par ma mère de mort, en représailles de la mort que je lui avais causée, ce qui satisfaisait, dans l'autre partie de mon complexe d'Œdipe, le sentiment inconscient de culpabilité y attaché.

Et mon père m'ayant donné, lorsque j'avais dix-neuf ans,

les contes d'Edgar Poe, traduits par Baudelaire, je commençai, cet été-là, à la campagne, à les lire le soir. Je lus d'abord Double meurtre dans la rue Morgue, la Lettre volée, le Scarabée d'Or, les trois récits que mon père admirait, et qui ne m'impressionnèrent pas outre mesure. Mais ayant commencé Ligeia, un conte que mon père méprisait, je fus prise d'une telle épouvante à la description du cadavre vivant et vengeur de la femme, que je ne pus alors, je crois, finir l'histoire. J'abandonnai bientôt le livre terrifiant. Il y avait là quelque chose dont je ne pouvais supporter la nature, moi qui pourtant m'étais délectée au spectacle des tragédies, et cela dès treize ans ! — Hamlet ou Œdipe-Roi. Je ne pouvais pas plus me familiariser avec les contes de Poe qu'avec le petit squelette : plus j'en aurais lu, je le compris, plus j'aurais eu peur ; il y avait sans doute d'autres contes aussi affreux que Ligeia, et qu'il convenait d'éviter. Et pendant vingt-cinq ans de ma vie, je n'ouvris pas de livre où eût pu se trouver une histoire de revenants — surtout de revenantes. Car les mortes, je m'en aperçus bientôt, me faisaient cent fois plus peur que les morts. Et ce sont les mortes hantant les contes de Poe qui m'écartaient de son œuvre. Je ne devais oser relire Ligeia qu'au cours de mon analyse, et ceci avec quelle rechute de terreur ! afin d'apprendre à connaître l'énigme de mon épouvante. Quand Ligeia se fut démasquée pour ce qu'elle était à mes yeux : la mère vengeresse revenant prendre auprès du père sa place, usurpée par Rowena = moi, elle perdit soudain avec son mystère toute sa force d'épouvante. Ce fut même un des plus jolis résultats thérapeutiques de mon analyse.

Cependant, lorsque j'eus atteint vingt ans — l'âge où s'était mariée ma mère — ma « maladie » subit tout à coup une aggravation. Je me mis à maigrir, à dépérir à vue d'œil. Et mes maux de gorge, ininterrompus, menacèrent cet hiver-là de devenir chroniques ; j'avais même parfois dans le pharynx des mucosités sanguinolentes. On disait : « c'est héréditaire, c'est comme sa mère ; elle avait des granulations, c'est ce qui lui faisait cracher le sang ». Et je fis tant et si bien, je maigris, je pâlis, je dépéris, je pris tellement l'air malade que mon père et ma grand-mère, enfin, et ne fût-ce que pour changer ma mine qui eût effrayé les gens, et les prétendants, se décidèrent,

sur le conseil des médecins, à m'envoyer dans le Midi, pour me fortifier, pour guérir mon « anémie », car ainsi on appelait, *médicalement*, mon mal.

C'était bien mon désir. Je n'avais pas revu le Midi — pays où avait grandi ma mère — depuis ma cinquième année, lorsqu'il m'avait guérie, après mon hémoptysie. Mais je le reconnus comme si je l'avais quitté la veille, et il n'est pas de mots pour dire mon éblouissement en revoyant les palmiers, les eucalyptus, les orangers, les citronniers et les mimosas jaunes et embaumés qui semblaient du soleil en fleur.

J'y vécus à l'air, je m'y contraignis, pendant quelques mois, de mon propre avis, à une suralimentation effroyable qui me mena en quelques mois presque à la lisière de l'obésité. Je mangeai moins ensuite et ne gardai bientôt plus, ayant heureusement maigri, que ma bonne mine. Mais j'y devais retourner quatre hivers successifs sans me croire guérie encore. Car il me fallait pour cela une condition que mes médecins ignoraient, comme moi-même : avoir dépassé une certaine date de ma vie. Je ne pouvais en effet pas guérir de mon fantasme de tuberculose avant d'avoir dépassé vingt-deux ans, l'âge où était morte ma mère. Auparavant je n'aurais pu me marier. Ma terreur de la grossesse et de l'enfantement étaient alors d'ailleurs bien trop intenses, il fallait que du moins ce sort précis fût conjuré, cette date fatidique dépassée. Et le fantasme de tuberculose était un compromis qui me préservait, d'un côté, du mariage effectif, de la grossesse, du sort réel de ma mère, mais aussi de l'infidélité à mon père ; car il me gardait fidèle, de l'autre côté, à l'amour primitif pour mon père, et réalisait, comme autrefois l'hallucination à la cigogne, mon plus profond désir : l'identification à ma mère enviée, dans l'enfance, jusque par-delà la mort.

Cependant, lorsque j'avais eu, je crois, vingt ou vingt et un ans, les bijoux de ma mère étaient revenus solennellement de la Banque où ils dormaient depuis sa mort, et m'avaient été remis ; et de tout ce que contenait le coffre à bijoux, rien n'avait attiré mes regards à l'égal de la grande opale.

Son aspect d'ailleurs m'avait déçue. Elle n'avait, d'abord, pas la forme d'un œuf, telle que je l'avais rêvée tant d'années ! et ce qui convenait mieux à mes désirs inconscients, mais elle

était en forme de cœur. De plus, si l'on faisait abstraction des diamants l'entourant, elle n'avait pas non plus, ce que je rêvai si longtemps, la dimension d'un œuf de poule, mais était simplement un peu plus grosse qu'un œuf de pigeon. Et ses irisations étaient trop laiteuses, moins vives certes que celles du plumage du grand oiseau — dont je ne savais d'ailleurs pas la rapprocher alors. Bref, la grande opale, vue au jour de mes vingt ans, me décevait.

Je la mis donc de côté et ne la portai pas, ce vieux bijou russe, trouvais-je, étant trop lourd pour le goût moderne. Ainsi je rationalisai mes sentiments.

Cependant mes vingt-deux ans étant enfin sonnés, mon père me dit : « Le temps passe, vous voilà vingt-deux ans, et toujours pas de mariage en perspective, à cause de vos stupides idées de maladie imaginaire. Il serait vraiment temps de vous reprendre, de vous guérir de vos idées absurdes. » Ainsi parlait mon père, tout comme si son inconscient avait su que la date, en effet, avait sonné, où la réalité me permettait enfin le détachement de lui, la fin du tendre et terrible fantasme qui me liait malgré moi à sa maison.

Le discours de mon père, relatif à ma maladie « imaginaire » d'abord m'irrita. Ainsi, pensais-je, il n'y croit pas ! c'est qu'il ne pense qu'à me faire faire un mariage avantageux, c'est qu'il ne m'aime pas ! Et je lui en voulais de toute la force de mon cœur.

C'est que cette phrase « il n'y croit pas » avait un autre sens profond que celui que je lui prêtais moi-même. La pensée manifeste était pour moi : « il ne croit pas à ma grave maladie ». Mais la pensée latente était : « il ne croit pas à mon immense amour ». Car ma maladie « imaginaire » exprimait ce qu'il y avait de plus « réel » en moi : l'amour profond et fidèle jusqu'à la mort, l'amour dont une partie seulement, et la moindre, affleurait la surface du conscient et que je gardais depuis l'enfance à mon père, à lui seul.

Mais mon père, aujourd'hui que j'avais vingt-deux ans, me disait lui-même qu'il était temps de renoncer à l'identification, par amour de lui, à ma mère morte. La réalité le proclamait : à vingt-deux ans, je n'étais pas morte ; et comme je n'avais aucune disposition à la psychose, à n'entendre pas la voix du

réel, lorsqu'elle parlait haut, j'entendis ce que disaient et le destin et mon père.

C'est en effet à partir de ce moment que mon fantasme de tuberculose commença à pâlir. L'hiver qui suivit, dans le Midi, je me sentis de mieux en mieux portante, j'eus l'impression nette que ma tuberculose — à laquelle je croyais toujours — était vraiment enfin en train de guérir.

L'hiver suivant, celui de mes vingt-trois ans, un médecin de Nice réussit enfin dans ce qui avait failli à tous les autres : il se donna la peine de parler souvent avec moi, et il me persuada peu à peu, non seulement que j'étais tout à fait guérie de ma tuberculose, mais que, les six ans qui venaient de passer, je n'avais nullement été tuberculeuse. Cela se fit avec la plus extrême facilité, j'oubliai comme par enchantement l'idée fixe de ces six années et n'y pensai simplement plus.

Alors je me sentis comme ressuscitée et songeai, enfin, à la grande joie de mon père, et même avec une sorte de subite avidité, au mariage.

A vingt-cinq ans, je me fiançai. L'âge et la situation de mon fiancé me permettaient de faire sur lui le transfert de mon amour pour mon père. Un jour, comme je lui montrais mes bijoux, il me proposa de vendre tous ceux des vieux bijoux de ma mère qui étaient trop démodés pour être portés, afin d'acheter à la place des perles qui s'ajouteraient à celles que ma mère m'avaient laissées. J'acceptai, bien que l'idée de voir s'en aller tous ces vieux souvenirs me fit un peu de peine. Mais je ne pus me résoudre à vendre une des pierres, bien que mon fiancé m'en pressât particulièrement : l'opale. Il eut beau me dire pour me convaincre que cette pierre ne lui plaisait pas, qu'on disait qu'elle porte malheur, qu'il fallait nous en débarrasser, je refusai obstinément. Mon père ne m'avait-il pas appris dès l'enfance à mépriser les superstitions ! On vendit donc les diamants qui l'entouraient, mais l'opale elle-même, sous prétexte qu'elle n'avait pas assez de valeur, que cela n'en valait pas la peine, je la gardai.

Un jour, pendant, je crois, ma première grossesse, je voulus la revoir. J'ouvris ma boîte à bijoux, je la cherchai. Impossible de la retrouver. L'opale porte-malheur des femmes en couches, et que je m'étais refusée à vendre, avait cependant

disparu avant mes propres couches. On eût dit que malgré moi le sort voulait m'en protéger.

J'eus deux enfants, et malgré les craintes terribles de mon père à ce moment, je ne mourus pas en couches. Et quand plusieurs années eurent passé, et que je dus peu à peu perdre l'espoir d'être une troisième fois mère, un jour, sans savoir comment, et je crois sans la chercher, je retrouvai l'opale reléguée au fond d'un vieux carton, tristement enveloppée dans un bout de papier de soie. Mais elle disparut bientôt à nouveau de mes objets et de ma pensée... jusqu'à hier où elle reparut, au cours de mon analyse, dans toute sa radieuse importance.

Je croyais d'ailleurs, jusqu'à hier encore, l'avoir perdue, et ce n'est que ce soir, en m'en informant auprès de ma femme de chambre, que celle-ci me rappela son existence au fond du vieux carton. Et maintenant, la grande opale, enfouie depuis tant d'années dans l'ombre, peut revoir le jour. Elle a enfin perdu sa force souterraine et terrible, car — et ceci pourrait être une devise de la Psychanalyse — les spectres s'évanouissent à la lumière du jour. Mais il faut d'abord avoir le courage de les évoquer en pleine lumière.

CONCLUSION

J'ai conté mon hallucination, à quatre ans, de la cigogne, et la phobie d'Anubis qui lui succéda, parce qu'il est difficile de trouver un plus bel exemple d'identification maternelle, à travers la mort, en fonction de l'amour souverain pour le père, à l'âge même de la floraison du complexe d'Œdipe, et dans les années suivantes.

J'y ai ajouté le récit de mon fantasme, à dix-sept ans, de tuberculose, parce qu'il a même origine, dérivant aussi de mon complexe d'Œdipe revivifié de par la puberté, et que mon « cas », entre dix-sept et vingt-trois ans, montre une fois de plus l'influence des complexes psychiques et sur l'état somatique et sur le destin. Une analyse, en ramenant au jour le matériel pathogène refoulé, si elle eût été possible alors, m'aurait davantage été utile que toutes les consultations médicales et tous les séjours dans le Midi.

Et l'on aura pu observer sur cet exemple l'opposition si fréquente des attitudes consciente et inconsciente par rapport à la superstition, comme d'ailleurs à la religion en général. Mon père avait beau me retenir la main quand je voulais jeter par-dessus mon épaule le sel renversé, j'avais eu beau moi-même, m'identifiant à ce père admiré, m'imaginer au-dessus de toute superstition et mépriser hautement les gens superstitieux, tout mon inconscient « croyait » à la vertu terrible de l'opale. Mon hallucination à la cigogne irisée ne l'avait pas mieux proclamé à quatre ans que ne devaient le faire, plus de vingt ans plus tard, les disparitions et réapparitions de la pierre fatale, suivant les dates et les événements de ma vie de femme et de mère.

C'est par une opposition analogue que moi qui, à l'instar de mon père, me proclamais, une fois parvenue à l'âge adulte, libre-penseuse, et ne croyais pas à la survie des morts, j'avais cependant gardé la peur des revenants au point de ne pouvoir lire un conte d'Edgar Poe, jusqu'à ce que l'analyse m'en eût enfin délivrée.

Ainsi, dans les profondeurs archaïques de notre inconscient continuent à vivre les vieilles religions des hommes, même lorsque notre esprit s'est élevé bien au-dessus de ces conceptions primitives.

Avis

La Société Psychanalytique de Paris organise la IV^{me} Conférence des Psychanalystes de langue française, sous la présidence du D^r A. Borel, de Paris.

Les Séances auront lieu à l'Amphithéâtre de la Clinique des maladies mentales (Asile Clinique Sainte-Anne, 1, rue Cabanis, Paris XIV^e) le Lundi 3 Juin 1929, à 9 h. 30 et à 14 h. 30.

Deux rapports seront présentés, l'un par le D^r R. de Saussure, de Genève, sur l'Homosexualité féminine, l'autre par M^{me} E. Sokolnicka, de Paris, sur la Technique de la Psychanalyse.

Autre avis

Les prochaines *Journées médicales de Paris* auront lieu du 9 au 14 juin 1929 ; elles sont organisées avec le concours de la *Revue Médicale Française* et de ses collaborateurs et sont ouvertes à tous les médecins français et étrangers, ainsi qu'aux étudiants en médecine.

Le bureau du Comité est constitué de la façon suivante :

Président : M. le professeur DELBET ;

Vice-présidents : MM. les professeurs SERGENT et DESGREZ ;

Commissaire général : M. le professeur BALTHAZARD ;

Secrétaire général : M. le docteur LÉON TIXIER ;

Secrétaire général adjoint : M. DEVAL, chef de laboratoire à la Faculté de Médecine ;

Trésorier : M. le docteur LÉON GIROUX, ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine.

Les journées se dérouleront au Palais des Expositions de la ville de Paris (Porte de Versailles), où sera aménagée une exposition sous le patronage du Comité français des Expositions et sous la direction de M. Jean FAURE, président de la Chambre Syndicale des Fabricants des Produits pharmaceutiques. L'après-midi, diverses conférences seront faites à la nouvelle salle du Palais des Expositions par MM. les professeurs DELBET et SERGENT, par M. le docteur LESNÉ, médecin des hôpitaux, etc.

Le matin, un programme judicieusement établi, permettra aux adhérents de suivre les démonstrations pratiques avec le concours de tous les chefs de service dans les cliniques de la Faculté et dans les hôpitaux publics et privés, l'Assistance publique, l'Institut Pasteur, l'Institut du Radium, etc.

Le Comité des Fêtes, présidé par M. le docteur Henri de ROTH-SCHILD, a prévu un programme particulièrement brillant :

Dimanche 9 juin : grande réception au Palais des Expositions : orchestre et partie théâtrale, buffet.

Mardi 11 juin : soirée à l'Opéra.

Jeudi 13 juin : excursion en auto-cars dans la vallée de Chevreuse, déjeuner à Rambouillet, visite des châteaux de Rambouillet de Dam-

pierre, de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, goûter à l'abbaye des Vaux-de-Cernay.

Le vendredi 14 juin : les adhérents seront reçus dans diverses stations climatiques, thermales et marines dans des conditions particulièrement agréables et avantageuses.

Un Comité de dames dirigera chaque jour des promenades chez les grands couturiers, dans les musées, concerts, thés, etc.

On peu d'ores et déjà prédire que le succès des Journées médicales de 1929 dépassera celui de leurs aînées, le Comité ayant profité de l'expérience précédente pour apporter toutes les améliorations désirables.

Cotisation : 50 francs pour les adhérents aux Journées ; 20 francs pour les dames et pour les étudiants en médecine. (*Païement par chèque ou chèque postal « Journées Médicales ». Compte 1.155-60, Paris.*)

S'adresser pour tous renseignements à M. le docteur LÉON TIXIER, 18, rue de Verneuil, Paris, (7^e).

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 6 novembre 1928

M. G. Parcheminey expose UN CAS DE NÉVROSE CHEZ UN HOMME DE TRENTE ANS, analysé à Sainte-Anne. Cet homme est marié, père d'une fillette, travaille dans un bureau le jour, dans un cinéma le soir ; sa femme est ouvreuse. Malgré ce travail, la famille vit dans un taudis. L'homme a été fantassin pendant la guerre et a fait preuve de beaucoup de courage, notamment pour sauver des officiers en danger. Il se plaint de troubles sexuels ; il est poussé, dans le métro, à rechercher un contact avec des femmes, obtient ainsi des éjaculations après lesquelles il éprouve un vif désir de mordre ces femmes ou de les battre et un dégoût profond pour elles. Il est marié à une femme frigide et n'a avec elle que des coïts incomplets ; il se sent dominé par elle. Il a eu quelques expériences homosexuelles qui l'ont satisfait. Les femmes lui inspirent d'ordinaire le désir de leur faire du mal ou d'en parler grossièrement.

A l'âge de huit ans, il a vu sa mère nue, en a ressenti une excitation sexuelle et s'est masturbé en y pensant. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il a couché avec elle ; la nuit, profitant de son sommeil, il frottait son pénis contre ses cuisses, mais, dit-il, la mère se retirait toujours, en dormant, au moment où il allait obtenir satisfaction.

Il déclare haïr sa mère. Ses impulsions sexuelles lui font horreur. Il exprime des souhaits de castration.

A la mort de son père il a manifesté une parfaite indifférence. Sa mère s'est remariée. Un jour, son beau-père l'a brutalisé à propos d'une division qu'il ne réussissait pas ; sa mère a pris sa défense et la querelle a été si grave qu'elle s'est retirée avec lui et qu'ils

ne sont plus retournés au domicile familial. Depuis, le malade est dans l'impossibilité de faire une division sans angoisse.

Un jour, il a surpris chez lui sa femme couchée avec un homme ; il est sorti, n'est rentré qu'une heure après et n'y a fait aucune allusion pendant plusieurs années. Ce n'est qu'au cours de l'analyse qu'il en fait des reproches à sa femme.

Après un certain temps d'analyse, le malade renonce aux expressions ordurières dont il se servait au sujet des femmes, mais éprouve de grandes difficultés à parler. Il témoigne beaucoup de reconnaissance et d'affection à l'analyste : il s'agit d'un transfert homosexuel. A ce moment il rêve, par exemple, qu'un cheval blanc le poursuit et veut le mordre par derrière. Ce cheval blanc s'associe dans son esprit à toutes sortes de représentations sexuelles plus ou moins normales.

En même temps il éprouve un mieux considérable et même un eczéma qu'il présentait dans la région anale disparaît spontanément. Il commence des relations sexuelles avec une ouvreuse de son cinéma, femme grande, plus âgée, qui se prête, la première fois, à ses envies de mordre et de pincer et qui finit par prendre sur lui une emprise totale. Avec elle, ses satisfactions sont complètes. Les impulsions sexuelles et tous les symptômes névrotiques disparaissent ; son travail professionnel s'améliore.

A ce moment les vacances le séparent à la fois de sa maîtresse et du psychanalyste. Au retour, cette femme ayant rompu avec lui, tous les symptômes du début reviennent. Enfin, il peut la décider à reprendre la liaison et se trouve de nouveau très bien. Un jour il écrit cependant à l'analyste à la fois qu'il a rompu avec sa maîtresse et qu'il renonce définitivement à continuer le traitement.

Il s'agit sans doute d'une auto-punition. Il faut remarquer que chaque fois que la libido a été fixée, les troubles névrotiques ont disparu. A propos de l'eczéma en particulier, le docteur Parcheminey rappelle les travaux de Luria, de Saint-Pétersbourg, poursuivis sous la direction de Pavlov et établissant qu'un chien, soumis à une tâche de plus en plus compliquée dans le jeu des réflexes conditionnels, présente une poussée d'eczéma au moment où il cesse de s'adapter aux conditions de l'expérience.

M^{me} Sokolnicka remarque qu'on ne saurait affirmer qu'il y ait eu faute dans la conduite de l'analyse. Souvent le transfert se porte ailleurs que sur l'analyste, comme dans un cas du D^r Borel. Dans ce cas, on peut seulement dire que le transfert n'a pas été suffisamment fixé sur l'analyste. Au lieu de le développer dans le sens de la passivité, le malade a rivalisé avec lui. Sa maîtresse a été comme un dédoublement de l'analyste ; c'est pourquoi il a rompu avec les deux simultanément.

M. Laforgue pense que, par ce dédoublement et ce parallélisme, l'inconscient du malade a voulu exprimer quelque chose qui ne pou-

vait sortir autrement. La maîtresse n'a pas servi à autre chose ; il l'a abandonnée quand elle a cessé d'être utile à ce point de vue. Ce genre de transfert n'est pas rare. Le D^r Laforgue cite le cas d'une jeune femme qui, ayant découvert par un rêve une particularité de son caractère qu'elle aurait voulu ignorer, ne fit pas de réaction directe, mais reprochait à sa modiste de l'enlaidir, la menaçant de la quitter et prétendant pouvoir lui donner des leçons dans son travail : cette réaction remplaçait celle qu'elle aurait dû avoir envers le psychanalyste.

M. Borel demande quelle est la conduite à tenir quand le sujet s'améliore rapidement. Il cite deux de ses malades : un homme homosexuel se marie après peu de temps d'analyse et a des rapports normaux qui le satisfont ; une femme également homosexuelle, après deux mois d'analyse, a des rapports avec un homme, devient enceinte et se trouve satisfaite à tous points de vue. Quel était le devoir de l'analyste en face de ces résultats prématurés ?

M. Hesnard estime que, pour ce dernier cas, la grossesse amènera par elle-même une modification profonde de l'instinct, qui peut être curative.

M. Loewenstein estime qu'il n'y avait rien à faire et qu'on pouvait considérer la femme comme guérie.

M. Laforgue insiste sur l'importance du transfert indirect. Il rappelle que le Professeur Freud, en 1910, à Budapest, parla de ces points de l'analyse et que de là partit le mouvement en faveur de l'analyse active. M. Freud montra que, dans certains cas de ce genre, la guérison n'était pas possible sans une intervention active. Des mariages malheureux, des maladies artificielles, peuvent résulter d'une liquidation imparfaite de la résistance : la portée de ces faits n'apparaît que tardivement, mais au début les malades semblent guéris. Ceci apparaît surtout dans les obsessions et les névroses d'angoisse. A ce sujet M. Laforgue cite encore un de ses malades qui, au moment où il faisait des progrès, contracta une blennorrhagie qui devait arrêter ces derniers. Or, cette maladie avait été inconsciemment désirée pour maintenir l'équilibre psychique actuel et rationaliser le refus inconscient d'avancer davantage. Dans de tels cas, le mieux est peut-être l'expectative, avec décision de reprendre éventuellement le traitement dans l'avenir.

M. Loewenstein considère que dans le cas du D^r Parcheminey, il s'agit d'une fuite et non d'une guérison et qu'en cela son cas diffère des autres, de ceux du D^r Borel notamment. Les rapports avec la maîtresse devaient probablement marquer une reviviscence des tendances homosexuelles.

M. Hesnard remarque que c'est le malade lui-même qui, à la fin, s'est interdit les rapports avec la femme.

M^{me} Sokolnicka pense que le D^r Parcheminey, au cours de cette analyse, n'a pas pris assez sur lui le rôle maternel, car le malade

devait transférer aussi ses sentiments à l'égard de la mère ; de cette façon, le malade n'a pas pu mûrir cette sorte de transfert et s'est trop tôt identifié au père.

M. *Loewenstein* est du même avis. Il suppose que cette identification au père qui a marqué la fin de l'analyse a pu être précédée d'une hostilité à l'égard de l'analyste qui n'aurait pas été analysée.

M. *Hesnard* appuie cette supposition en admettant qu'au moment du transfert négatif sur l'analyste, le malade a trouvé la femme qui devait remplir auprès de lui le rôle maternel.

M. *Laforgue* mentionne à ce sujet des difficultés rencontrées dans l'analyse de plusieurs femmes qui se connaissaient entre elles et qui portaient l'une sur l'autre une partie du transfert utile, de sorte que l'analyse n'a pu progresser qu'après avoir obtenu leur séparation.

M^{me} *Sokolnicka* constate que trop d'expérience peut nuire à l'analyse, en ce sens que des analystes qui débutent peuvent avoir des résultats très remarquables et très rapides.

M. *Hesnard* pense que, peut-être, ils donnent plus d'eux-mêmes, affectivement. En tous cas, une expérience plus sûre ne doit pas amener à analyser trop vite le transfert en voie de formation. Dans le cas du D^r *Parcheminey*, il aurait fallu sans doute profiter d'une séparation forcuite du malade et de sa maîtresse (en raison des vacances) pour attirer à soi le transfert.

M. *Pichon* estime que le médecin ne doit pas confondre l'intérêt scientifique qu'il peut, pour son propre compte et pour le profit éventuel de malades futurs, prendre à la psychanalyse, avec sa tâche médicale concrète. Aussi son but essentiel ne doit-il pas être la satisfaction théorique d'avoir pratiqué une psychanalyse approfondie au maximum, mais bien la guérison clinique du malade. Que si le patient devient capable de rentrer dans la vie sociale en ne se sentant plus malade, il y a évidemment lieu pour le médecin de considérer sa tâche comme terminée, quitte à accueillir de nouveau le sujet au cas d'une nouvelle, et d'ailleurs problématique, désadaptation.

R. ALLENDY.

Séance du 4 décembre 1928

M. *Laforgue* fait une communication sur l'AUTO-PUNITION, SON RÔLE SOCIAL ET PATHOGÉNIQUE. Freud et Reik ont déjà décrit ce mécanisme : le sujet éprouve un sentiment de culpabilité dont l'origine inconsciente est le complexe d'Œdipe et il tend à le rationaliser. Il commet l'acte coupable ou maladroit capable d'entraîner la punition à laquelle il aspire pour laver cette culpabilité. Mais comme il s'agit d'un crime ancien et oublié, il ne trouve qu'un châtiment illusoire et un soulagement momentané. Le phantasme si fréquent de l'enfant battu signifie : J'accepte le châtiment corporel pour avoir

le droit de commettre l'inceste. Ici, le souhait coupable est transposé en négatif et le châtement souhaité en substitution au crime. En outre, l'enfant, par ses souhaits masochistes, prend une attitude passive qui l'assimile à la mère. Socialement, cette tendance à l'auto-punition s'observe à différents degrés, depuis le criminel qui ne commet un délit que pour se faire punir jusqu'au raté qui fait échouer toutes ses entreprises ou se ridiculise pour gâcher sa réussite. La même tendance peut favoriser l'apparition de maladies organiques. Il est possible que la mélancolie en dépende dans une certaine mesure ; beaucoup de schizophrènes en relèvent.

Les types psychologiques de l'auto-punition nous sont fournis, dans la littérature par le Salavin de Duhamel, le Raskolnikoff de Dostoïewsky (impulsion à tuer, puis à avouer et à expier pour l'amour d'une femme) par Don Quichotte aux sacrifices inutiles et ridicules, par Cyrano de Bergerac dont le sentiment d'infériorité phallique est nettement transposé sur le nez, qui dispose des amours de Roxane sans en profiter, enfin qui est châtié par derrière, sous les coups des valets.

Les malades chez qui joue l'auto-punition ont souvent une certaine euphorie dans le malheur. Les femmes restent souriantes malgré leurs maladies ; elles trouvent moyen de se faire opérer de mille manières et il est vraisemblable que même des fibromes peuvent être favorisés par ces dispositions : la tumeur arrive effectivement à remplacer l'enfant. Chez certains sujets, il est frappant de voir les maladies survenir exactement chaque fois qu'il y aurait un succès à enregistrer. On ne saurait trop estimer ce rôle pathogénique du complexe de punition. Chez les hommes l'alcoolisme en relève souvent.

Le D^r Laforgue cite alors le cas d'un schizophrène analysé qui, à un moment donné, se mit à traiter le psychanalyste en nourrice, demandant à poser sa tête sur son épaule, mangeant ses papiers, ses crayons, lui demandant du lait et surtout de l'huile de ricin pour se punir d'une culpabilité inconsciente.

M^{me} Sokolnicka se demande si l'on peut considérer de la même façon des types littéraires et des malades réels ? Dans la création littéraire, l'auteur se débarrasse d'un élément douloureux par sublimation ; c'est un procédé de guérison, et non une névrose. Peut-on dire que Don Quichotte ou Cyrano soient des névrosés ? Le mécanisme d'auto-punition constitue plutôt un empêchement d'agir qu'un mobile d'action, parce que la culpabilité empêche l'individu de s'identifier complètement à l'idéal du père.

M. Laforgue : Les types littéraires sont plus significatifs pour le public que tel malade en particulier ; il est bien entendu que nous n'envisageons que le type décrit sans préjuger de ce que l'auteur y a mis de lui-même. Il faut noter que les sujets enclins à

l'auto-punition n'éprouvent pas de culpabilité consciente ni de remords, mais un besoin de punition.

M. Lœwenstein : Les facteurs d'auto-punition jouent un rôle énorme chez nos malades. Le D^r Lœwenstein est pleinement d'accord avec le D^r Laforgue, mais il voudrait faire une critique sur la forme de sa présentation : il est difficile d'interpréter des cas exposés littérairement parce qu'on ne voit pas par quelle série de déterminations le complexe initial a pu aboutir au symptôme final. L'interprétation est trop schématique : on ne peut légitimement soutenir que le fait, pour Cyrano, d'être frappé par derrière, indique une homosexualité du type décrit ; l'auteur ajoute sa fantaisie au produit d'une intuition ou d'une observation réelle.

Le D^r Loewenstein cite le cas d'un de ses malades qui échouait dans toutes ses entreprises. Il comprenait avec beaucoup d'intelligence ce mécanisme d'auto-punition, mais n'arrivait pas à le réaliser affectivement. C'est seulement en se rappelant que, tout petit, il urinait au lit et que sa mère le grondait pour cela, qu'il a pu obtenir une amélioration. Dans ce cas le moyen intéressant était un fait particulier, spécial, expliquant en réalité la nature de toutes ses auto-punitions. Ainsi il n'arrivait pas à dire en public ce qu'il avait appris dans ce but parce que parler était devenu l'analogue d'uriner et apprendre de retenir. En réalité, les humiliations qui en résultaient pour lui étaient un substitut des fessées maternelles auxquelles il avait trouvé un certain plaisir.

M^{me} Sokolnicka n'est pas d'accord avec le D^r Laforgue sur la définition de la névrose. Le névrosé, pour elle, n'arrive à rien de bon. Cyrano n'est pas un névrosé et l'idiot de Dostoïewsky a des grandeurs d'âme qu'un névrosé ne saurait présenter. Ces héros ne sont jamais des personnages vivants parce que la littérature n'est pas sur le plan de la névrose.

M. Laforgue prétend au contraire que le névrosé peut accomplir des choses admirables et profitables au plus haut point.

M. Allendy estime même que, sans une certaine inquiétude psychologique, un sujet ne saurait faire une œuvre vraiment marquante.

M. Pichon souligne l'intérêt qu'il y a à définir la névrose. Pour nous, médecins, le névrosé est celui qui souffre de son état, même sans une euphorie apparente. L'écrivain peut ne pas trouver dans son œuvre une sublimation suffisante et le reste peut constituer la névrose. Sublimation et névrose ne s'excluent pas, mais peuvent coexister chez un même personnage. Pour ce qui est des types littéraires, un personnage de fiction peut être formé d'éléments très différents : création de l'auteur ou résultat d'observations. On ne peut s'en servir que comme d'un schéma et quand on parle de son inconscient, il est évident qu'on entend l'inconscient que nous sommes habitués à trouver chez les hommes se rapportant à ce schéma.

M. Laforgue explique qu'il a voulu dégager de la multiplicité des cas concrets que nous rencontrons et de leurs nombreuses réactions une notion générale capable de ramener à une source unique des réactions psychiques, organiques ou sociales. L'auto-punition est précisément cette notion. En outre il a voulu diagnostiquer les différents types cliniques au moyen de schémas appropriés.

M. Allendy pense que cette schématisation est légitime, étant donné que toute catégorie nosographique en médecine générale, est une abstraction obtenue par la synthèse des cas particuliers.

M. Loewenstein prétend qu'il ne s'agit pas seulement de diagnostiquer une névrose, mais d'en démontrer le mécanisme. Pouvons-nous savoir pourquoi dans le rêve de Raskolnikoff on tue un cheval au lieu d'une femme par exemple ?

M. Schiff signale que l'analyse des rêves de Raskolnikoff a été faite non seulement par le Dr Wittels, mais par un autre auteur qu'il ne se rappelle plus, dans une revue étrangère.

M. Nacht propose de résumer le débat en admettant que les schémas sont utiles à la clinique. Qu'ils soient tracés par des littérateurs ou des médecins, ils constituent toujours des fictions, mais pour que ces fictions aient une valeur, il faut qu'on puisse y rapporter avec certitude des cas concrets.

M. Monod-Herzen ajoute qu'en science, on a toujours le droit de schématiser en négligeant des détails particuliers pourvu qu'on ne perde pas de vue ces détails. Les types proposés par le Dr Laforgue peuvent être pris comme des exemples de réactions psychologiques.

M. Laforgue fait observer que dans la description effective d'un cas concret, les facteurs d'évolution semblent trop complexes pour qu'un cas de ce genre puisse servir de type. Il croit donc que ces modèles empruntés à la littérature peuvent être utiles, sans compter que la discrétion professionnelle restreint considérablement la possibilité de publier en détail les particularités des cas soignés.

R. ALLENDY.

Société d'Études des formes humaines

Conférence du 6 Décembre 1928

G. PAPILLAUT. *Les rapports de la psychanalyse et de la morphologie humaine.*

M. Papillault s'était donné deux buts à atteindre au cours de sa conférence : montrer d'abord les rapports entre la psychanalyse et la morphologie, et essayer ensuite d'« asseoir » la libido sur une base physiologique.

Il va de soi que, dans l'état actuel au moins de nos connaissances, les rapports entre la psychanalyse et la morphologie ne peuvent que rester assez difficiles à saisir. Aussi M. Papillault s'est-il contenté de nous indiquer quelques analogies, en s'appuyant surtout sur le caractère inconscient des deux ordres de phénomènes ; ceux d'une part qui sont à la base de l'activité psychique ; ceux d'autre part qui constituent l'activité physiologique (dans un sens restreint), c'est-à-dire les processus d'assimilation, de croissance, etc.

Ensuite l'auteur s'est attaqué au problème de la libido. Là M. Papillault s'est montré injuste à l'égard des psychanalystes, en les accusant d'avoir abandonné la physiologie. Si, dans les conceptions psychanalytiques, la libido manque de base physiologique, partant de précision et de limites nettes, cela ne tient pas à l'abandon de la physiologie par les psychanalystes, mais seulement à notre ignorance, à l'insuffisance de nos connaissances à l'heure actuelle. Cela, Freud lui-même l'a dit à plusieurs reprises, et M. Papillault lui-même le reconnaît.

Et comment saurait-il en être autrement ? Comment pourrait-on envisager une fonction psychique sans lui accorder une base physiologique ? (1) La division des psychopathologistes en *organicistes* et *anorganicistes* nous a toujours paru vaine et sans fondement, car le psychisme (dans le sens le plus général de ce mot), lui-même

(1) La Rédaction laisse à M. Nacht la responsabilité de cette pétition de principes. E. P.

expression et résultante physiologique (2), ne saurait se manifester autrement qu'en empruntant des voies et moyens physiologiques.

Mais revenons à la conférence de M. Papillault, qui a voulu nous montrer à l'appui de sa thèse, l'importance des troubles endocriniens pour la morphologie et pour le développement psycho-sexuel de l'individu. Personne à l'heure actuelle ne conteste ce rôle des glandes à sécrétion interne ; seulement, il n'apparaît pas toujours comme suffisant pour expliquer tout. Et surtout si des troubles psycho-sexuels sont souvent imputables à des troubles évidents de certaines glandes, il y a aussi un grand nombre de cas où des perturbations profondes de l'activité psycho-sexuelle apparaissent sans qu'aucun trouble endocrinien puisse être valablement mis en cause. C'est précisément dans ces cas que la psychanalyse retrouve son domaine. Voilà la raison pour laquelle les observations citées par M. Papillault, si intéressantes soient-elles, et les suggestions faites à leur sujet, nous ont paru un peu en dehors de la question.

S. NACHT.

(2) Même observation. E. P.

BIBLIOGRAPHIE

Georges POLITZER. *Critique des Fondements de la Psychologie*. (I. La Psychologie et la Psychanalyse. Paris, 1928, éd. Rieder.)

Ce livre est le premier volume d'une « série d'écrits préliminaires », des « Matériaux », dont les volumes suivants seront consacrés à la *Gestalttheorie* et au béhaviourisme, et qui seront suivis de l'« Essai-synthèse de ces travaux préliminaires, qui formera la base d'une « psychologie concrète ».

Dans l'Introduction, M. Politzer passe en revue les écoles psychologiques des cinquante dernières années, les psychologies expérimentale, physiologique, objective et introspective. Il conclut à leur impuissance de créer une psychologie véritablement scientifique, la psychologie classique n'étant que « l'élaboration notionnelle d'un mythe » (p. 19) « ...la psychologie classique ne représente même pas « la forme fausse d'une science vraie, car c'est la science elle-même « qui est fausse, radicalement, et toute question de méthode à part. » La critique de cete psychologie doit s'attaquer au tronc, à l'idéologie centrale de la psychologie classique. Il ne s'agit pas d'élaguer des branches, mais d'abattre un arbre. Il ne s'agit pas non plus de condamner tout en bloc : il y a des faits qui survivront à la mort de la psychologie classique, mais c'est seulement la psychologie nouvelle qui pourra « leur donner leur vraie signification » (p. 22). L'objet de cette psychologie nouvelle, « c'est la vie dramatique de l'homme » (p. 23). Politzer remarque que le terme « drame » désigne un fait et qu'il faut faire « totalement abstraction des résonnances romantiques de ce mot » (p. 23 note).

Quant à la psychologie nouvelle, « trois tendances peuvent compter... : la psychanalyse, le béhaviourisme et la *Gestalttheorie*... mais « la plus importante des trois tendances c'est incontestablement la « psychanalyse. C'est elle qui nous donne la vision vraiment claire « des erreurs de la psychologie classique, et nous montre dès mainte-

« nant la psychologie nouvelle en vie et en action. » (p. 28) ; « en ce qui nous concerne, c'est en réfléchissant sur la psychanalyse que nous avons aperçu la vraie psychologie. Cela aurait pu être un hasard, mais ce n'en est pas un, car, même en droit, la psychanalyse seule peut donner aujourd'hui la vision de la vraie psychologie, par ce qu'elle seule en est déjà une incarnation » (p. 32). Cependant M. Politzer reproche aux partisans de Freud de ne voir, dans la psychanalyse, que libido et inconscient, ce qui n'assignerait à la psychanalyse, qu'une place, bien que la plus importante, dans un mouvement psychologique du XIX^e siècle, qui souligne l'importance de la vie affective. Pour M. Politzer par contre, « ...ce n'est pas évolution qu'il y a, mais révolution, seulement une révolution un peu plus copernicienne qu'on ne croit : la psychanalyse, loin d'être un enrichissement de la psychologie classique, est précisément la démonstration de sa défaite » (p. 34). Le but que se propose M. Politzer, c'est « ...d'une part, de dégager la psychanalyse des préjugés dont l'enveloppent partisans et adversaires en recherchant son inspiration véritable, et en opposant constamment celle-ci aux démarches constitutives de la psychologie classique dont elle implique la négation, et, d'autre part, de juger les constructions théoriques de Freud au nom de cette inspiration, ce qui nous permettra, en même temps, de saisir sur le vif les démarches classiques. »

*
* *

Dans le premier chapitre « Les découvertes psychanalytiques et l'orientation vers le concret », M. Politzer compare la psychanalyse et la psychologie classique et, prenant pour point de départ leurs explications du phénomène du rêve, oppose à la théorie classique qui ne voit dans le rêve qu'un phénomène négatif, la théorie de Freud pour lequel le rêve « est un fait psychologique au sens plein du mot » (p. 45), c'est-à-dire le fait que « le rêve a un sens » (p. 46). « La théorie du réveil partiel, p. ex., considère les éléments du rêve à un point de vue abstrait et formel... on ne tirera du rêve que des enseignements concernant des classes... avec lesquels travaillent les psychologues... et si le contenu du rêve intervient, ce n'est que pour être classé en général ». Il dégage de cette manière d'aborder le problème du rêve « ...la démarche fondamentale de la psychologie classique (p. 50) l'abstraction. Cette démarche »... commence par détacher le rêve du sujet dont il est le rêve, et le considère non pas comme fait par le sujet, mais comme produit par des causes impersonnelles : elle consiste à appliquer aux faits psychologiques ...la méthode de la troisième personne et c'est dans cette acception que M. Politzer emploie dans tout son livre le terme « abstraction ». Freud, par contre, « c'est en rattachant (le rêve) au sujet dont il

« est le rêve, qu'il veut lui rendre son caractère de fait psychologique » que » (p. 49). C'est là « l'inspiration fondamentale de la psychanalyse » (p. 51).

La « vraie psychologie » doit satisfaire à deux exigences : à l'homogénéité au *je* (que Politzer emploie « pour désigner la première personne, et non pas dans le sens psychanalytique) et à celle de la première personne, qui seront respectées si les notions de la psychologie restent sur le plan du « drame », de « la vie de l'individu particulier ». (p. 61). La psychanalyse satisfait à cette exigence « et parce que... (la psychanalyse) part de l'individu concret... qu'elle peut retourner à l'individu concret, donc posséder un savoir psychologique *applicable* ». (p. 84).

*
**

Le chapitre II, « l'Introspection classique et la méthode psychanalytique » est un essai méthodologique très intéressant, bien qu'incomplet. L'auteur promet d'ailleurs de l'étudier à fond dans ses travaux ultérieurs. Nous voulons mentionner ici seulement l'opposition de la méthode introspective et celle de Freud, la méthode du récit (p. 90). Cette méthode s'oppose non seulement aux « caractère abstrait et subjectif de l'introspection, elle représente encore l'antithèse du *réalisme* de cette dernière ». (p. 92).

La critique que M. Politzer adresse à Freud, c'est de retomber « dans ses notations et ses spéculations théoriques, dans la psychologie classique » (p. 81). Pour le démontrer il passe en revue les conceptions théoriques que Freud expose dans le chapitre de la Traumdeutung, « Psychologie des processus du rêve » : le déplacement, la condensation, la censure, la régression, les systèmes de l'appareil psychique etc. Politzer reproche à Freud le « formalisme fonctionnel » (p. 137) de ses conceptions. « Aucune *réalité psychologique* ne peut être reconnue au « déplacement des intensités psychiques » ...car « ce sont des *processus en troisième personne* » (p. 141).

Nous ne nous arrêterons pas davantage à cette discussion, car M. Politzer reconnaît lui-même que ses critiques le mènent au fond vers le problème de l'inconscient : « On peut juger cependant que « nous enterrons trop tôt les théories psychanalytiques en n'y cherchant plus qu'un enseignement purement négatif, et que, à ce point de vue là, nos affirmations ne sont pas suffisamment soutenues par le chapitre qui précède. Car tout ce que nous avons montré jusqu'ici, c'est le contraste entre le concret et l'abstrait dans les théories que nous avons examinées, mais, quoi qu'il en soit de cette opposition, il est incontestable que les faits découverts par Freud exigent une explication psychologique. Or, si nous nous plaçons à ce point de vue là, nous ne pouvons pas nous dissimuler que tous ces faits nous orientent vers l'inconscient. Alors de deux choses

« l'une : ou bien on s'incline devant les faits pour admettre l'incons-
 « cient, et les critiques précédentes ne concernent plus que les for-
 « mules et non pas les théories, et n'étant alors relatives qu'au *style*,
 « elles perdent tout leur intérêt ; ou bien on prétend que les critiques
 « en question touchent le fond même, et non pas seulement la forme,
 « et alors il faut aller jusqu'au bout et nier les faits psychanalytiques
 « qui le prouvent : ce qui nous enlèverait le bénéfice de tout ce que
 « nous avons dit de la psychologie concrète et, par conséquent, le
 « droit à toute critique ? Il y a là, en somme, un dilemme dont la clef
 « est donnée par l'idée qu'on se fait des rapports entre l'inconscient
 « et la psychanalyse, et qui exprime l'inquiétude créée par nos
 « remarques. Cette inquiétude ne résiste pas à une lecture attentive
 « de ce chapitre même et le dilemme se montre essentiellement fra-
 « gile, mais la gravité du problème exige une explication franche »
 (p. 161-162).

*
 **

Cette « explication franche » a lieu dans le chapitre IV « L'hypothèse de l'inconsicent et la psychologie concrète ».

« L'inconscient ne représente dans la psychanalyse que la mesure
 « de l'abstraction qui survit à l'intérieur de la psychologie concrète »
 (p. 163). Si cette dernière veut se passer de l'inconscient, ce n'est
 pas cependant pour retomber dans « l'affirmation de l'exclusivité de
 « la conscience... la psychologie n'est nullement enfermée entre les
 « deux possibilités classiques » (p. 164), l'inconscient et le conscient,
 « ...car il suffit de montrer que l'inconscient implique abstraction
 « pour qu'il en résulte immédiatement que la psychologie concrète se
 « trouve placée, précisément par son orientation concrète, sur un plan
 « où l'opposition classique n'a plus aucun intérêt. » (p. 165).

En proposant d'abandonner l'inconscient, il laisse aux « techni-
 « ciens » de la psychanalyse le soin de trouver des solutions nouvelles
 des problèmes que soulève cet abandon. Nous déplorons que M.
 POLITZER se soit senti forcé de « résister à la tentation de donner...
 « ici même une solution » à ces problèmes (p. 165). Cette solution eût
 été peut-être plus convaincante que son argumentation et ses cri-
 tiques dont la violence ne réussit pas à masquer les contradictions,
 l'insuffisance et la confusion, surprenantes chez un esprit aussi
 averti que l'est M. Politzer. Mais suivons son argumentation avant
 de répondre à ses critiques.

M. Politzer veut passer en revue les faits qui sont des preuves de
 l'inconscient et démontrer qu'ils ne le deviennent que grâce à une dé-
 formation, « grâce... à des démarches et exigences qui se trouvent pré-
 « cisément celles qui constituent l'abstraction » (p. 166). Il cite d'abord
 des preuves de l'inconscient latent. Ces faits ne sont pas des « preuves
 immédiates » d'un inconscient latent, ils n'imposent « cette hypothèse

« que grâce à l'exigence réaliste ». Il sait cependant que la psychanalyse dispose de faits qui sont des preuves de l'inconscient — l'inconscient dynamique, c'est-à-dire de « faits psychologiques qui se révèlent lent à nous par leur action » (p. 175). Il s'efforce de démontrer que ces faits ne sont pas non plus des preuves de l'inconscient, et nous cite, à notre grand étonnement, comme exemple d'une preuve de l'inconscient dynamique, un rêve, — le rêve de l'injection faite à Irma. Il en déduit d'abord que cette « preuve de l'inconscient dynamique ne résulte que de la comparaison du contenu manifeste et du contenu latent » (p. 177). Et « en général donc, ce n'est que l'exigence réaliste qui transforme les faits en preuve de l'inconscient, qu'il soit question de la mémoire, de l'hypnose ou des faits psychanalytiques » (p. 180). Il en déduit... « que ce ne sont pas les faits eux-mêmes, tels qu'ils peuvent être constatés *humainement* qui engendrent l'hypothèse de l'inconscient, mais une interprétation de ces faits conforme au point de vue de l'abstraction » (p. 180). Ceci légitimerait à son avis la critique de l'inconscient. Il veut montrer ensuite la « manière dont le réalisme arrive à engendrer l'hypothèse de l'inconscient » (p. 180). Le réalisme « dédouble le récit significatif », et ce dédoublement devient le thème d'un récit nouveau qui est le « second récit » (p. 181). Il ramène ensuite les preuves de l'inconscient dynamique, citant toujours le rêve, à un postulat, « le postulat de l'antériorité de la pensée conventionnelle » (p. 187). « Or une fois qu'il est établi que le postulat en question est intimement uni au réalisme et à l'abstraction en général, il est naturel qu'on reconnaisse en lui, non pas une constatation empirique, mais un principe *a priori* » (p. 195). Ce postulat, il le ramène au « postulat de la pensée récitative » (p. 196). « C'est ainsi que s'éclaire la vraie fonction de l'inconscient » (p. 197).

La conclusion qu'il tire de son argumentation est que l'inconscient n'est pas inséparable de la psychanalyse, « qu'il apparaît... au moment où doivent apparaître les hypothèses adéquates à la psychologie concrète, et il s'ensuit que l'inconscient, même dynamique, loin d'être une découverte vraiment intéressante de la psychanalyse, ne fait, en réalité, qu'indiquer son impuissance théorique » (p. 199).

« La fausseté de l'hypothèse de l'inconscient serait indirectement démontrée par ce que celle est liée aux démarches de la psychologie abstraite » (206). Pour M. Politzer, « se placer au point de vue concret... implique à chaque instant le dépassement des récits immédiats, et la nécessité de les éclairer par les données de l'analyse, pour déterminer la signification précise de l'acte du je ». (p. 196). Mais ce qu'il reproche à la psychanalyse, c'est de « postuler des récits qui n'ont pas lieu au moment où ils sont réalisés »... (p. 207). « et d'introduire l'inconscient » pour pouvoir prêter (au sujet) ces récits inventés simplement au nom des exigences purement théoriques... » « l'inconscient étant le lieu de récits postulés, mais inexistantes, les

« phénomènes inconscients représentent des faits psychologiques « *inventés de toutes pièces* pour les besoins de la cause ». La fausseté de l'inconscient est mise en évidence précisément par le fait que les phénomènes prétendus inconscients son entièrement *en l'air* (p. 208).

*
**

Malgré tout ce qu'il a à reprocher à la psychanalyse, il voit dans le « mouvement vers l'inconscient » un « moment décisif de la dissolution de la psychologie classique. » (p. 215).

Le chapitre intitulé « La dualité de l'abstrait et du concret dans « la psychanalyse et le problème de la psychologie concrète », est consacré, d'une part, à l'explication de la nécessité des erreurs de FREUD, erreurs qu'il attribue à des raisons d'ordre historique, d'autre part à la démonstration de « la psychologie concrète à l'œuvre » (p. 237). Il décrit d'abord le problème de la psychologie concrète : « définir le psychique en tant que psychique, c'est-à-dire en évitant « toute confusion avec la physiologie, la biologie, ou tout autre science « de la nature ou de l'homme en tant que nature, tout en faisant « abstraction de l'hypothèse d'après laquelle le psychique nous est « donné dans une perception *sui generis* » (p. 230). « Le psychologue « n'aura plus affaire qu'à des connaissances médiatees... » (p. 234) « des données construites » (p. 235), qu'il découvre grâce à la méthode psychanalytique « qui, tout en étant exclusivement psychologique, « (est) cependant tout autre chose que l'introspection » (p. 234). Parmi les notions qui font déjà partie de la psychologie concrète, il est deux faits découverts par Freud : l'identification et le complexe d'Œdipe, dont il « met en évidence le caractère véritable » comme étant « non « seulement les segments de la vie d'un individu particulier, mais « encore des grands schémas dramatiques... » (p. 242).

*
**

Dans le dernier chapitre : « Les vertus de la psychologie et les « problèmes qu'elle pose », il définit les « conditions d'existence d'une « psychologie positive » : 1° la psychologie doit être une science *a posteriori*, c'est-à-dire l'étude adéquate d'un groupe de faits ; 2° elle doit être originale, c'est-à-dire étudier des faits irréductibles aux objets des autres sciences ; 3° elle doit être objective, elle doit, en d'autres termes, définir le fait et la méthode psychologiques de telle sorte qu'ils soient « en droit universellement accessibles et véritables » (p. 249).

Cette psychologie a trouvé dans l'étude du « drame humain » une vraie synthèse de la psychologie subjective et de la psychologie objective ». (p. 254). En même temps elle « cesse d'être la science de la vie intérieure » (p. 259).

M. Politzer termine son livre par la formule suivante : « La « métapsychologie a vécu et l'histoire de la psychologie commence. »

*
* *

Nous devons faire plusieurs objections aux développements de M. Politzer.

En premier lieu, il faut lui reprocher le caractère purement dogmatique et scholastique de sa critique de la psychanalyse, et, en particulier, de l'inconscient. Car, même en supposant que la psychologie des cinquantes dernières années n'ait rien donné de valable pour la psychologie, ce qui n'est pas le cas de l'avis même de M. Politzer, il est tout à fait inadmissible de condamner une conception psychologique uniquement parce qu'elle implique une des démarches de cette « psychologie classique ». Tous les raisonnements de Politzer supposés impeccables, cette façon dogmatique d'aborder les problèmes leur enlèverait toute portée véritablement critique. Mais les raisonnements de Politzer sont par dessus le marché loin d'être impeccables. Sa critique principale, celle de l'inconscient dynamique, porte à faux pour la simple raison qu'il prend l'explication du rêve par son contenu latent pour un exemple de l'inconscient dynamique. Or le rêve n'est pas et n'a jamais été une preuve de l'inconscient dynamique. L'erreur de M. Politzer est due à ses connaissances incomplètes et purement livresques de la psychanalyse.

L'inconscient dynamique est certes une hypothèse, mais d'un degré de certitude presque aussi grand que celle d'après laquelle nous admettons l'existence d'objets pendant que nous leur tournons le dos. Car nous voyons l'inconscient dynamique *en action*, dans les symptômes, le comportement, les actes et les paroles du sujet, *avant* l'analyse, et *pendant* celle-ci, nous le voyons non seulement dans la résistance, mais aussi dans les phénomènes du transfert. En analysant par exemple, une obsédée dont les obsessions sont des réactions à sa haine refoulée contre son frère, nous retrouvons dans sa vie, à côté de ces symptômes exprimant ses sentiments d'une façon plus ou moins claire, des pensées, des actes manifestement haineux, mais oubliés ou méconnus et retrouvés seulement après la levée de la résistance. De plus, pendant l'analyse, ces sentiments révèlent leur existence réelle par l'éclosion de ces sentiments mêmes, dirigés contre le psychanalyste. L'analyse nous donne donc tous les chaînons de la preuve véritable de l'existence d'un sentiment inconscient : le retour à la conscience du souvenir de la haine contre son frère, le souvenir même de la lutte contre ce sentiment, son refoulement (fait psychologique en « première personne » et dont la définition en « troisième personne » que cite M. Politzer, n'est qu'un essai d'explication théorique); des actes et pensées haineux dans la période de l'état inconscient de

ce sentiment, les symptômes apparaissant dans certaines situations susceptibles de réveiller ces sentiments, transfert de sentiments haineux conscients pendant l'analyse, résistance dont les détails trahissent nettement la nature des sentiments contre lesquels elle se dresse ; après la levée de la résistance, retour des souvenirs précités, et apparition de sentiments haineux conscients dans toutes les situations dans lesquelles apparaissaient auparavant les symptômes.

Nous nous demandons si M. Politzer verra dans cette preuve de l'inconscient, qu'on pourrait d'ailleurs multiplier à l'infini, plus de « réalisme » que dans l'exigence de « l'homogénéité au je », que nous trouvons d'ailleurs juste, mais que nous proposerions de formuler : « la continuité de l'individu psychique ». Peu nous importe, d'ailleurs, qu'il y trouve du « réalisme » (facteur bien abstrait, cependant, bien en « troisième personne »). Si réalisme il y a, c'est que ce « réalisme » est utile, tant que M. Politzer ne nous donnera d'autre explication des faits psychologiques que celle par l'inconscient.

Le cadre limité de cette analyse ne nous permet pas de répondre aux nombreuses erreurs et contradictions que contient la critique de l'inconscient. Arrêtons-nous seulement aux deux postulats que M. Politzer croit pouvoir dégager de l'hypothèse de l'inconscient : le postulat de l'antériorité de la pensée conventionnelle et celui de la pensée récitative. A propos du premier il faut remarquer que, quelle que soit la nature des faits psychologiques « construits », en les rendant à la conscience ou en les décrivant, nous devons nous servir d'une « dialectique conventionnelle », c'est-à-dire nous devons nous servir d'un langage compréhensible. En formulant ce postulat, Politzer enfonce donc des portes ouvertes. Quant au « postulat, de la pensée récitative », que Politzer condamne si énergiquement, nous voulons lui rappeler qu'il dit lui-même que « quoi qu'on fasse, les données psychologiques ne peuvent jamais être connues que par le récit. » (p. 207). On se demande alors de quelle manière « éclairer les actes du je » (p. 196), sinon par des récits, mais des récits non pas « inventés pour les besoins de la cause » (p. 208) ; mais construits pour expliquer le « drame humain » et prouvés par des faits ? Si les phénomènes inconscients étaient « inventés de toutes pièces », comme se plaît à dire M. Politzer, il n'existerait ni signification du rêve, ni complexe d'Œdipe, ni identification, bref il n'existerait ni la psychanalyse, ni la « psychologie concrète ». Car la psychanalyse est inséparable de l'inconscient, et la « psychologie concrète » l'est aussi, si elle est représentée par le complexe d'Œdipe et l'identification. L'ensemble des faits psychologiques que nous appelons complexe d'Œdipe restent inconscients aux hommes tant qu'une psychanalyse ne les leur révèle pas. Et force lui est de nier tout bonnement la différence entre l'inconscient et le conscient. Ce tour de force ne fera pas disparaître

que des faits psychologiques inconscients obéissent à d'autres lois, ont d'autres effets que ceux qui sont conscients ou qui le deviennent par une analyse. Toute psychologie doit tenir compte de ceci, à moins qu'elle ne veuille donner aux faits qui constituent le complexe d'Œdipe et l'identification que la valeur de « significations en général ». Mais alors cette psychologie devra retomber en pleine « abstraction » : la signification de « l'acte du je » ne voudra plus dire que le sujet veut, pense ou fait telle ou autre chose, mais que l'acte en question aura telle ou telle « signification ». D'ailleurs la tendance de M. Politzer à retomber dans « l'abstraction » la plus « classique » lorsqu'il essaie de se passer de l'inconscient, se voit nettement à la façon dont il décrit le phénomène du rêve : *« En effet, le rêve a eu lieu : une dialectique individuelle a fonctionné, des liens imprévus et imprévisibles ont été établis entre des intentions significatives et des signes : des pensées, au lieu de prendre leurs formes habituelles, ont pris des formes qui, ordinairement, sont réservées à d'autres pensées (1). Or, l'explication (psychanalytique), en introduisant l'inconscient et en y étalant le récit conventionnel postulé pour l'explication du rêve, fait disparaître la dialectique individuelle... »* (p. 204).

Résumons : il existe des preuves véritables de l'inconscient dynamique, une psychologie qui nierait l'inconscient perd tout droit et tout moyen d'être une « psychologie concrète ». D'autre part, il nous paraît inévitable que toute psychologie doive avoir recours, à un certain moment, au « second récit », comme c'est le cas par exemple de bien des formes « d'identification ». Car il est impossible de donner à tous les faits psychologiques la forme de « récits en première personne. » Une grande partie des conceptions théoriques de toute psychologie seront nécessairement des « abstractions », des « récits en troisième personne ». Et, chose curieuse, M. Politzer, qui attaque si violemment dans la psychanalyse des conceptions qui impliquent selon lui des « abstractions », prévoit lui-même la nécessité d'introduire « plus tard » dans la « psychologie concrète » des notions « abstraites », comme par exemple celle de la mémoire (p. 262).

Mais, malgré toutes les critiques que nous pouvons adresser à M. Politzer, son livre présente néanmoins un très grand intérêt, et il a une incontestable valeur. La mise en relief des points de vue concret et abstrait dans la psychologie, le dégagement du « drame en troisième personne » (point de vue que nous avons déjà rencontré, sous une forme à la vérité un peu différente, dans les travaux de MM. Damourette et Pichon, opposant le « plan délocutoire » du langage à son « plan locutoire » primitif) et du « second récit »

(1) Souligné par nous R. L.

sont d'une réelle valeur méthodologique, ces conceptions devront faire dorénavant partie de l'édifice de la psychanalyse.

Tous les psychanalystes qui ont lu le livre de M. Politzer attendent certainement avec un grand intérêt ses publications ultérieures.

R. LÆWENSTEIN.

Théo HENUSSE. *Quinze rêves expliqués*. (Les cahiers Mosans. N° 41).

Après un exposé succinct et très clair de la théorie freudienne des rêves, l'auteur d'ailleurs docteur en philosophie, expose quinze rêves dont il donne l'interprétation en fonction des circonstances au cours desquelles ils sont survenus et des idées que chaque élément a suggérées au rêveur. Ses interprétations paraissent fort acceptables mais peut-être superficielles. Pour avoir voulu montrer que les rêves n'ont pas aussi souvent que nous le prétendons, une valeur sexuelle, l'auteur semble ne pas avoir cherché derrière la signification immédiate du rêve, la correspondance en profondeur qui aurait pu révéler des éléments réellement psychanalytiques tels que le complexe d'Œdipe, etc. Sous ces réserves, d'ailleurs difficiles à établir faute d'élément d'information suffisants, il faut féliciter M. Théo Henusse d'avoir abordé avec compréhension et intelligence un des problèmes les plus contestés encore des profanes : l'interprétation psychanalytique des rêves.

R. ALLENDY.

C. I. URECHIA et G. RETETEANU. *Psychanalyse d'un cas de crampe des écrivains*.

Les auteurs rapportent un cas de crampe des écrivains soumis à un traitement psychanalytique ayant abouti à la guérison du malade. L'exposé bref de cette analyse permet néanmoins aux auteurs d'insister sur l'importance, chez leur malade, du complexe d'Œdipe qui apparaît comme le noyau même de toute la névrose, la masturbation, l'homosexualité et l'impuissance sexuelle n'étant que des réactions en rapport avec ce dernier complexe.

La crampe elle-même, qui empêchait le malade d'écrire ou simplement de saisir certains objets tels qu'allumette, aiguille, crayon, porte-plume, était étroitement liée au complexe de masturbation, qui se trouvait ravivé chaque fois que le malade voulait écrire ou saisir un de ces objets, identifiés probablement au pénis.

S. NACHT.

The Psychoanalytic Review T. XV. 1928. — Fasc. 1 à 4.

DANIEL HOUSE. *Psychologie de l'inconscient*. — Cet article passe en revue les différentes philosophies antirationalistes qui ont ouvert la voie à la psychanalyse. Il montre la découverte progressive de l'inconscient et du subconscient par la critique de la conscience au XIX^e et au XX^e siècle. Il attire l'attention sur le chemin parcouru depuis le XVII^e siècle en comparant le célèbre : « Je pense, donc je suis » de Descartes avec l'aphorisme de Freud « Je désire et c'est pourquo*j* je pense ».

N. D. C. LEWIS. *La psychobiologie du complexe de castration*. — L'auteur, psychiatre à l'hôpital Sainte-Elisabeth à Washington, développe, dans un article qui se prolonge à travers plusieurs numéros de la « *Psychoanalytic Review* », ses vues sur le complexe de castration, ses symboles, ses rapports avec la nooclopie et le suicide. Il illustre son exposé d'un grand nombre de cas qu'il a pu observer lui-même et qui se rapportent aussi bien à des femmes qu'à des hommes. Parlant des cas fréquents dans lesquels des névrosés se sont châtrés eux-même ou ont tenté de le faire, il attribue cela à ce qu'il appelle le complexe d'Echmoun, qui n'est après tout qu'une phase du complexe d'Œdipe. En effet, Echmoun est un jeune dieu phénicien d'une grande beauté qui se rend eunuque afin d'échapper aux sollicitations de la déesse-mère Astronae. C'est le bel adolescent qui se châtre pour échapper à l'inceste.

Cet article est fort intéressant mais difficilement résumable à cause du grand nombre de cas pratiques sur lesquels il se base.

MARIE CHADWICK. *Six mois d'expériences dans une crèche*. — L'auteur, ayant régulièrement observé les enfants d'une crèche de Londres et ayant fait également une enquête sur la situation de ces enfants dans leurs familles, apporte des conclusions générales sur l'influence de l'union et de la désunion des parents sur les enfants, en particulier sur la formation de leur caractère. Malheureusement M^{lle} Chadwick ne donne pas de détails sur chaque cas particulier ni les observations précises qui l'ont amenée à ses conclusions.

LÉO KANNER. *La dent en tant que symbole dans le folklore*. — Les dents sont un symbole phallique et, dans les rêves comme dans les légendes, l'extraction d'une dent représente la castration. Les maux de dents symbolisent une menace de castration, punition des actes sexuels tels que l'onanisme, la fellation ou l'homosexualité considérés comme coupables par les primitifs parce qu'ils ont en vue le plaisir et non la reproduction. Aussi les cures magiques de maux de dents ont elles toutes le caractère d'un symbole d'acte sexuel normal. Il faut en général enfoncer un symbole phallique

(clou ou bâton) dans un trou pratiqué dans la terre ou bien mettre dans ce trou des semences ou des objets qui les symbolisent. Dans certaines régions de l'Allemagne l'homme qui souffre des dents place un balai dans l'église et croit que celui qui marchera le premier sur ce balai sera atteint à sa place du mal de dents. Ici le symbolisme est moins clair ; cependant l'auteur croit qu'il s'agit là de maux de dents considérés comme une punition de désirs homosexuels, l'acte de marcher sur un balai pouvant symboliser l'acte homosexuel. En effet M. Kanner a soigné un garçon de 15 ans qui trouvait un certain apaisement à ses désirs homosexuels en marchant sur des bâtons et des pierres qui symbolisaient pour lui le phallus et les testicules.

Les conclusions de cet intéressant article sont les suivantes :

- 1) Dans le folklore, la dent est un symbole sexuel qui représente soit le phallus soit la semence.
- 2) La perte d'une dent représente la castration comme punition de l'onanisme ou d'autres perversions sexuelles.
- 3) Les maux de dents symbolisent une menace de castration. On les évite par des mesures de propitiation qui représentent symboliquement l'acte sexuel normal ayant pour but la fécondation.
- 4) Le motif de l'inceste et des fantaisies bisexuelles se retrouve toujours dans l'analyse du folk-lore des dents.

WILLIAM-A. WHITE. *Discours présidentiel.*

Dans ce discours, le président de l'*American Psychoanalytic Association* constate qu'en Amérique le mouvement psychanalytique est encore attaqué, ce qui n'est pas absolument un mal, mais que, d'autre part, il a fait ces dernières années des progrès considérables. Ce mouvement est entré dans une phase décisive dans laquelle de nouvelles tâches se présentent à lui.

Il lui faut tout d'abord sauvegarder le principe que seuls des médecins particulièrement instruits dans la psychanalyse ont le droit d'employer cette méthode à des fins thérapeutiques. Mais il faut aussi que la psychanalyse devienne plus connue du grand public où elle reste incompréhensible pour tant de gens qui, n'ayant pas été psychanalysés eux-mêmes, seront tentés de trouver fausses bien des assertions de la théorie de Freud. De plus les psychanalystes ont commis la faute de présenter leur théorie par le côté qui, en Amérique, avait le plus de chances d'augmenter les résistances de leur public. Il y a quinze ans en effet ce qu'on appelle le pansexualisme florissait beaucoup plus parmi eux que ce n'est le cas aujourd'hui où notre matériel se rapporte à une base biologique plus large. Il est beaucoup de choses nouvelles en effet que nous pouvons dire, par exemple sur les problèmes toujours intéressants de la conscience et la morale, sans choquer beaucoup le public. Nous devrions, dit M. WHITE, employer pour la diffusion de nos idées la même méthode

que pour nos analyses c'est-à-dire *ne jamais chercher à imposer des interprétations mais laisser les faits analytiques parler eux-mêmes.*

La création d'un institut psychanalytique aux États-Unis serait très utile, mais il devrait être organisé sur une base plus large que celui de Berlin. Ce devrait être une institution où quiconque désire devenir psychanalyste pourrait se soumettre à l'analyse et ensuite analyser d'autres sujets sous la direction d'un maître expérimenté. En outre cet institut devrait posséder une bibliothèque très complète se rapportant non seulement à la psychanalyse mais aussi aux sujets connexes. Il devrait être en contact avec les spécialistes des sciences telles que la philosophie, la théologie, la morale, l'histoire, le droit pénal, etc., auxquelles la psychanalyse peut apporter un concours utile.

Après avoir montré qu'une nouvelle complication de la terminologie psychanalytique est inévitable M. White termine par un hommage rendu au génie du professeur Freud.

Daniel HOUSE : *La psychiatrie à la rescousse.* — L'auteur rappelle qu'on a cherché à expliquer l'histoire par la géographie, l'influence du climat, des conceptions religieuses et politiques et enfin par le facteur économique. Il croit, lui, que l'histoire, si l'on va au fond des choses, est une branche de la psychiatrie psychanalytique.

Pour lui notre civilisation n'est qu'une forme compliquée de la barbarie. La violence, la duperie, l'inégalité, l'injustice et l'hypocrisie y règnent en maîtresses. La conduite humaine est encore bien éloignée de l'idéal de charité ; elle est inadaptée à ce que devrait être la vraie civilisation et relève donc de la psychopathologie.

Les hommes qui, dans l'histoire, ont joué le plus grand rôle s'expliquent par leur situation psychique. L'auteur se pose des questions telles que : Quel est le rapport entre la philosophie sociale de Jésus et sa situation sexuelle personnelle ? Quel rapport y a-t-il entre le fait que saint Paul était épileptique et certaines de ses doctrines ? Jusqu'à quel point les affections psychopathologiques que l'on peut relever chez des hommes tels que César, Napoléon, Guillaume II et Wilson ont-elles modifié le cours de ce qu'on appelle l'histoire ? Jusqu'à quel point le puritanisme est-il un phénomène psychopathologique ? etc., etc.

Ces facteurs là sont plus importants, aux yeux de M. House, même que les facteurs économiques. La contrainte de répétition de ce qui s'est passé dans l'enfance joue un rôle énorme. Le fait que les masses populaires allemandes pénétrées de doctrine socialiste n'ont pas même tenté en 1914 de saboter la guerre ne s'explique pas économiquement mais psychologiquement. Ce sont des complexes psychiques aussi qui expliquent des faits tels que la dureté d'un gouvernement libéral comme celui de Wilson à l'égard des « conscients » qui refusaient de prendre part aux massacres que com-

porte la guerre et auxquels le Président ne s'était lui-même que difficilement résolu. Enfin le meurtre judiciaire de deux innocents tels que Sacco et Vanzetti pour le seul motif de leurs opinions anarchistes ne s'explique lui aussi que par la psychopathologie.

La base de beaucoup de nos institutions n'est pas rationnelle ; si on l'analyse on ne trouve que l'habitude à laquelle s'ajoutent des considérations de puissance et de prestige. L'Etat n'est trop souvent qu'un entraînement perpétuel à l'obéissance et à l'exaltation du patriotisme au delà des limites utiles. L'éducation est presque toujours une école de servilité. L'Eglise favorise souvent l'abêtissement de ses adeptes et arrive parfois à donner une force presque invincible à certains préjugés. Les affaires elles aussi sont en grande partie un entraînement à la rouerie et à la fraude légale. Tout cela dépend en somme plus de la psychiatrie que de la psychologie et c'est ainsi que la psychanalyse peut servir à expliquer les faits contemporains et passés (1).

F.-W. DERSHIMER : *Généalogie d'une pulsion vers des rapports hétéro-sexuels illégitimes.*

L'auteur résume l'analyse qu'il a faite d'un jeune homme qui avait une pulsion très forte vers des rapports hétéro-sexuels illégitimes. En remontant dans ses souvenirs le patient parvint jusqu'à l'époque du sevrage qui avait fait naître en lui l'idée que sa mère ne l'aimait plus. Il se demanda pourquoi et supposa que c'était parce qu'il ne pouvait pas la nourrir comme il pensait que son père le faisait (fausse idée sur les rapports entre parents). Voyant que c'était là le seul manque que l'on pût lui reprocher il trouva qu'il était excusable puisqu'il n'était pas adulte et décida, dès qu'il le serait devenu, de rendre sa mère jalouse en faisant avec d'autres (mais non pas avec une épouse, car sa mère l'eût alors approuvé) ce que ses parents faisaient ensemble.

F.-W. DERSHIMER : *Théorie sur l'origine de tous les conflits et sur le mécanisme de la psychanalyse.* — Se basant, entre autres choses, sur l'expérience décrite plus haut, M. DERSHIMER suppose que l'enfant ressent fréquemment son infériorité physique à l'égard des parents. Pour y remédier il cherche dans son imagination des moyens de leur être supérieur. Il se forge alors un monde imaginaire auquel il a beaucoup de peine à renoncer même lorsqu'adulte il a acquis des forces égales à celles de ses parents ; en effet dans le monde imaginaire il était beaucoup plus puissant qu'eux. Il cherche donc à rester dans le monde qu'il s'est créé. Comme le

(1) La Rédaction n'assume en rien la responsabilité des conséquences politiques et religieuses plus ou moins contestables que tel personnage, dont elle rapporte les dires, croit pouvoir tirer de la doctrine psychanalytique. E. P.

psychanalyste représente souvent le père, la source des résistances qu'il rencontre provient du processus que nous venons de décrire. Le moyen de l'éviter serait que les parents affirment le moins possible leur autorité et leur puissance vis à vis des enfants et cherchent plutôt à ne leur donner que des conseils.

JOHN HOLLAND CASSITY : *Facteurs innés et facteurs culturels en psychanalyse*. — L'auteur ne croit pas à une mémoire héréditaire par laquelle le complexe d'Œdipe aurait été transmis à travers les âges jusqu'aux hommes de notre génération. Il croit plutôt que chaque individu mâle fait sous une forme ou sous une autre son expérience de ce complexe. Cependant l'article est conçu sous une forme interrogative et laisse la question ouverte.

ARNOLD KAMMAT : *L'imagination cosmique*. — Cet article est intéressant parce qu'il montre que les conceptions cosmiques des théologiens sont souvent une projection de leur conflit intérieur sur l'univers. L'homme primitif pour qui le but de la vie était la satisfaction de ses désirs terrestres a créé des dieux pourvus de corps et de désirs humains. L'ascète au contraire, qui est gêné par ses désirs charnels, déclare que le corps et le monde matériel sont mauvais ; son dieu est esprit et l'aide dans sa lutte contre la chair ; il doit un jour anéantir ce monde et inaugurer une éternité de spiritualité. Ces conceptions messianiques ou eschatologiques ne se trouvent pas seulement chez les sectes religieuses, mais aussi dans les associations révolutionnaires. Le communiste qui attend un renouvellement du monde de la révolution universelle n'est pas essentiellement différent du Juif qui attend le Messie ou de l'adventiste qui attend le retour de Jésus-Christ. Tous se figurent le triomphe de leur groupement identifié à tout ce qui est bon et juste accompagné d'un cataclysme entraînant la ruine des dissidents considérés comme pêcheurs et mauvais par la seule raison qu'ils ne partagent pas les croyances du groupe. Presque toutes les croyances s'accompagnent de fantaisies cosmiques qui se transmettent de parents à enfants.

LOREN. B. T. JOHNSON : *Le psychiatre et la médecine*. — Cet article est un exposé de la psychanalyse devant un auditoire de médecins non psychiatres. Ses conclusions sont :

1) qu'une grande partie des humains est incapable de regarder la vie comme elle est, et préfère vivre dans un monde imaginaire.

2) que les médecins, ayant une tendance naturelle à la spécialisation, sont portés à ne pas attacher l'importance qui leur est due aux réactions du patient vis-à-vis des problèmes qui lui sont propres ou que pose pour lui son entourage ;

3) que cela est cause de ce que beaucoup de patients se tournent vers d'autres méthodes de guérison telles que la *christian science* ;

4) qu'il faut considérer que l'instabilité dans le domaine émotif peut être la cause de désordres physiques et qu'on en devrait tenir un plus grand compte en pathologie.

A. S. LORAND : *Une névrose narcissique avec symptômes d'hypochondrie*. — C'est le récit d'une cure psychanalytique sur un jeune homme qui avait des tendances au suicide et des inhibitions sexuelles qui avaient leur source dans l'attitude que le père du patient avait eue à son égard durant toute son enfance.

ELINOR DEUTSCH : *Les images dans les rêves des aveugles*. — L'auteur, qui est elle-même aveugle, donne une série de rêves d'enfants aveugles qui contiennent des images. Elle ne conclut pas positivement mais semble dire que ces enfants confondent des sensations tactiles, auditives et cénesthétiques avec la vue.

CAVENDISH MOXON : *L'importance de la découverte de Rank pour la médecine*. — Rank a découvert que le facteur fondamental dans toute vie humaine était l'expérience de l'attachement physique et psychique à la mère. Dans son livre « Le trauma de la naissance » il montre que toute vie humaine peut être comprise comme une lutte avec la difficulté de se remettre du choc violent de la naissance par laquelle l'individu perd de façon catastrophique la quiétude de l'état intra-utérin. Ce trauma de la naissance est plus important encore que le complexe d'Œdipe et lui est naturellement antérieur. Il doit en résulter des modifications dans le traitement psychanalytique qui devra s'attacher avant tout à sevrer le moi de ses attachements primitifs.

SAMUEL BURCHELL : *Marcel Proust. Une interprétation de sa vie*. — L'auteur étudie les rapports de Proust avec ses parents. Vis-à-vis de sa mère, Marcel est toujours resté un enfant. Il a pris le contrepied de son père, qui était un homme matinal et très actif. Il sentait qu'il ne pourrait jamais être à la hauteur de ce père, et vis-à-vis de lui aussi il est demeuré enfant. Toute sa libido était concentrée sur sa mère. Aussi a-t-il, après la mort de cette dernière, cherché à retrouver le temps heureux, le paradis perdu qu'avait été sa vie sous la protection maternelle. Il l'a fait par son œuvre qui est une sorte de cure psychanalytique sur lui-même.

WILLIAM. A. WHITE : *Définition par les tendances*. — M. White applique à la psychanalyse ce qui a été dit de la psychologie, à savoir que ses définitions doivent marquer une direction plutôt qu'une délimitation. Il passe ensuite en revue divers objectifs de la psychanalyse, qui a commencé par être une méthode thérapeutique, est devenue par surcroît un ensemble d'idées et, au dire de certains, une philosophie ou bien même, si l'on en croit ses détracteurs, un culte.

L'auteur insiste encore sur les vues tout à fait nouvelles que la psychanalyse a apportées en montrant le danger qu'il y avait à parler de façon dogmatique de choses telles que le caractère, la normalité et les perversions. Il cite à ce propos ces deux phrases de Ferenczi :

« Du point de vue du psychanalyste le caractère est une des sortes d'anomalie. » etc.

« Etant donné que, comme l'enseigne Freud, l'hystérie est le « négatif d'une perversion, il s'ensuit que la *normalité* n'est qu'une « sorte de perversion. »

ERNEST HADLEY : *Discours Présidentiel*. — M. Hadley fait d'abord l'historique de la *Société de Psychopathologie de Washington* et passe ensuite à d'intéressantes considérations sur les théories émises par Freud dans son ouvrage intitulé : « Au-delà du principe de plaisir ». On sait que Freud prend pour point de départ l'antithèse entre les instincts de vie et ceux de mort. Hadley considère, lui, que les pulsions qui nous font désirer de retourner à un état primitif conçu comme analogue à l'état intra-utérin, c'est-à-dire comme un Nirvâna, ne sont pas essentiellement différentes de la libido qui nous fait désirer de vivre et d'obtenir les satisfactions sexuelles. Freud, d'après lui, a sous-estimé les limites extrêmes du plaisir. Plus le plaisir a été exquis dans l'orgasme, plus aussi la détente qui le suit sera délicieuse. C'est là une très bonne comparaison applicable à la vie et à la mort. Au lieu de l'explication dualiste de Freud, Hadley en donne une moniste. Il dit qu'on ne saurait nier que l'état qui suit l'orgasme ne soit comparable à la mort et ne soit en même temps, au suprême degré, un état de repos et de plaisir. Il explique ainsi le désir inconscient de mourir, d'une façon plus satisfaisante, à son avis, que celle de Freud, car dit-il, le plaisir dure aussi longtemps que la détente existe et ne finit que lorsque commence une nouvelle tension érotique qui atteindra dans l'orgasme son point culminant. Il semble donc que l'alternance de tensions et de détentes puisse être envisagée comme les variations rythmiques et les harmonies de l'Eros. L'auteur ne croit pas que l'appétit de la mort soit un instinct. Il reconnaît qu'il y a des désirs de mourir, mais ils ne font que formuler le vœu d'un plaisir-détente, tel que nous le connaissons p. ex. dans l'état qui suit l'orgasme.

EDOUARD SWIFT et CHARLES BOYD : *Coup d'œil du porteur des Wagons-Pullman sur la vie*. — Deux étudiants en médecine se sont engagés comme employés des wagons Pullman et y font toutes sortes d'observations sur la psychologie du personnel et des voyageurs. En s'informant du passé des personnes observées, ils arrivent à donner, dans plusieurs cas, une explication psychanalytique de l'attitude qu'elles ont prise dans telle ou telle occasion.

FRÉDÉRIC PATRY : *Théories sur la bissexualité, avec exposé d'un cas*. — Dans cet article l'auteur expose le cas d'un de ses patients qui croyait périodiquement être une femme ou rêvait de l'être. Cependant il n'était pas homosexuel uniquement, mais plutôt bissexuel, car il avait des rapports intimes normaux avec des femmes. Il semble que, dans ce cas, malgré quelques traits caractéristiques physiques féminins (développement excessif des seins), les tendances homosexuelles n'aient pas été congénitales mais plutôt d'origine psychique.

N...

Imago 1928. T. XIV. Fasc. 1 à 3.

H. JELGERSMA : *Le cannibalisme et son refoulement dans l'Égypte ancienne*. — D'après les travaux d'Andree, spécialiste de la question, on peut admettre que le cannibalisme a existé presque partout à une époque donnée. Roheim voit la forme primitive du cannibalisme dans le repas que les fils font du père pour s'identifier avec lui et entrer ainsi en rapports incestueux avec leurs mères. Freud est du même avis et cite le cas des Australiens qui mangent leur animal-totem pour s'identifier au père de la tribu.

Andree avait été étonné de ce que, contrairement à ce qui se passe partout ailleurs, on ne trouvait pas en Égypte de trace de cannibalisme. D'après M. Jelgersma cela est inexact. En effet nous possédons deux recueils de liturgies des morts : les « textes des pyramides » qui sont de beaucoup le plus ancien et le « livre des morts ». Le premier est probablement contemporain de la première dynastie. Voici ce qu'il contient : « Le mort vient au ciel comme fils de Râ, le dieu du soleil ». Il paraît en vainqueur, les dieux se réveillent en sursaut, « le grand Oiseau, le dieu chacal ». « Il pleut, les archers « sont errants et les os d'Akérout tremblent car ils l'ont vu se lever « ayant une âme comme un dieu qui se nourrit de ses pères et mange « sa mère. Sa splendeur est au ciel, sa force à l'horizon comme celle « d'Akérout, son père qui l'a engendré comme un homme plus fort « qu'il n'est lui-même. C'est lui qui mange les hommes et vit des « dieux. Celui qui saisit les cheveux de l'Emi-Kehuu les attrapent « pour lui, la Tête Splendide les garde et les pousse vers lui; Héri- « Sérout les lui lie et le Coureur les larde de coups de couteaux et « vide leur ventre. Schesmou les coupe en morceaux et les cuit le soir « dans sa marmite; il mange leur charme et avale leur esprit. Les « grands sont son repas du matin, les moyens son repas du soir, les « petits ses bouchées pour la nuit. Les vieillards sont mis dans son « fourneau. Le Grand qui est au ciel jette du feu dans sa marmite « qui contient les cuisses des plus âgés. Les habitants du ciel sont « à lui et il chie des marmites contenant les jambes de leurs femmes.

« Il mange leurs grasses tripes et s'en rassasie ; il mange leurs cœurs et leurs têtes et il acquiert ainsi des forces ; ainsi leur magie est dans son corps, il acquiert l'intelligence de chaque dieu. » Quand on se rappelle que la vie après la mort était pour les Egyptiens un état idéal, on ne peut s'empêcher de voir là des traces d'un cannibalisme qui aurait été pratiqué par les Egyptiens d'une époque antérieure à la première dynastie.

A l'époque, beaucoup plus tardive, du livre des morts l'idée que l'Egyptien se fait de l'Au-Delà a changé. On parle du jugement d'Osiris qui est entouré de quarante-deux démons représentant chacun un péché avec lequel son nom est en rapport. Certains démons personnifient des péchés cannibales. Ils s'appellent : le Buveur de Sang, le Briseur d'Os, le Mangeur d'Entrailles, le Mangeur d'Ombres et la Dent Blanche.

Dans le « livre des morts » le cannibalisme est un très grave péché tandis que dans les « textes des pyramides » il est encore une joyeuse fête ; c'est là un bel exemple de refoulement chez tout un peuple : Seth, le dieu qui coupa Osiris en morceaux, a pour attributs deux animaux, l'hippopotame, dont Plutarque raconte qu'il tue son père pour pouvoir cohabiter avec sa mère, et le chacal, qui se nourrit de cadavres. Ce dieu a évidemment des origines cannibales. Malgré ses crimes il était très honoré dans l'Ancien Empire, mais au cours des siècles il fut de plus en plus haï. On finit par l'appeler le diable, ennemi de tous les dieux, et par éloigner ses images des temples.

La coutume de manger un animal sacrifié, symbole du père défunt, à la mort de ce dernier, se perpétua cependant jusqu'à une époque où l'on rendait les plus grands égards aux corps des défunts en les momifiant. Des traces de ce repas funèbre, sublimation du cannibalisme primitif, ne subsistent-elles pas jusque dans notre civilisation ?

A. WINTERSTEIN : *Les rites de la puberté pour les jeunes filles et leurs traces dans les légendes.* — Tous les peuples primitifs ont inventé des cérémonies spéciales qui accompagnent la puberté des filles et des garçons. Leur sens profond n'a été révélé que par les études psychanalytiques. M. Winterstein examine ces coutumes, en ce qui concerne les filles, chez les primitifs de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuplades obligent, presque toutes, les filles qui ont leurs premières règles à une claustration sévère pouvant durer des mois, parfois même des années, pendant laquelle elles sont soumises à un jeûne rigoureux ; elles ne doivent en particulier manger ni chair ni poisson. Elles ne doivent pas non plus être frappées des rayons du soleil. Beaucoup de ces peuples attribuent la première menstruation à la morsure d'un serpent ou à l'acte sexuel d'un démon représentant souvent un ancêtre. Celui-ci a blessé la jeune fille qui est réputée possédée par ce démon. Il faut alors

l'exorciser ; dans ce but on lui fait subir des traitements corporels très douloureux, tels que la fustigation par toute la parenté. Durant la claustration les jeunes filles sont séparées de leurs parents ainsi que de tous les hommes de la tribu et mises sous la garde de vieilles femmes.

Tous ces rites des peuples primitifs : l'exil de la jeune fille à l'époque de ses premières règles, sa sujétion à une vieille femme qui l'instruit de ses devoirs futurs et des soins domestiques (tisser, filer), enfin le fait qu'elle doit subir des épreuves destinées à montrer son endurance des souffrances, se retrouvent dans les contes européens. M. WINTERSTEIN le montre avec une abondance d'exemples à l'appui.

Mais M. WINTERSTEIN ne se borne pas à cela, il donne aussi une explication psychanalytique de la plupart de ces rites. Ainsi l'exil, pendant lequel la jeune fille ne doit ni voir le soleil (père) ni toucher la terre (mère) et est effectivement séparée des parents, est pour lui une réaction de défense contre le complexe d'Electre. Celui-ci fait, en effet, considérer la mère comme un rivale par la fille éprise du père. Quant aux peines corporelles, elles sont une épreuve destinée à préparer les jeunes filles à la douleur que leur causeront plus tard leurs couches.

Beaucoup de peuples considèrent les vierges comme dangereuses et les font déflorer artificiellement par des femmes au moyen de couteaux. D'autres chargent les prêtres ou les rois de cet office redouté (origine du *jus primæ noctis*) et ceux-ci le remettent parfois à des gens sans aveu ou à des étrangers. On peut trouver l'explication de ce « tabou de la virginité » dans l'ouvrage de Freud qui porte ce titre. Les « fiancées dangereuses » sont extrêmement nombreuses dans les légendes de tous les peuples.

Le fait que les jeunes filles n'ont pas dans leur exil le droit de toucher leur corps de leurs mains mais doivent pour se gratter se servir du fameux peigne qui revient dans tant de légendes (la Lorelei) est interprété comme une interdiction de l'onanisme. L'ablation du clitoris, fréquente chez certains peuples, a aussi pour fin de déshabituer les jeunes filles de l'autoérotisme et de les préparer à une nouvelle forme d'érotisme. C'est aussi le but de la confession, en usage chez quelques tribus qui avaient pressenti, semble-t-il, l'importance, révélée par la psychanalyse, de rendre conscient ce qui est encore inconscient.

FR. LÆWITSCH : *Le sentiment de l'espace et l'architecture moderne*. — L'auteur constate que, tandis que la littérature est une branche d'enseignement dans toutes les écoles, que toute jeune fille fait de la musique, qu'on fréquente les expositions de peinture, peu de gens s'intéressent à leur habitation et la plupart des hommes admettent sans protestation l'enlaidissement des villes. Aurions-nous perdu le sentiment de l'espace (*Raumempfinden*) ? Ce sont plutôt les architectes qui, devenus trop académiques, présentent au

public un art qui le laisse indifférent parce que ses symboles ont perdu la vertu de le satisfaire.

A sa naissance l'enfant prend conscience du monde qui l'entoure. Il a une sensation de déplaisir devant ce monde nouveau où il est sans soutien ; de là le plaisir qu'il éprouve dans le repos et l'embrasement maternel qui lui rappellent la quiétude de l'état prénatal. La forme creuse sera celle qu'il affectionnera le plus, car elle lui rappellera le vagin. Il aura du goût pour les formes rappelant une caverne ou une grotte.

Plus tard l'enfant prend plaisir à son propre corps, ses muscles se fortifient, il aime le jeu, le sport, la danse. Ce plaisir est fortifié par les agréables excitations de la peau et par l'auto-érotisme. Les zones érogènes et, parmi elles, le phallus deviennent des représentants agréables des choses corporelles. De là naît un déplaisir pour les formes creuses qui privent de la liberté. Il peut s'agir là aussi bien de l'embrasement maternel que des limites trop étroites de la chambre. La crainte ressentie au moment de la naissance se déplace et devient le tabou du sexe féminin, accentué peut-être encore chez l'homme par des tendances homo-érotiques.

Suivant l'âge et les personnes la libido trouve plus ou moins de plaisir à des formes différentes. De même chaque race, chaque époque et chaque civilisation affectionne des formes particulières. Chaque période de développement est caractérisée par le fait que la libido s'assigne un but spécial, ce qui fait que le moi est fixé aussi à cet objet. Le sentiment de l'espace est, lui aussi, différent pour les hommes et les peuples suivant leur constitution psychique. Suivant le stade auquel ils sont fixés, elle sera cellulaire, cunnique, phallique ou « énergétique ». Les styles et les civilisations peuvent se caractériser ainsi dans leurs grandes lignes mais non pas dans leur totalité. Si donc on parle d'un style phallique, cela ne veut pas dire qu'il n'emploie que des motifs se détachant bien mais que les traits de ce genre y sont frappants et par conséquent plus chargés d'« affect ». Cela signifie qu'il a des traits phalliques et que ceux-ci sont dominants.

Ainsi le temple grec est phallique ; il est là pour lui seul sur une plateforme sans rapport avec l'ambiance, sans lui être incorporé. La colonne est également un motif phallique. L'intérieur du temple n'a aucune importance est n'est même pas éclairé ; c'est l'extérieur qui domine. La stèle est elle aussi un motif phallique. Les Grecs, en effet, fuyant le complexe d'Œdipe, se réfugièrent dans l'homosexualité et surent se faire une haute idée de l'amour homo-érotique.

Par contre l'architecture de l'époque romaine tardive, du christianisme primitif, des Byzantins, des Arabes et des Maures est l'expression d'un sentiment vaginal de l'espace. L'intérieur prend toujours plus d'importance, on voit partout des arches, des niches, des coupoles. Le temple romain est un temple grec retourné (Spen-

cler). Les Maures se représentaient l'espace comme une grande caverne *Welthohle*. On a assez dit combien l'architecture romane, gothique et de l'époque « baroque » était dominée par des imaginations prénatales (voir à ce sujet « Le trauma de la naissance » par RANK).

Tandis que le Byzantin se sent à l'aise dans la caverne fermée du monde, l'homme gothique cherche à en sortir, a dit Spengler (la nature faustienne). C'est ce qui explique l'apparition de symboles phalliques dans le style gothique, tels les piliers et les flèches. Il n'y a plus une acceptation naïve d'une conception vaginale ou phallique du monde, mais une ambivalence à l'égard des deux principes qui se trouvent tous deux représentés dans l'art gothique tardif (Saint Chapelle, Saint-Etienne à Vienne) ; l'espace n'est plus un « corps » dans le sens d'Euclide ni une « caverne », il est traversé de courants (lumière, poids, solidité) dont l'alternance crée l'espace énergétique. On appelle cela « spiritualisation », « dématérialisation. Comme la science a remplacé la conception statique des « corps » par la conception dynamique de l'énergie, qui prétend remplacer le sentiment phallique et cunnique de l'espace par un sentiment « énergétique ».

Notre époque rejette les symboles maternels et toutes les imaginations prénatales. Elle crée un art qui « ouvre l'espace », qui lui convient. Ce sera une époque à traits phalliques mais dans laquelle le phallus n'aura plus la valeur d'un symbole paternel, mais bien d'un symbole de jeunesse et de liberté. La maison ne sera plus un appui ou une carapace mais une machine, un transformateur entre le monde extérieur et l'homme. Le monde y pénètre par le téléphone, le T. S. F., les conduites d'eau, d'électricité, etc. La tendance est de se débarrasser de toute entrave et de n'avoir plus que ce qui peut servir l'homme sans le gêner. C'est, dit l'auteur, l'expression de notre volonté de nous libérer des inhibitions archaïques que nous avons héritées pour atteindre la liberté dans une connaissance plus parfaite de notre moi et du monde.

R. STERBA : *Remarques sur l'expression poétique du sentiment de la nature chez les modernes*. — Cette étude se rapporte surtout à Goethe et aux poètes allemands du XIX^e siècle. Elle montre que le sentiment de la nature ressort du plan narcissique et que sa tendance à personnifier revient à une projection du narcissisme **refoulé sur** le monde extérieur ; le sentiment moderne de la nature est une « objectivation » des sentiments. Sterba établit par une série d'exemples que les poètes ont une propension à donner à ce qui se passe dans la nature le sens d'une activité ayant un but. Il appelle cela la « motilité cosmique », qui n'est possible que par une régression à la phase où l'on croit à la toute puissance de la pensée. Psychologiquement ces peintures de la nature correspondent à un acte de ma-

gie. Le gain de plaisir que donne le sentiment de la nature vient de l'extension des bornes du moi jusqu'au monde extérieur.

HÉLÈNE DEUTSCH : *Une destinée de femme (George Sand)*. — L'auteur part du principe de Weininger d'après lequel tout être humain est un mélange d'éléments masculins et féminins dans des proportions différentes. Tout « homme » a donc en lui des éléments féminins et toute « femme » des éléments masculins. L'individu doit faire un tout harmonieux de ces éléments contraires. Dans ce total les éléments féminins doivent dominer chez la femme si l'individu veut être heureux et adapté à la vie. Si la synthèse ne réussit pas, une névrose ou un destin malheureux en seront inévitablement le résultat. C'est ce qui est arrivé à George Sand. Cet auteur semble avoir une âme d'homme dans un corps de femme. Sa masculinité n'est cependant que la conséquence de la vanité des efforts qu'elle a faits pour avoir un bonheur de femme. Si elle n'a pas pu être heureuse en amour, cela tient en grande partie à des situations infantiles qu'une contrainte de répétition l'obligeait en quelque sorte à reproduire. George Sand fut pour ainsi dire forcée d'avoir toujours envers ses amants (Musset, Chopin) l'attitude d'une mère et de les abandonner ensuite en les faisant souffrir. Il serait trop long de répéter ici le récit des circonstances de l'enfance d'Aurore Dupin qui, d'après H. Deutsch, ont été déterminantes pour toute sa vie mais il faut reconnaître que l'ingéniosité de l'auteur rend sa thèse très vraisemblable.

ED. HITSCHMANN : *A propos de Hamsun*. — Dans cet article l'auteur montre le rôle que joue le complexe de castration dans l'œuvre de Hamsun. Il s'y montre parfois sous un jour presque pathologique tandis que dans la vie ordinaire du romancier il ne semble plus avoir d'importance. Le poète a, dans son enfance, fortement ressenti le complexe d'Œdipe et l'on peut trouver un écho de sa fixation à la mère non seulement dans son œuvre mais aussi dans sa vie puisqu'il n'est heureux qu'à la campagne, près de la terre natale dont il recommande la culture à la jeunesse norvégienne.

MARJORIE FRANKLIN : *Les réflexes conditionnels chez les épileptiques et la contrainte de répétition*. — L'auteur prend pour point de départ les expériences que Pawlov a faites à Saint-Petersbourg et qui ont démontré que les réflexes conditionnels étaient acquis, bien que la faculté de les développer soit innée. Inutile de s'étendre sur ces expériences qui sont bien connues. On sait, par exemple, qu'un chien auquel on ne donne jamais à manger qu'en agitant une sonnette ne tarde pas à émettre de la salive dès qu'il entend cette sonnette, alors même qu'on ne lui présente pas de nourriture. D'après M^{lle} Franklin les réflexes des épileptiques obéissent probablement à des lois analogues à celles qui régissent les réflexes conditionnels.

On observe en effet une guérison partielle des épileptiques lorsqu'on les change de milieu et que certains excitants qui provoquaient leurs réflexes ne sont plus là pour les produire.

L'auteur a constaté aussi le rôle immense que jouait chez les épileptiques la contrainte de répétition ; elle admet qu'ils sont en quelque sorte des arriérés qui en sont restés à une phase primitive des réflexes conditionnels qu'ils n'ont pas la force d'inhiber.

N...

The British Journal of Medical Psychology. 1927-1928 (1)

SYLVIA PAYNE: *Observations sur la formation et la fonction du surmoi à l'état normal et pathologique.* — L'auteur expose d'abord ce que Freud entend par le moi, le surmoi et le soi. Puis elle rappelle que Jones a insisté sur la nécessité de l'existence de sentiments hostiles à l'égard des parents pour qu'il y ait apparition d'un surmoi.

La constitution bisexuelle de l'être humain joue un rôle important dans la formation du surmoi. Normalement chez le garçon le surmoi se forme juste avant et pendant la période de latence et cela par une identification avec le père, que détermine en partie la crainte de la castration. Chez le garçon, la formation du surmoi est une sorte de sublimation.

Chez la petite fille, ce n'est pas la crainte de la castration qui joue le rôle essentiel dans la formation du surmoi, mais bien, comme Freud l'a récemment montré, la crainte de devoir renoncer à l'affection maternelle si elle s'abandonne aux suggestions du complexe d'Electre. De plus, ainsi que l'a découvert la doctoresse Horney à Berlin, il existe chez la fillette une crainte analogue à celle de la castration chez le garçon, celle que le père pourrait lui faire du mal. Cette crainte, qui est basée aussi sur des sentiments incestueux, se rencontre surtout chez les fillettes qui ont vu leur mère alitée à la suite d'un accouchement.

Si la formation du surmoi se trouve ainsi être différente chez la femme et chez l'homme, il faut remarquer aussi que le surmoi de la femme garde plus de traces des caractéristiques infantiles que celui de l'homme. Il défend plus de choses et en permet moins. Cela est vrai surtout en matière sexuelle. La fréquence de la frigidité chez les femmes en bonne santé démontre la persistance du tabou imposé par le surmoi infantile.

Le surmoi travaille en partie inconsciemment et crée souvent un désir de punition. Dans son livre « Geständniszwang und Straßbedürfnis », Reik remarque qu'il n'est pas rare que les enfants re-

(1) Nous n'avons résumé ici que les articles purement psychanalytiques de cette revue. R. de S.

doutent plus la confession d'une faute que le châtement qui la suivra peut-être. Le désir inconscient d'être puni est soulagé par l'identification de la punition et de la confession.

L'organisation du surmoi représente un type de sublimation qui implique une « déssexualisation » des pulsions instinctives.

L'auteur distingue quatre types de formation du surmoi :

1) Les personnes chez lesquelles le surmoi se forme par une identification combinée avec les deux parents sans qu'on puisse dire qu'aucun d'eux joue un rôle prépondérant.

2) Les personnes chez lesquelles l'identification avec le parent du sexe opposé est prépondérante, ce qui conduit à différentes formes d'homosexualité. L'homosexualité refoulée est un facteur important dans les psychonévroses tandis que l'homosexualité réalisée est compatible avec la santé.

3) Les personnes chez lesquelles le surmoi manifeste des tendances anormalement agressives aboutissant soit à la névrose obsessionnelle, soit à la mélancolie et à des tendances au suicide.

4) Les personnes chez lesquelles la formation du surmoi a été troublée dans ses commencements ou violemment interrompue. Elles n'ont point de conscience et réalisent leur sexualité sans aucune inhibition. C'est parmi elles qu'on trouve souvent les criminels. Chez les personnes de cette catégorie le surmoi est inexistant ou impuissant. Il n'est pas rare que ce soit l'attitude des parents qui l'ait empêché de se développer normalement.

J. C. FLUGEL : *Sentiments sexuels et sentiments sociaux*. — L'auteur constate qu'il y a un certain antagonisme entre les manifestations de la sexualité et celles de la sociabilité. Il y a deux opinions touchant la nature des énergies investies respectivement dans les tendances sexuelles et sociales. D'après l'une, l'instinct social (grégaire) et l'instinct sexuel sont distincts. D'après l'autre (théorie freudienne de la libido) les énergies instinctives sont les mêmes dans les deux cas, les tendances sociales n'étant qu'une variation différenciée de l'instinct sexuel.

Il y a quatre traits qui distinguent les tendances sociales des tendances sexuelles :

- 1) l'absence de l'élément sensuel,
- 2) leur plus grande permanence,
- 3) une plus grande identification,
- 4) une diffusion sur un plus grand nombre d'individus.

Ces quatre facteurs tendent à rendre plus faciles les relations entre individus du même sexe (relations homo-sociales) qu'entre individus du sexe opposé (relations hétéro-sociales). De plus on remarque que l'homo-socialité masculine est plus développée que l'homo-socialité féminine. Mais de nos jours les différences sociales entre les sexes tendent à s'effacer, les femmes participant à la vie sociale

dans une plus large mesure qu'autrefois. Ce fait a pour conséquence une augmentation de l'hétéro-socialité. L'institution de la famille est à certains égards un obstacle à la diffusion d'intérêt qu'exigent les sentiments sociaux. Elle constitue cependant une étape nécessaire à la formation de ces sentiments.

L'amour romanesque, bien que sexuel, favorise plutôt qu'il n'entrave le développement des sentiments sociaux parce que :

- 1) il demande un certain degré de cette « inhibition de l'instinct sexuel quant à l'objectif » dont FREUD parle,
- 2) il demande une limitation de l'égoïsme et du narcissisme,
- 3) il peut conduire à une augmentation de la sublimation,
- 4) il peut amener à répandre de l'amour sur les autres.

Ce dernier point révèle une relation profonde entre les sentiments sociaux et les sexuels, relations qui est indiquée aussi par le fait du renforcement simultané de ces deux ordres de sentiments au moment de l'adolescence et par le fait que des troubles organiques de la vie sexuelle en amènent aussi de la vie sociale. Il semble donc que l'antithèse entre sentiments sexuels et sentiments sociaux se rapportent seulement à la direction prise par les énergies investies à un stade relativement élevé et que le développement satisfaisant des sentiments sociaux présuppose jusqu'à un certain point un fonctionnement normal des tendances sexuelles.

MÉLANIE KLEIN : *Tendances criminelles chez les enfants normaux*. — Comme l'individu repasse au point de vue biologique par toutes les phases de l'évolution, ainsi au point de vue psychique nous trouvons chez l'enfant (réprimées et inconscientes) les tendances au meurtre et au cannibalisme qu'on peut observer chez le primitif. L'analyse de petits enfants a prouvé que la lutte entre les tendances primitives et les tendances civilisées commence très tôt. On trouve à l'âge de deux ans déjà un surmoi très actif.

On sait que l'érotisme anal est en rapport avec les tendances sadiques. Les fixations anales sadiques se font à l'âge d'un an, époque où apparaît aussi le complexe d'Œdipe. Les fantaisies que la haine du père inspire aux petits garçons sont d'ordre oral-sadique et anal-sadique. Même les enfants normaux ont dans leur subconscient de telles fantaisies. L'auteur cite à ce propos le cas du petit Georges qui possédait un tigre (avec lequel il s'identifiait comme l'analyse l'a prouvé dans la suite) et voulait l'envoyer chez son père pour qu'il lui arrache son pénis avec les dents afin de pouvoir le faire cuire et le manger. Cet enfant qui est âgé de quatre ans est parfaitement normal et montre une affection très vive pour son père. C'est là une compensation pour sa jalousie inconsciente. Georges paraissait heureux, mais en réalité il était en proie à de grandes angoisses provenant du sentiment de culpabilité dérivé du complexe d'Œdipe. Mél. Klein est persuadée qu'en dépit des ap-

parences tous les enfants souffrent beaucoup dans les premières années de leur vie. Très tôt chez les enfants, qui paraissent avoir une vague idée sans doute transmise par voie phylogénétique des rapports entre les parents, se forment des théories sexuelles qui ont un caractère sadique parce qu'ils passent justement par la phase sadique. Il y a un rapport entre les fantaisies des enfants normaux et les crimes sexuels les plus horribles tels que ceux de Haarmann p. ex., cet individu qui attirait chez lui des jeunes gens et, après s'en être servi pour satisfaire ses désirs homosexuels, les tuait en leur mordant la carotide et coupait ensuite leur tête. L'idée de mordre pour tuer et de couper la tête est fréquente dans les fantaisies des petits garçons. Mél. Klein en cite un qui commettait des meurtres de ce genre sur des poupées qui symbolisaient ses parents.

Le sport est un des meilleurs moyens pour faciliter la sublimation des tendances sadiques que l'on trouve chez les enfants. L'attaque contre l'être haï se fait ainsi d'une façon socialement inoffensive.

L'auteur arrive à la conclusion, basée sur la psychanalyse des enfants, que les perversions et les tendances criminelles ne proviennent pas de ce que le surmoi manque de sévérité mais de ce qu'il travaille dans une autre direction. C'est souvent le sentiment de culpabilité et l'anxiété qui en dérive qui poussent le criminel à commettre ses crimes. Comme pour les perversions il arrive pour la criminalité que l'analyse ne soit d'aucune utilité chez les adultes tandis que chez les enfants elle peut être pratiquée avec succès et de façon prophylactique.

TRIGANT BURROW : *Le problème du transfert*. — L'auteur dit qu'il regarde le transfert non seulement comme le principal problème de la psychopathologie, mais même comme l'unique phénomène de cette science. Comme on voit il étend singulièrement l'acception donnée jusqu'ici à ce mot. Pour lui la névrose et le transfert sont une seule et même chose. Il y voit une condition de dépendance inconsciente dans laquelle chaque individu se trouve à l'égard de tous les autres et qui se manifeste toujours par une attitude inconsciente qui oscille sans cesse entre la faveur et l'irritation. Le transfert, d'après Burrow, est à la base de toutes nos institutions sociales. La réciprocité inconsciente de l'idée qu'on se fait des relations sociales est la base de tous nos rapports avec les hommes. Que nous aimions ou que nous haïssions, que nous soyons patriotes ou anarchistes, socialistes ou impérialistes, croyants ou incroyants, tout cela c'est du transfert au sens que lui donne l'auteur, qui y voit un phénomène social, car il admet qu'il y a une humeur et une rêverie sociale basées sur des images inconscientes qui se trouvent dans la personnalité du groupe tout comme il y

a, d'après Freud un système d'images inconscientes à la base des humeurs et des rêves des individus névrotiques.

A. M. BODKIN : *La représentation des forces instinctives et de refoulement dans les rêves et dans l'imagination*. — Après avoir exposé quelques-uns de ses rêves et en avoir donné elle-même l'interprétation psychanalytique, l'auteur arrive à des conclusions différentes de celles de Freud en ce qui concerne le symbolisme des rêves. Le serpent, en particulier, n'est pas pour elle un symbole phallique mais un symbole de la sexualité en général. M^{lle} Bodkin croit que l'on peut trouver dans les rêves des représentations directes d'instincts obscurs, tels que l'instinct de mort qui correspond au principe freudien du Nirvâna. Elle estime que, même dans les rêves, il y a trace d'idéals qui ne dérivent pas uniquement des relations avec les parents.

SANDOR FERENCZI : *L'adaptation de la famille à l'enfant*. — La psychanalyse n'est pas encore assez avancée pour pouvoir dire comment il faut élever les enfants, mais elle peut faire connaître comment on ne doit pas les élever.

Il faut éviter aux enfants des souffrances inutiles. L'auteur examine quelles sont les phases de l'évolution dans lesquelles l'enfant rencontre des difficultés. Il y a d'abord la naissance, mais Ferenczi n'attribue pas à ce trauma l'importance qui lui est accordée par Rank. Les véritables traumatismes se rapportent à l'entrée en contact de l'enfant avec les autres mortels. Il y a le sevrage, l'entraînement à la propreté, la rupture avec ce qu'on a improprement appelé les « mauvaises habitudes », c'est-à-dire avec l'auto-érotisme, enfin la rupture avec l'enfance elle-même pour entrer dans la vie adulte.

Le sevrage a une importance psychologique, car tout ce que l'on fait à un petit enfant peut avoir des répercussions sur toute sa vie. Les parents ne réalisent pas en général l'extrême sensibilité des enfants.

L'adaptation à la propreté est très difficile aussi, les parents devraient tenir compte de cette difficulté.

Quant à la sexualité, elle commence avec l'auto-érotisme, qui ne doit pas être pris au tragique. Il est important de répondre toujours de façon naturelle aux questions des enfants concernant le sexe et même d'admettre le rôle érotique (sensuel) de l'organe génital si l'on veut éviter qu'un fossé se creuse entre parents et enfants, car l'enfant connaît déjà, par l'auto-érotisme, l'importance sensuelle de cet organe et ne se satisfera pas d'explications qui ne tiennent pas compte de ce facteur.

Chacun sait que ce sont les rapports avec les parents qui forment le surmoi. Si ces derniers sont trop sévères, ils peuvent abîmer la vie de l'enfant en lui donnant un surmoi trop exigeant. Ferenczi

pense même qu'il serait d'une grande utilité d'écrire un livre non sur l'importance et l'utilité des idéals, mais sur le mal que des idéals exagérés peuvent faire aux enfants.

La psychanalyse ne défend pas d'user d'autorité, mais il faut que cette autorité soit justifiée.

H. B. BAYENS : *Freud contre Jung*. — L'auteur compare les méthodes de Freud et celles de Jung en prenant parti avec véhémence pour ce dernier. Il reconnaît que Freud a découvert le mécanisme du refoulement et que les rêves des névrosés amenaient au jour ce qu'ils avaient refoulé, enfin que les choses refoulées étaient d'ordre sexuel infantile et considérées comme immorales. Il admet aussi la découverte par Freud des complexes sexuels et de la technique des libres associations d'idées, qui permet de rendre conscient le symbolisme des rêves, mais *il lui reproche de déclarer que ceux qui attaquent son système le font pour des motifs de refoulement de leurs complexes sexuels*. Il lui reproche aussi son déterminisme, qui prend l'aspect d'un dogme peu compatible avec le véritable esprit scientifique, enfin de diminuer le rôle du conscient. Pour M. Baynes, Freud sous-estime le caractère particulier des rapports entre l'analyste et le patient, qui a pour conséquence que le psychanalyste, sans le vouloir, influence à tel point le patient qu'il est facile au médecin de trouver une confirmation de ses propres théories dans les dires de son client. De plus c'est à tort, selon lui, que Freud applique la méthode de causalité des sciences naturelles aux phénomènes psychiques qui comportent un facteur personnel irréductible à l'analyse. Jung, par contre, ne s'est pas fait l'esclave du déterminisme scientifique du XIX^e siècle. Il fait une place au libre arbitre, à l'âme humaine alors que chez Freud on trouve bien le préconscient, l'inconscient, le moi, le surmoi, le censeur, le soi, mais nulle part l'âme humaine et ses aspirations. Pour faire de la psychologie, il ne suffit pas d'une technique médicale, il faut une conception personnelle du monde qui n'est pas forcément le déterminisme.

JOHN RICKMAN : *De quelques-uns des points de vue de Freud et de Jung*. — Cet article se rapporte à celui de M. Baynes. L'auteur y déclare que l'effacement de l'analyse dans la méthode de Freud permet au patient de projeter comme sur un écran ses propres fantaisies tandis que, dans la méthode de Jung, les conceptions personnelles de l'analyste jouent un rôle qui fausse l'analyse. A la différence de l'élève de Jung, celui de Freud ne sait pas ce qui convient au patient, pas même après l'analyse. Il a pour but de rendre le patient conscient de lui-même non de lui montrer ce qu'est le bien, le beau, l'Humanité ou Dieu. Apporter dans l'analyse l'idée de Dieu ou des idéals que le patient n'a pas conçus lui-

même, c'est courir le risque d'augmenter et de perpétuer les fixations infantiles. Freud, dit M. Rickman, n'est pas infaillible ; mais, si l'on ne suit pas sa méthode, il sera possible de *démontrer* que Jung a raison. Si cette méthode n'intéresse pas les disciples de Jung, ils feraient mieux de déclarer franchement qu'ils n'ont pas un point de vue scientifique et de reconnaître qu'ils font du travail religieux.

J. A. HADFIELD : *De la confiance que l'on peut avoir dans les souvenirs infantiles*. — La psychopathologie moderne admet généralement que les névroses ont à leur base des expériences de la première enfance, oubliées et refoulées. S'il en est vraiment ainsi, il est de toute importance de savoir si les souvenirs très anciens des patients peuvent être considérés comme reposant sur une véritable expérience ou s'ils doivent être tenus pour des produits de l'imagination. Il y a deux méthodes pour arriver à produire ces souvenirs, l'hypnose et les associations d'idées.

L'auteur distingue trois possibilités concernant ces souvenirs :

- 1) ou bien il ne s'agit là que de pures imaginations,
- 2) ou bien ils sont entièrement vrais, une exacte reproduction des pensées et des expériences infantiles,
- 3) ou bien encore une expérience ancienne est interprétée à la lumière d'expériences plus récentes.

Ce dernier cas est assez fréquent, car l'enfant a plutôt des sensations que des pensées mais c'est en pensées, c'est-à-dire en les interprétant à la lumière d'expériences postérieures, que l'adulte traduit ces sensations. L'adulte en effet exprime en concepts précis et définis les sensations vagues et non encore différenciées qu'il a ressenties dans sa petite enfance. M. Hadfield cite comme exemple une femme qui est arrivée à se souvenir des sensations qu'elle a ressenties à sa naissance et qui décrivait la terreur dont elle était remplie lorsqu'on la secouait pour la faire respirer. Cette personne avait en effet failli mourir à sa naissance mais ignorait que l'on avait dû recourir à des moyens violents pour l'amener à respirer. Si étonnant que cela puisse paraître le souvenir qu'elle est parvenue à raviver semble bien être authentique mais elle a exprimé des sensations vagues en leur donnant le nom de sentiments qu'elle n'a pu apprendre à connaître que plus tard.

L'auteur conclut qu'il faut être sceptique quelquefois à l'égard de souvenirs se rapportant aux trois premières années de l'enfance, mais qu'une incrédulité complète à ce sujet serait un préjugé.

N...

IMPRIMERIE SAINT-DENIS. — NIORT.

14-11-1928

Le Gérant : V. CHAPELLE.